

MOI, HAROLD NIVENSON

Du même auteur

Spring Hope, Notabilia, 2015

La complainte du paresseux, Actes Sud, 2011

Firmin, Actes Sud, 2009 (Babel n° 1016)

Sur l'auteur

Né en 1940, Sam Savage vit dans le Wisconsin. Il est l'auteur du phénoménal *Firmin* (Actes Sud, 2009), traduit dans une quinzaine de langues, de *La complainte du paresseux* (Actes Sud, 2011) et de *Spring Hope* (Notabilia, 2015). Il a obtenu un doctorat en philosophie à l'université de Yale.

Sam Savage

MOI, HAROLD
NIVENSON

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Marc Amfreville

NOTAB/LIA

Copyright © 2012 by Sam Savage
© Les Éditions Noir sur Blanc, 2017
pour la traduction française
© Visuel : Paprika
ISBN: 9782882504609

Je vais m'arrêter là. Plusieurs fils épars à couper, quelques morceaux et fragments à rassembler et à étiqueter, pour que les gens s'y retrouvent, et ensuite, je m'arrête.

J'avais un petit chien. Ensemble, tant qu'il a vécu, nous avons parcouru le monde dans toutes les directions, rien que pour ne pas rester en place. À la fin, il était tellement affaibli que je devais le pousser à avancer du bout de ma chaussure. Il est enterré quelque part. Il s'appelait Roy. Il me manque.

Je ne vais pas bien.

La voisine qui habite de l'autre côté de la rue non plus, je pense. Elle semble abattue, démoralisée. Je crois que, psychologiquement, elle a quelque chose qui ne tourne pas rond. Une femme entretenue, en quelque sorte. On l'entretient parce qu'elle est malade.

Le chien ne m'arrivait même pas à mi-mollet, sauf quand il me sautait aux jambes, ce qu'il faisait quand il était jeune, dès qu'il me voyait le matin ou que je rentrais après une absence. Après une longue absence, comme un voyageur qui retrouve son village natal au bout de plusieurs années. Enlevé par des pirates, explique-t-il, mais personne ne le croit. L'élue de son cœur, grosse désormais, s'est mariée et ses parents sont morts, il ne se rappelle même pas en quête de quoi il était parti. Il ne parvient pas à trouver une bonne raison de reprendre la route, alors il reste au village jusqu'à sa mort, sans enfant, sans femme, un vieil homme qui aura passé tous ses après-midi à ressasser les mêmes histoires.

Dans son jardin, la voisine gardait les yeux rivés sur ses fleurs lorsque son mari est parti travailler ce matin. Il a reculé dans l'allée de son garage, et il est passé devant elle au volant de sa voiture. Sa maladie a jeté un voile de tristesse sur la famille. Elle a entravé le développement de ses enfants : ils sont grands et beaux, mais, affectivement, ils sont immatures. On s'en rend compte à leurs expressions, à leur langage corporel. Ils ont l'apparence soignée, les cheveux parfaitement peignés, propres sur eux, comme s'ils sortaient des pages d'un magazine de mode, en stricte conformité avec les codes de leur milieu. Dans leur banalité, leur normalité même, ils me font l'effet de fanatiques. Un mari et trois fils adolescents. Les soirs d'été, ils font des

tirs au panier dans leur allée. Si elle sort de la maison et passe devant eux pour aller jeter quelque chose dans la poubelle, ils cessent de jouer et ne reprennent leur partie que quand elle est rentrée. Les yeux baissés, les traits tirés, elle paraît noyée, submergée. Le soir, le mari et les fils rentrent du travail ou du lycée, ou bien ont fini de jouer, et ils pénètrent dans une maison dont les stores vénitiens restent obstinément baissés. Elle reste recroquevillée à l'intérieur, le regard vide. Ils la contournent, s'écartent sur son passage, mais ils ne reconnaissent pas qu'elle est malade, même en leur for intérieur, alors qu'ils passent de pièce en pièce pour faire tourner les tiges qui inclinent les lames des stores.

Il n'y a pas que cela. En me retournant dans mon lit, je vois d'autres choses sur le trottoir d'en face, des portions de quelques maisons, un morceau de ciel, des poteaux électriques, un arbre à grandes feuilles. C'est un catalpa : il fleurit au mois de juin, de grosses grappes de fleurs blanches qui l'ornent pour un temps très court avant de tomber et de recouvrir intégralement le trottoir. J'aperçois presque en entier un orme géant. Je ne vois pas sa cime de mon lit, mais je sais qu'elle surplombe le toit d'un petit pavillon jaune. Dans cette maison habitent une femme de très haute taille et son mari, plus grand encore, qui émergent de chez eux avec des attachés-cases noirs, cinq matins par semaine, et qui, le dimanche, sortent affublés de shorts en lycra rouge et noir assortis et couverts de logos, sur leurs

bicyclettes au cadre fin et argenté. J'ignore comment ils s'appellent. Nous ne nous sommes jamais parlé. Dans ma tête, je les appelle «les deux géants».

Les gens heureux, ai-je commencé à me dire récemment, assis à ma fenêtre, sont le plus souvent de nature conviviale. Ils se reconnaissent entre eux au moyen de signes discrets. Ce quartier en est plein. Le week-end, ils se rassemblent par grappes dans leurs jardins et les parcs, ils se sourient et frétilent à la manière des chiens.

Moi, je pense que, au moment crucial où les âmes se choisissent une enveloppe, je me suis trompé d'espèce. J'aurais dû être une créature plus petite, plus féroce, plus solitaire – une abjecte et minuscule bestiole peut-être, comme le personnage du magnifique roman de Kafka, qui se réveille un matin pour découvrir qu'il s'est métamorphosé en gros cafard. Bien entendu, «au plus profond de lui», c'est ce qu'il était depuis toujours, mais un matin il se réveille et il en prend conscience.

Moi, je l'ai appris peu à peu. Une longue descente dans l'abjection.

Peau de serpent desséchée qui s'écaille, ventre gonflé de crapaud, pattes grêles d'oiseau, odeur de bouc, face de chameau, cerveau d'un orignal fou furieux assailli par les loups. Un boiteux qui traîne la jambe et trébuche sur les fissures des trottoirs.

Je possède une arme.

Des heures, des jours, des semaines entières s'égrènent sans douleur. Pour l'essentiel, je les passe à dormir ; il m'arrive de dormir vingt heures par jour. Sinon, je regarde par la fenêtre, avide de tout ce qui pourrait survenir dans ce quartier paisible, ou bien je descends en boitillant jusqu'à la rivière, appuyé sur une canne, ou encore je reste là dans un fauteuil à me raconter des histoires.

Toujours les mêmes histoires sur «le chemin de la vie», l'homme qui se met en route, plein d'espoir et de promesses, et s'enfonce par mégarde dans une forêt obscure, se perd dans les sous-bois touffus, la peau égratignée par les ronces, jusqu'à ce que finalement, titubant dans le noir, il finisse par tomber dans un ravin et se retrouve gisant dans les feuilles et les branches mortes qui en tapissent le fond, ne remuant plus qu'à peine, et ainsi de suite.

Les maladies ont un nom, elles ont été identifiées, je ne vais pas les citer. Ce n'est pas de maladies qu'il s'agit ici. À moins que penser constamment à la mort n'en soit une.

Roy ne pensait pas à la mort, il allait vers elle en agitant la queue.

Il s'agit de bribes, de bouts de papier qui ne se laissent pas assembler. Il s'agit de déchets.

Moi, Harold Nivenson...

Cela a commencé par des fiches Bristol de 12×18 centimètres, rangées dans un classeur en métal prévu à cet effet. Ensuite, des fiches de 8×12 centimètres disposées dans un classeur en aggloméré. Il y avait plusieurs classeurs, à différents moments, plusieurs boîtes en acier suivies de plusieurs en aggloméré. Il y a plusieurs mois, après la mort de Roy, quand j'ai cessé de circuler, j'ai vite épuisé mon stock de fiches de 8×12 . Je me débrouille désormais tant bien que mal avec du papier ordinaire. Je plie une feuille en trois, puis je la découpe en suivant les plis pour obtenir des bandes de $7,5 \times 5$ que je porte dans ma poche avant de les ranger dans un classeur ou simplement de les jeter.

Quand je vide mes poches le soir venu, je prends les bandes de papier encore vierges et je les empile au bord de la fenêtre, près de mon lit, où je peux facilement les atteindre si j'ai quelque chose à noter. Auparavant, je plaçais les autres, celles sur lesquelles j'avais gribouillé durant la journée, dans le carton glissé sous le lit. Récemment, j'ai pris l'habitude de les jeter. C'est à la mort de Roy que j'ai commencé à le faire.

Je suis passé d'un système professionnel de classement de fiches manufacturées à un système amateur de fiches maison qui n'est en fait pas un système du tout, mais juste une façon de ranger, d'empiler, ou même seulement de remplir un carton.

Dans les rares occasions où mes gribouillis s'étendent sur une deuxième, troisième, quatrième et cinquième fiche ou bande de papier, je les attache ensemble, à l'aide d'un trombone, en une espèce de liasse, ou, plus rarement encore, sous forme de petit livret.

Je ne sais pas au juste depuis combien de temps dure ce manège. Je ne me rappelle pas quand Roy est mort, je croyais que c'était l'automne dernier, mais ce pourrait aussi bien avoir été le précédent. Deux hommes sont venus pour déplacer mon lit et l'installer dans le salon – ça, c'était l'automne dernier. Donc, ce devait être l'automne d'avant. C'est un lit ancien en fer forgé. Ils l'ont mis à l'endroit où trônait le canapé. Maintenant, le canapé se retrouve tout seul en plein milieu de la pièce.

Ma tanière, comme je l'appelle pour moi-même désormais, consiste en cette pièce (le prétendu salon), un « atelier » de l'autre côté du vaste vestibule, une salle à manger, un petit « bureau », une cuisine dotée d'un cellier adjacent, et une véranda vitrée à laquelle on accède par une porte au fond de la cuisine. À l'étage, il y a deux grandes chambres,

deux plus petites, et une salle de bains. Au second, sous les combles, se trouve un grenier éclairé par des lucarnes, qui court sur toute la longueur de la maison, avec des poutres apparentes en bois brut. La salle de bains est plus spacieuse que les deux petites chambres; la plomberie y est ancienne. Il y en avait une autre au rez-de-chaussée, mais le plancher a pourri. La porte principale ouvre sur un grand vestibule. De part et d'autre sont plaqués au mur des bancs de rangement avec des couvercles à charnières, et au-dessus sont fixées des patères. Je ne sais plus à qui appartiennent les manteaux qui y sont suspendus. Il y a aussi des chapeaux.

J'ai approché un fauteuil – une bergère tapissée de velours rouge avec repose-pieds assorti – d'une grande fenêtre attenante à mon lit. De là, j'observe le petit monde qui est peu à peu devenu le mien. J'en suis venu à considérer ce fauteuil comme le centre de la maison. De là, je pars en voyage ou en excursion, je me lance dans des expéditions difficiles pour atteindre les contrées lointaines, les chambres du premier étage, la salle de bains, la véranda, parfois même le petit jardin derrière la maison.

Par beau temps, les vastes fenêtres orientées au sud en font une pièce très claire. Le soir, elle devient sombre et presque insupportablement déprimante. La lumière insuffisante – six ampoules en forme de bougies dans un lustre en laiton, une lampe sur pied dans un coin, derrière un autre fauteuil, en

cuir celui-là, où j'avais coutume de lire – réussit à peine à fouiller les ombres du haut plafond bleu foncé qui disparaît au-dessus du lustre et dans le beige uniforme du papier peint. La spacieuse salle à manger, sur laquelle donne une porte en voûte, est tapissée de papier marbré rouge vénitien, et je la trouve plus déprimante encore que celle-ci. Je la désigne comme la pièce *mélancolique*.

Je pourrais bien sûr allumer les appliques qui surplombent les cadres. La pièce en serait plus claire, mais elle deviendrait insupportable d'une autre façon. La proximité oppressante de tant de tableaux illuminés m'assaillant de toutes parts en ferait un endroit proprement *invivable*.

Je chie et je pisse dans un seau jaune en plastique que je range sous mon lit et que je couvre d'une grande assiette quand je ne m'en sers pas. Certains jours, quand je me sens plus alerte que d'autres, je monte au premier pour le vider dans les toilettes. Sinon, je le vide dans l'évier de la cuisine, et j'utilise une cuillère en bois pour pousser le contenu à travers le filtre, dans le tuyau d'écoulement.

Autrefois, je n'avais recours au seau que quand j'étais pris de court. Un jour, la surprise avait été telle que j'avais dû me soulager dans l'escalier, accroché à la rampe. C'était une phase où mes pensées étaient sombres et mes tripes détendues. Aujourd'hui, j'ai bon espoir de l'avoir définitivement surmontée.

Roy était parfaitement dressé. Quand je n'avais plus été capable de le sortir, il avait appris à faire ses besoins au sous-sol, toujours dans le même coin. Je l'imiterais volontiers, mais l'escalier qui descend possède autant de marches et est tout aussi raide que celui qui conduit au premier étage.

Un petit ginkgo biloba pousse devant la maison, et il y a un réverbère de l'autre côté de la rue. La nuit, une fois les lumières éteintes, une pâle fenêtre en forme de trapèze se dessine sur mon lit, et sur ses vitres, quand une brise souffle, les ombres des feuilles s'agitent dans un silence spectral. Je tends les mains, les feuilles passent et repassent sur mes paumes, et il est tout à fait mystérieux que je ne sente pas leur caresse.

De mon fauteuil, je ne vois pas la maison de la professeure Diamond. Pour y parvenir, il faut que je me lève et que je pose la joue contre le chambranle de la fenêtre. De cette façon, je découvre la plus grande partie d'une vaste demeure victorienne à la façade ouvragée et peinte en rose et bleu. J'ai du mal à garder longtemps cette position, si bien qu'elle peut généralement aller et venir sans être observée.

La professeure Diamond a les lèvres fines, un nez proéminent, les yeux enfoncés, les cheveux noirs peignés sévèrement en arrière et retenus sur la nuque en chignon, un long cou, et le corps d'une

Vénus vieillissante. Son visage aux traits ciselés est beau, avec quelque chose de prédateur. « Aquilin », je suppose. Elle n'est pas aussi âgée que moi.

Ma maison et celle de la professeure Diamond sont les plus grandes de notre rue qui remonte sur deux cents mètres jusqu'à l'avenue, là où résonnent le dimanche les cloches de l'église catholique Saint-Stephen et où s'élèvent les tours moyenâgeuses du YMCA, et qui, dans l'autre sens, descend sur une centaine de mètres vers le parc, avec en tout et pour tout un unique feu tricolore. Un cycliste qui passe au vert peut dévaler la rue entière, de l'avenue au parc, sans jamais donner un coup de pédale.

Si on se tient près de la voie ferrée qui longe le parc et qu'on regarde de l'autre côté de la rivière, on peut voir au loin les collines avec leurs immeubles. En été, le tout s'estompe dans une légère brume d'un gris-violet.

Par les chaudes nuits d'été, j'allais autrefois m'asseoir dans le parc, à la recherche d'une brise montant de la rivière. Parfois, quelque part sur l'autre rive, j'apercevais les lumières blanches d'un quelconque stade, mais, le jour, je ne réussissais jamais à le retrouver, à le distinguer dans le labyrinthe gris et beige des autres constructions.

Matin et soir, par tous les temps, j'y conduisais Roy, et parfois nous suivions la voie ferrée qui

longe la rivière. Au bord de l'eau, je l'éloignais des tessons de bouteille, en manœuvrant parmi les grosses pierres. Ces rails sont désaffectés.

Du temps où il y passait encore des trains, on entendait leurs sifflets dans la nuit. Pendant ces années-là, il est arrivé deux fois qu'un habitant du quartier s'allonge sur la voie et se fasse tuer par un train.

Je n'étais jamais désœuvré quand Roy vivait encore. Un tour le matin, un petit pipi à midi, longue promenade l'après-midi, dîner à six heures, et nouveau tour du pâté de maisons avant le coucher – un emploi du temps qui était pratiquement devenu tout un programme. Jamais je ne me réveillais paralysé par l'idée que *je n'avais rien à faire*. En promenade, Roy marchait quelques pas derrière moi, s'arrêtant çà et là pour lever la patte ou renifler quelque chose, avant de se précipiter pour me rattraper ; mais au sens existentiel du terme, on peut dire de façon plus générale que c'est moi qui le suivais, qui m'adaptais à son programme à lui.

Je vivais au rythme d'un chien.

On dira: «Au cours de ses dernières années, il s'était abaissé au niveau de son chien.»

Lorsque Roy est mort, je me suis laissé aller. Sans en prendre conscience, j'ai lâché la rampe. Les jours

se ressemblaient tous, les minutes se ressemblaient toutes. Je descendais la pente. Au bout de quelques mois, j'ai compris ce qu'il se passait, et à partir de là, à partir du jour où je m'en suis rendu compte, j'ai résolument commencé à sombrer. J'ai dévalé la pente avec détermination et de plus en plus vite, me détériorant à vue d'œil, jusqu'à me transformer en véritable épave.

Quand on tombe, on est saisi par une panique soudaine. On tend la main, on essaie de se raccrocher au vide. Mais alors que la distance au sol diminue, la panique cède la place à la résignation, et tandis que le présent se dilate et que le champ du possible s'amenuise, dans le millième de seconde qui précède l'impact, quand la porte de l'avenir se referme enfin, on est soudain pris d'un immense ennui qui ne dure pas. *Alors, c'était ça, la vie*, se dit-on. On serait tenté de bâiller, mais on n'en a pas le temps.

La maison est répugnante, elle étouffe sous le désordre. Les vêtements que je ne porte pas, les livres que je ne lis pas, les gadgets que je n'utilise pas.

On dira: «Il vivait dans une porcherie.»

Je regarde autour de moi la saleté et les détritrus : les déjections d'Harold Nivenson.

L'Américain moyen, au cours d'une vie de durée moyenne, produit sept mille fois son propre poids

en déchets et déjections diverses, ai-je lu quelque part. À ce tas de détritits inévitable et donc naturel, j'ai ajouté mon obole sous la forme de bouts de papier. J'en ai bourré des dizaines de milliers dans des tiroirs et des cartons. Je ne peux ouvrir un livre sans qu'un morceau de papier s'en échappe. Je me demande ce que je pouvais bien en attendre.

Au cours de ce rêve, je suis allongé sur le dos dans mon lit. J'ai les yeux ouverts. Je m'étonne de voir combien il fait sombre, et je me demande si le réverbère est en panne. On dirait que mon cœur me joue des tours, mon cœur m'inquiète, alors je prends mon pouls. J'essaie pendant un long moment, mais je ne détecte aucune pulsation. Quelqu'un s'approche du lit et se penche, tout près, comme pour examiner mon visage. «Aidez-moi, lui dis-je. Aidez-moi.» L'inconnu semble ne pas entendre et presse doucement sur mes paupières pour les fermer. Puis il s'éloigne. Je ne le vois pas s'en aller, parce que mes yeux sont clos, mais je le sens. Je comprends soudain qu'aucun son ne s'est échappé de ma bouche. Je pense : alors c'est à ça que ça ressemble d'être mort. Je ne dors pas, je suis immobile et conscient, bel et bien mort. Je suis soudain assailli par un sentiment d'horreur en songeant que je devrai rester ainsi éveillé «à perpétuité», qu'il me faudra faire l'expérience de la mort à chaque instant.

Autrefois, le quartier avait quelque chose de bohème. Cela a contribué à le rendre attirant pour le genre d'individus qui sont venus y habiter depuis. Bohème et éclectique, disaient les gens. Avant encore, c'était un endroit plutôt morne. Décrépit et triste, mais pas vraiment miséreux. Que ce soit aujourd'hui un quartier restauré de fond en comble et qu'il ait été «bohème» le rend séduisant aux yeux de personnes telles que la professeure Diamond, des gens nantis, «financièrement aisés», comme ils disent, et qui ont eux-mêmes quelque chose d'artistique et d'éclectique.

Je ne me sens pas chez moi. Vingt ans de travaux et de réhabilitation, et je ne me sens plus chez moi. Le quartier a été assaini et les gens que je connaissais, ceux avec qui je me sentais presque à l'aise l'ont quitté. Les petites usines en brique, désaffectées, avec leurs fenêtres aux châssis en métal, les entrepôts massifs, en brique eux aussi, et même les vieux bâtiments de l'école ont été réaménagés en studios de luxe, en lofts pour soi-disant artistes, en galeries et en restaurants aux décors *industriels* dernier cri. Les sinistres mesures branlantes qui exsudaient l'étroitesse d'esprit, les préjugés et la convivialité sordide de la classe ouvrière, ont été rachetées et envahies par de jeunes cadres dynamiques, des gens sympathiques qui ont des carrières à mener, de jeunes parents inquiets et ambitieux qui veillent attentivement sur leurs enfants surdoués. Les vieilles maisons chancelantes ont été remises d'aplomb, restaurées

et réaménagées, on leur a ajouté de nouvelles ailes, des lucarnes, des vérandas, des baies vitrées, on les a repeintes de couleurs vives, pareilles à celles en usage dans les pays plus chauds où les nouveaux propriétaires vont maintenant en vacances. Elles ont subi des *liftings* contemporains, et on les a rendues attrayantes pour précisément ce type de clientèle. Et tandis que de plus en plus de gens riches s'y installent, le quartier abrite de moins en moins de véritables artistes, tout en devenant officiellement de plus en plus «bohème», avec toujours plus de galeries, de restaurants et de boutiques branchés. Il semble poursuivre le but collectif inconscient de devenir cent pour cent bohème et à la fois cent pour cent aisé.

Assis à ma fenêtre, j'ai récemment remarqué que les mêmes gens passent et repassent à intervalles réguliers. Ils viennent d'un côté, et un peu plus tard ils apparaissent de nouveau, dans le même sens, comme s'ils tournaient en rond, ou bien ils vont jusqu'au bout de la rue pour faire demi-tour. Il est *parfaitement normal*, me dis-je, qu'ils remarquent une maison comme la mienne: elle se détache clairement de ses voisines et doit leur paraître abandonnée, n'empêche qu'ils jettent sur elle des coups d'œil de plus en plus fréquents ces derniers temps, comme je le constate en ce moment même, alors que de mon fauteuil je regarde trois femmes qui se sont arrêtées sur le trottoir d'en face et pointent le doigt dans ma direction, en parlant

manifestement de ma maison. Il m'apparaît soudain que dans ce quartier huppé elle est la seule à tenir encore debout sans avoir été restaurée. Je me surprends à me dire qu'elle «porte l'étendard de la décrépitude». La peinture s'écaille, les soffites se détachent, les bardeaux du toit gondolent, les marches se fendillent : cette carcasse de deux étages, à moitié pourrie, se dresse tel un monument élevé à la gloire de l'éphémère, une leçon édifiante sur l'érosion du temps, un reproche muet adressé à la vanité de ceux qui entendent améliorer leur habitat.

J'aurais dû m'en aller d'ici il y a vingt ans. Déguerpis dès que je suis revenu, quand il était encore possible de partir, quand j'aurais encore pu faire quelque chose de ma peau.

À mesure que se poursuit la réhabilitation de tout ce qui m'entoure, je sens que je me détériore délibérément. Malgré mes efforts évidents pour réussir d'une façon ou d'une autre, j'ai découvert qu'en fait je n'en ai jamais eu l'intention.

Un raté à toute épreuve, voilà ce que je voulais devenir.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Je me rappelle un temps où j'avais l'impression d'avoir ma place ici. Je revenais de voyage, lâchais ma valise près de la porte et m'affalais dans un fauteuil. Je regardais alentour et je me disais : enfin chez moi.

Aujourd'hui, je me vois comme «le seul survivant», comme «le dernier des Mohicans».

Acheter cette maison a été la plus grande folie de ma vie. Avec l'argent qui m'était échu inopinément, dont j'avais hérité à la suite de la mort de mes parents dans un accident improbable, je l'avais achetée, l'avais fait réparer et décorer à mon goût. J'y avais laissé une partie considérable de ma petite fortune. Cette maison, me disais-je, serait une *plateforme de lancement* pour une nouvelle vie.

J'ai acheté une maison historique, et je ne me suis jamais inquiété d'en apprendre l'histoire.

Cela m'a achevé. Je pensais acheter ma liberté et j'avais acheté une prison. J'avais acheté une prison avec, en prime, une illusion de liberté. Je croyais qu'avec cette maison «comme base», ainsi que je me le disais à l'époque, je pourrais aller et venir à ma guise, libre comme l'air, j'employais même ce cliché, me répétant sans cesse: «Maintenant, je suis libre comme l'air!» Je m'imaginai libre de voyager, de partir au pied levé, mais en fait la maison *restreignait* mes déplacements, les rendant si difficiles qu'ils en devinrent pratiquement impossibles. Je ne restais que pour elle, je ne revenais que pour elle. Sans la maison, j'aurais pu continuer à courir le monde, à me promener sur une plage, sous le ciel étoilé, à dormir au beau milieu d'un

troupeau de moutons, sur une colline ou une autre. Mes voyages, au lieu de m'ouvrir des horizons nouveaux, se transformèrent en périodes de rétablissement, des moments de repos et de récupération pour oublier le fardeau qu'était devenue la maison.

À l'université, j'ai étudié l'agronomie, la géologie, la littérature comparée, l'histoire chinoise, *et cetera*. Je pensais me lancer dans l'étude de chacune de ces matières pour en faire ma profession, mais en peu de temps chacune d'elles était reléguée au profit d'une autre. Je ne les délaissais pas au sens où je les aurais abandonnées; je les travaillais avec ardeur jusqu'au moment où elles étaient reléguées et remplacées par quelque chose d'autre qui me semblait infiniment plus intéressant. Cette *légèreté*, que j'interprétais comme une ouverture d'esprit à la nouveauté, avait aux yeux des autres des allures d'inconstance et était en fait un terrible handicap. Sur le chemin de la vie, comme on dit, je ne cessais de m'enfoncer dans les fourrés. Acheter cette maison, je le comprends aujourd'hui, était une façon de me piéger, car, quoi qu'il pût se passer à l'avenir, elle représentait quelque chose à quoi je ne pourrais plus échapper.

Parfois, il m'arrive de la voir comme une tentative de m'enterrer vivant.

Je pensais alors refaçonner complètement l'intérieur, y laisser ma *marque*, mais après dix-huit mois de réparation et de peinture, comme à tout le reste,

je cessai complètement de m'y intéresser. Au bout du compte, je ne fis rien d'autre que changer le papier peint et remplacer la banale cheminée néo-classique par une cheminée italienne en marbre de style baroque.

Accrocher des tableaux sur chaque centimètre carré de mur ferait ressembler mon intérieur à l'appartement parisien de Gertrude Stein, dont les murs et une partie du plafond disparaissaient littéralement sous les toiles de maître. En ce temps-là, si l'on souhaitait voir ce que l'art contemporain avait de mieux à offrir, aucun musée ni aucune galerie n'égalait la maison de Gertrude Stein. À l'époque où je suspendis mes tableaux, je me considérais comme une personne au goût exceptionnel, parfaitement au courant des tendances de l'art authentique, qui ne se laissait pas facilement berner par la frime pseudo-intellectuelle des baratineurs du monde de l'art. La maison ne ressemblait pas à une galerie, elle était trop envahie de toiles pour y ressembler, c'était manifestement l'antre d'un *collectionneur*, me disais-je. C'était comme un entrepôt de tableaux. J'en avais acheté de nombreux avec les fonds provenant de ma petite fortune, d'autres m'avaient été offerts par des artistes reconnaissants de mon soutien, d'autres encore avaient été abandonnés là par les peintres qui avaient séjourné chez moi. Je les considérais comme des œuvres pionnières, novatrices, tout à fait exceptionnelles, alors que je me rends compte aujourd'hui que ce ne sont que de pâles imitations

vieillies et démodées d'un style pionnier, lui-même déjà démodé et terriblement daté. Des tableaux que je ne regarde même plus, que je suis incapable de contempler d'un œil neuf, qui se sont enfoncés et même fondus dans le décor, que psychologiquement on ne peut plus distinguer du papier peint.

Le revolver est rangé dans une boîte sous le lit, c'est un Smith & Wesson en acier chromé, de calibre .38, que j'ai acheté quand le quartier était encore considéré comme dangereux. D'abord, la maison, puis, avant même d'emménager, j'avais acheté cette arme.

La livreuse de journaux ralentit et, par la vitre ouverte de sa voiture, elle jette un sac en plastique bleu dans le jardin de la maison d'en face. Plus tard, quand le propriétaire rentrera du travail, il le ramassera, en sortira son journal tout en remontant l'allée jusqu'à sa porte. Il entrera, lèvera les stores, prendra place dans un fauteuil, près de la fenêtre, et s'informerera de l'état catastrophique de la planète, des prétendus « progrès » répugnants de cette espèce humaine en passe de détruire la Terre, mais ces informations ne feront jamais leur chemin jusqu'à son cerveau, elles ne lui rendront pas impossible de continuer à vivre.

Qu'ils puissent continuer à agir de la sorte, que lui et la *cohorte* de ses semblables, comme je me plais à les nommer, puissent vivre encore de cette

façon est un signe de bon sens de base, de leur *inaltérable santé*, dois-je me rappeler.

Vicissitudes dans la vie d'une canne: la plupart du temps, je m'appuie dessus si lourdement qu'elle en gémit presque, à moins que je ne me sente mieux, auquel cas je la brandis sauvagement devant moi comme une épée, avant de l'abattre avec tant de force que le pavé en résonne, tandis que les jours intermédiaires, ni bons ni mauvais, il m'arrive de la laisser traîner derrière moi sur le trottoir, comme la queue basse d'un animal qu'on vient de corriger.

Les gens diront: «Il traînait son pied droit ankylosé derrière lui comme une canne. Parfois, il traînait aussi une canne.»

Ils ont rassemblé des tables prises aux quatre coins du parc et les ont placées bout à bout pour organiser un pique-nique sous les chênes, là où certains sont encore assis et bavardent, les coudes entre les déchets, tandis que d'autres, des jeunes gens, improvisent un match de football américain sans plaquage sur une pelouse toute proche. Les yeux grands ouverts, le sourire aux lèvres, l'allure décontractée et le corps sain, ils s'interpellent et se bousculent, levant haut les mains en criant: «Ici, ici, envoie!» Quand ils tournent la tête dans ma direction, vers l'endroit où je me suis arrêté sur l'allée pavée pour les observer, leurs regards glissent sur

moi. Au-delà du tumulte de leurs vociférations, derrière les arbres, la rivière miroite paisiblement sous le soleil d'avril. Je m'éloigne de l'allée et me dirige vers la berge, marchant au beau milieu du terrain de jeux ; ils s'arrêtent, interrompant gentiment la partie, et restent les bras ballants à bavarder, tandis que j'arpente la clairière le long de la ligne d'engagement, en martelant le sol de ma canne.

Enfant, j'étais gros, laid, myope et sale.

Savez-vous ce que c'est d'être à la merci de sadiques ? D'être petit et à la merci de géants qui peuvent faire jaillir une lame et vous trancher la gorge par pur caprice, ou bien vous écraser la nuque avec une botte sale et vous enfoncer la tête dans la boue rien que pour s'amuser un peu ? Probablement pas. Alors vous ne pouvez pas vous imaginer ce que j'ai vécu dans les hautes salles lambrissées et les pièces à l'éclairage fluorescent de la luxueuse école privée où l'on m'a séquestré toute mon enfance.

Tous les professeurs ne se délectaient pas d'actes de cruauté et d'humiliation explicites. Ils ne prenaient pas tous *plaisir* à désigner leur victime tremblante à la vindicte de hordes moqueuses. D'autres, plus doux, étaient *indifférents* : ils vous expédiaient, alors que vous étiez à leur merci, vous qui étiez gros, myope et théoriquement sous leur protection, dans la cour pour que vos bourreaux hilares vous lapident, et vous restiez planté là, totalement

abasourdi, sous les jets de pierres. Si des enseignants se conduisaient de cette façon aujourd'hui, ils seraient aussitôt jetés en prison.

Jusqu'à ce jour, ma gorge continue de se serrer, mon cœur de battre la chamade, je transpire et j'ai du mal à reprendre mon souffle chaque fois que je longe le mur d'une école, comme si je m'attendais à ce qu'un gros caillou passe par-dessus pour m'atteindre. Une année après l'autre, je restais quotidiennement à la merci de professeurs dont l'imbécillité et l'incompétence n'avaient d'égale que leur cruauté. Il est symptomatique, rien ne me semble plus révélateur et accablant qu'aujourd'hui je sois totalement incapable de me rappeler le visage d'un seul de mes bourreaux. Je me souviens des détails les plus infimes des salles de classe dans lesquelles on m'a enfermé une année après l'autre – la couleur et le grain des murs, la forme et l'impression tactile que vous laissent les pupitres, avec les noms et les initiales gravés dans le bois, la disposition précise des fenêtres, l'orientation de la lumière qu'elles filtrent, l'emplacement exact du calendrier et de la pendule – mais, sous le tableau, tout ce que je revois, c'est une silhouette vêtue de noir (alors qu'aucun de mes enseignants, je crois, n'en portait), brandissant la longue règle en bois avec laquelle ils nous frappaient si souvent. Une silhouette noire mais sans visage. À la place, entre les épaules, je vois une forme ovale, blanche et spectrale.

Ils défilent sous ma fenêtre chaque matin des jours de semaine, par petites grappes et chapelets, ces enfants qui vont à l'école et qui en chemin braillent, chahutent, et parfois se retournent pour marcher à reculons. Je me concentre sur celui qui se tient à l'écart, le lambin qui s'attarde derrière les autres sans trop s'approcher, qui n'est avec personne, un enfant solitaire, tête baissée, qui traîne les pieds et ploie sous son cartable, les épaules relevées presque jusqu'aux oreilles. Un enfant dépourvu de charme, à la mine de papier mâché, *disgracieux*.

Bien sûr, il est possible, et même vraisemblable dans la plupart des cas, que les gens heureux jouent la comédie, ai-je souvent pensé. Il est plausible, d'un point de vue scientifique, que le bonheur qu'ils affichent soit au fond seulement une superstructure sophistiquée de fuite et de déni, une sorte de mécanisme darwinien de survie, un mensonge génétique destiné à faire reculer le suicide de l'espèce. C'est indéniablement vrai de ceux qui paraissent les plus heureux, ceux qui, en vertu de leur réussite sociale, professionnelle ou artistique, ont franchement intérêt à sembler le plus heureux possible, alors que, en secret, ils sont les plus désespérés. En réalité, la réussite *professionnelle* de ces gens les prive de la maigre consolation que pourrait leur procurer la révélation publique de leur détresse. Dans de nombreux cas assurément, le bonheur n'est possible que sur la base d'une certaine forme de maladie mentale.

Bien sûr, il ne s'agit pas ici de la masse des individus ordinaires, bien adaptés et censément heureux. Nous parlons de l'élite, de la couche supérieure de cette masse à laquelle appartenait quelqu'un comme Peter Meininger.

Autrefois, la livreuse m'apportait à moi aussi mon journal, le lançant parfois dans les arbustes au bas du perron, d'où je devais l'extirper à l'aide d'un bâton, à moins de le laisser lentement se désagréger sous la pluie. Ils ont augmenté le prix de l'abonnement l'an dernier, pratiquement du simple au double, et j'ai renoncé. Je ne lisais pas le journal de toute façon. Roy faisait ses besoins sur les pages dépliées quand j'ai cessé de le sortir régulièrement, avant qu'il ne découvre le sous-sol. Un an a passé, mais des lambeaux de papier sont toujours accrochés çà et là aux branches des arbustes.

J'ai toujours eu un don pour débusquer le malheur, des antennes capables de détecter les plus infimes ondes de souffrance, l'ombre fugitive qui passe sur un visage, la voix qui achoppe de manière à peine perceptible, la commissure des lèvres qui se serre insensiblement. Cette aptitude, qui n'a rien à voir avec de la compassion pour celui qui souffre (ces gens m'indiffèrent complètement), crée une sorte de lien. Le fait est qu'ils *m'intéressent*. La voisine d'en face, par exemple, qui semble être malade, et pourrait bien, pourquoi pas, mourir subitement

demain, me *fascine*. Je me tiens sur le rivage, sans la moindre intention de plonger, et je me distrais en la regardant se noyer.

La joie et l'immense soulagement que doit ressentir un détenu libéré en passant les portes de la prison, certes différents en termes d'intensité, sont d'une nature comparable à ce que j'éprouve en étant ainsi arraché à mon ennui.

À quoi peuvent bien servir les artistes mineurs ? Quelle justification, quelle *excuse* peut-on bien leur trouver ? Les détritrus, les montagnes de *déchets* produits par les *soi-disant* artistes, qui n'en sont pas du tout, mais qui profanent l'idée même de l'art. Plutôt que de s'appeler eux-mêmes artistes, ils devraient se considérer comme des *gougnafiers*.

Par mineurs, je n'entends pas inconnus. Les peintres les plus célèbres de nos jours, par exemple, sont aussi les plus mineurs, tout comme les écrivains les plus reconnus sont aussi les plus insignifiants. Ce sont en fait des artistes *minuscules*. Il en a toujours été ainsi, l'insignifiance et la vacuité, gonflées de leur importance, remontent inévitablement à la surface, tandis que ce qui pèse et vaut véritablement quelque chose coule résolument au fond, au moins au début, et on ne peut rien y faire.

Je ne parle pas ici des artistes dits commerciaux, qui s'emploient à divertir et ne sont pas des artistes du tout.

Quand je parle d'artistes mineurs, j'y inclus ma personne, bien entendu.

Deux minces ouvrages, deux *opuscules* de jeunesse, écrits il y a trente ans, mais que je ne peux consulter aujourd'hui sans rougir : un essai sur Balthus, une «évaluation» critique sans intérêt et pompeuse de son œuvre – comme si j'étais capable de *mesurer* l'importance de ce peintre ; et un recueil où je faisais étalage de «réflexions artistiques» impromptues et criblées de juvéniles *envoies lyriques*.

Je les déprécie aujourd'hui afin de montrer ma supériorité, mais je me rappelle le temps où j'étais plein de l'illusion de ma propre grandeur.

À défaut d'une œuvre, j'ai contracté l'habitude de créer des fiches.

J'ai pu vivre comme artiste mineur grâce à mon indépendance financière, cette petite fortune qui m'a permis de passer la plus grande partie de ma vie comme un artiste mineur. Un écrivain mineur, dans mon cas.

Je ne l'ai jamais reconnu, bien sûr ; je n'ai jamais revendiqué le titre d'artiste. Pas après les premières années en tout cas, cette période où j'étais en fait un artiste mineur en herbe. Au contraire d'autres pseudo-artistes, je ne me suis jamais vanté de l'être, et surtout pas d'être un écrivain. Moi, j'étais un artiste clandestin. Pendant la plus grande partie de ma vie d'adulte, j'ai été collectionneur de tableaux et, en secret, écrivain mineur. Je ne voulais pas l'admettre parce que je ne pouvais pas accepter ce statut d'artiste mineur, ce qui m'apparaissait comme la *honte* d'être un écrivain mineur. J'aurais pu être un écrivain mineur à succès, mais j'étais un écrivain majeur raté. Mon échec en tant qu'écrivain majeur restait dissimulé. En cachant l'artiste, je réussissais à cacher l'échec.

Le désastre de mon enfance – la culture des années cinquante, d'une stupidité dévastatrice pour l'esprit et l'âme, cette culture médiocre, bourgeoise, moralisatrice, suffisante, foncièrement creuse et capable de détruire tout talent véritable, qui détestait tout ce qui était différent, intellectuel ou étranger, une culture que mes parents et tous ceux que je connaissais respiraient dans le monde qui les entourait comme un gaz toxique pénétrant leurs poumons à chaque inspiration – m'avait causé de tels dommages que je devais paraître presque fou.

Les objets d'art m'écrasaient. En présence d'authentiques objets d'art, je me sentais petit, ils me

faisaient me sentir petit, comme *diminué* par ce contact. Je faisais semblant d'être transporté, et même exalté, et de fait je l'étais, mais je me sentais aussi humilié. Je ne pouvais pas devenir un artiste mineur à succès parce que j'étais écrasé par l'art majeur ; je ne pouvais pas m'adonner à un art possible parce que j'étais hanté par l'art *impossible*.

J'ai toujours su que j'avais été traumatisé par la culture de mon enfance, qu'elle m'avait pratiquement détruit. Je la rendais responsable de mes malheurs, alors qu'en fait, je m'en rends compte aujourd'hui, c'est moi qui les empilais sur ma propre tête.

Pour tenter de m'affirmer, je fus tenté de me supprimer. D'une façon puérile et romantique, je considérais ma mort comme *emblématique*. J'étais fasciné par le suicide des grands artistes. Par celui d'Hart Crane, par exemple, qui avait crié «Salut, tout le monde!» avant de se jeter de la poupe d'un bateau à vapeur. Il se trouvait à plus de quatre cents kilomètres au nord de La Havane, après un an passé au Mexique où il n'avait pas écrit une ligne. Et par celui de Vachel Lindsay, qui avait ingéré du Lysol, un désinfectant pour W.-C. Ses derniers mots furent les suivants: «Ils ont essayé de m'avoir. Je les ai eus avant.»

En réalité, rien n'est plus ridicule qu'un artiste mineur, qu'un handicapé de l'art ou un créateur de déchets sans valeur, qui se tue au nom de ce qu'il

appelle l'échec de son art. Dans son atelier peut-être, entouré de son *bric-à-brac*, de ses *saloperies*, de tous ces *détritus* dans lesquels il s'est tant investi et dont personne n'aura jamais rien à secouer.

J'ai compris depuis longtemps que mes goûts artistiques sont démodés, romantiques et grotesques. Je sais aujourd'hui que mes tableaux, collectionnés en une dizaine d'années de patientes acquisitions, que je croyais cent pour cent révolutionnaires, sont en fait des « rebuts de l'histoire ». Je me rends compte qu'ils n'ont aucune valeur, que ce sont pour l'essentiel des croûtes. Si j'en avais la force, je les jetterais tous à la poubelle. Je louerais une benne à ordures, la garerais devant la maison, et les y balancerais. J'imagine que, si j'y parvenais, je me sentirais infiniment mieux, que, je serais pour ainsi dire *guéri*.

Je suis – et je le reconnais sans peine – le plus grand gougnafier que la terre ait porté.

Cela n'a pas été entièrement ma faute. Au début, en fait, pendant des années après le début, des dizaines d'années après, j'ai été constamment *interrompu*. Les importuns campaient chez moi, mangeaient à mes frais, dormaient dans toutes les pièces, allongés sur les canapés, les tapis; les nuits d'été, la véranda en était pleine. On butait sur quelqu'un à tout instant, dans tous les coins. Au lever, me croyant seul, j'avais bien l'intention de me mettre au travail sans attendre un jour de plus.

Mais en entrant dans ma cuisine, j'en trouvais trois ou quatre attablés devant leur petit déjeuner. Je les nourrissais, les logeais, leur donnais de l'argent en échange de leurs tableaux. Je me considérais comme un protecteur des arts, un *mécène*, alors que je n'étais qu'un vulgaire cantinier. Je me croyais dans l'œil du cyclone artistique, alors qu'en vérité ils m'encerclaient comme des hyènes.

C'est à cause de Meininger qu'ils affluaient, qu'ils venaient des quatre coins du monde. Pas seulement d'Europe : de Turquie, d'Israël, du Brésil, du Japon. Ils débarquèrent par centaines pendant les trois ans où il séjourna chez moi. Ces gens qui m'entouraient constamment, que je faisais au fond tout pour *garder* autour de moi, dont je prenais constamment soin même quand je me conduisais envers eux avec la plus grande hostilité, m'empêchaient de faire autre chose que de noircir des bouts de papier.

Le premier tableau que je voudrais détruire est le plus frappant, le *Nu sur un transat* de Meininger, accroché au-dessus de la cheminée baroque. La façon criarde dont l'artiste a rendu ce nu classique, la manière dont il a installé le modèle au milieu de détritrus commerciaux qui visiblement définissent cette femme, la table couverte de ce qu'on appelle des produits de beauté, l'eau dans la piscine derrière elle qui paraît presque toxique, m'avaient plu autrefois précisément parce que tout le monde s'accordait à trouver ces éléments franchement déplacés.

Les hideuses couleurs acryliques, la manière dont chaque détail du corps de cette femme, cette *belle* femme aux formes classiques, est rendu dans un style impressionniste, à l'exception des seins et du sexe, reproduits eux avec une précision et un réalisme photographiques, ce qui en fait le véritable point focal du tableau et les rend résolument obscènes, m'avaient alors fait juger la toile extrêmement audacieuse, alors que je vois bien aujourd'hui qu'elle a toujours été tristement ordinaire : un exemple d'art immature totalement dénué d'intérêt.

Je ne baisse jamais les stores – il y en a un de cassé, de toute façon –, et comme cela, tout le monde peut facilement admirer mon mur de tableaux. Au centre, directement au-dessus de la cheminée, on découvre mon énorme nu de Meininger. En jetant un œil par la fenêtre, la nuit, la première chose qu'on voit, c'est cette toile agressive et prétentieuse. Si le spot qui surplombe le cadre est allumé, en particulier quand le reste de la pièce est plongé dans l'obscurité, le tableau donne l'impression d'être pratiquement sur le trottoir.

Pour parler de la tablette de cheminée, Peter Meininger ne disait jamais «la tablette de la cheminée», ni même d'ailleurs «cheminée» tout court. C'était toujours «la cheminée Nivenson». La facture d'électricité, disait-il par exemple, est sur la cheminée Nivenson. J'avais compris que son

but était d'attirer l'attention sur mon *extravagante* dépense de plusieurs milliers de dollars.

La femme du nu de Meininger, entourée de débris en plastique, brandit une clochette de service en argent. Elle la serre entre le pouce et l'index comme si elle s'apprêtait à la faire tinter pour appeler un domestique. L'expression dure et méprisante du modèle, sa posture sur le transat, la façon dont elle tient ses jambes et sa main : Meininger voulait manifestement évoquer l'image de l'*Olympia* de Manet, surimposer la *putain* du XIX^e siècle à la *ménagère* américaine de notre temps.

Pour ne pas voir ce tableau quand je me trouve dans cette pièce, c'est-à-dire la plupart du temps, il faudrait que je ferme les yeux. Même installé dans la bergère face à la fenêtre, le dos à la cheminée, j'en aperçois le reflet sur les carreaux obscurcis.

Moll est de retour, elle arrive au milieu de la nuit. Il me suffit de penser à Meininger, et elle surgit comme un diable de sa boîte.

J'ouvre les yeux. Elle a allumé dans la cuisine, et un rai de lumière passe sous la porte de communication avec la salle à manger. Elle s'affaire furtivement, dans l'espoir de ne pas me réveiller. De mon lit, j'entends les tiroirs s'ouvrir et se refermer avec un bruit feutré, le claquement assourdi des placards, le raclement soudain et bref d'une chaise

sur le carrelage. Elle s'apprête sans doute à grimper dessus pour regarder si je n'ai pas encore de l'argent caché au-dessus des placards.

La lumière de la cuisine s'éteint. Traversant la salle à manger à tâtons, Moll bute contre le fauteuil roulant, le repousse brutalement sur le côté en grommelant sous l'effort : le frein est serré. Le bruit l'a inquiétée et elle reste immobile pendant quelque temps. Je sens sa présence, rigide et immobile, comme la tension d'un souffle à peine perceptible dans l'air. Elle accoutume ses yeux à l'obscurité.

Elle s'approche, traverse le plancher grinçant du salon et se poste près de mon lit, tête baissée, hâlant encore de l'effort qu'elle a fourni pour déplacer le fauteuil et sous l'effet de la tension. Je fais semblant de dormir et je la regarde par les fentes de mes paupières. À la lumière du réverbère, elle paraît plus grande. À contre-jour devant la fenêtre, son visage reste plongé dans le noir.

«Je sais que tu ne dors pas», dit sa voix qui émerge des ténèbres. Je ne souffle mot. Je garde les yeux fermés et je l'observe par les fentes de mes paupières.

Je la devine qui fouille dans le buffet. Elle ouvre les tiroirs, glisse la main au fond de chacun d'eux. Elle soulève le couvercle d'une petite boîte en porcelaine, enfouit dans sa poche les pièces qui

s'y trouvaient. Durant quelques secondes, elle fait gauchement cliqueter le couvercle qu'elle essaie de remettre en place.

«Maintenant, va-t'en», lui-dis-je.

Comme si je n'avais pas parlé, comme si elle était sourde.

Elle se retourne vers l'escalier, s'accroche à la rampe et gravit lentement les marches. Elle porte quelque chose sur les épaules, un sac à dos, j' imagine. Un clic dans le couloir à l'étage et la lumière inonde la cage d'escalier, éclairant la masse sombre du buffet en acajou, au rez-de-chaussée, où tous les tiroirs qu'elle a fouillés pendent comme les langues d'un animal de légende. Là-haut, les lattes du parquet grincent, les portes claquent. Elle ne s'efforce plus de ne pas faire de bruit. Claquements sourds d'un tapis qui est secoué, plié, puis qui dévale les marches et vient s'effondrer en une sorte de pyramide au pied de l'escalier.

L'oreille aux aguets, je ne me rends toujours pas. L'eau coule dans la salle de bains, la chasse d'eau se déclenche, la lumière s'éteint dans le couloir, le plancher grince dans la petite chambre juste au-dessus de ma tête.

Maintenant, je n'entends plus rien. De temps à autre, un chuintement de voiture dont les phares

balaient le mur et le plafond. Dans le lointain, un train siffle et file dans un fracas métallique. Je prends deux comprimés de Lamaline avec de l'eau que je bois à même une bouteille de lait en plastique.

Lorsque je me réveille, il fait grand jour, et j'entends les notes perçantes d'un cardinal dans l'arbre devant la maison.

Une nappe de lumière chaude s'étend sur le lit. La pièce est très claire.

Quand Roy vivait encore, je me réveillais, descendais au rez-de-chaussée, et il quittait son coin pour s'approcher en remuant la queue. J'allais vers la fenêtre, regardais dehors et lançais : «Bonjour, le monde»; je le répétais parfois à haute voix à l'adresse de Roy, rien que pour lui dire quelque chose. Peu lui importaient les mots. La voix de son maître.

Elle se penche au-dessus de moi et exige de savoir où se trouve le reste de l'argent. Je lui réponds qu'il n'y a rien d'autre que ce qu'elle a trouvé. Elle tend la main et me pince la cuisse.

Du fond de mon fauteuil, je l'entends s'agiter dans la cuisine.

Elle m'apporte de la soupe dans une tasse. De la soupe de légumes coupés en petits dés ramollis. Elle prend place dans le fauteuil et me regarde. Elle

est plus grosse, on pourrait même dire *obèse*, ce qui fait paraître ses yeux pâles et allongés plus petits. Elle porte une blouse à fleurs, et on remarque l'impressionnante masse de son corps, ses épaules massives et tombantes, ses poignets épais, et ses mains minuscules et potelées. Je lui rends la tasse. J'ai laissé les petits pois au fond. Je vois qu'elle s'en rend compte. Elle approche la tasse à la hauteur de son menton et scrute l'intérieur. Je lui explique : «Je ne mange pas de petits pois.»

Je retourne vers ma fenêtre et j'aperçois la professeure Diamond, affublée d'un casque, qui passe sur sa bicyclette aux garde-boue noirs, raide comme la justice, un attaché-case fixé au porte-bagages par un tendeur en X, et une sonnette en chrome sur le guidon.

La professeure Diamond a écrit plusieurs livres, parmi lesquels des romans. Je n'en ai lu aucun. Je ne connais pas la professeure Diamond. Elle a emménagé l'automne dernier, sans que je m'en aperçoive. Je l'ai déjà croisée sur le trottoir. Elle ne semble pas voir en moi quelqu'un de familier. Je sais qu'elle se prénomme Enid.

Un article à son sujet a paru avec une photo dans le journal l'hiver dernier. C'est grâce à ce cliché que je sais que la femme qui habite la grande maison victorienne, dans ma rue, est la professeure Enid Diamond. On l'y voit avec un groupe d'étudiants

sous une voûte gothique à l'université. Les jeunes gens sourient, ils paraissent attentifs. La professeure Diamond tient une mallette fine dans une main, et elle lève l'autre. Elle est en train de parler, de *discourir*, je pense ; elle s'exprime d'un ton *plein d'assurance*, me semble-t-il, et elle accompagne ses mots de grands gestes. Sur la photo, la mallette est très fine, presque de la dimension d'un classeur, et elle paraît être d'une matière souple, du cuir ou du vinyle, alors que celle qu'elle porte sur sa bicyclette est rigide, c'est une boîte noire et dure avec un couvercle à charnières et un fermoir. La professeure Diamond a (au moins) deux attachés-cases. Peut-être transporte-t-elle la mallette souple dans l'autre en plastique rigide pour la protéger quand elle roule à bicyclette.

Le ménage est infernal. Moll a mis la main sur un aspirateur et elle le passe dans toute la maison avec une énergie rageuse. Et tous les jours, elle découvre de nouvelles petites sommes d'argent. Craignant les voleurs, j'avais partagé et caché mes économies, et j'ai oublié depuis belle lurette où se trouvent les planques. Pour échapper au bruit, je sors m'asseoir sur les marches du perron. Je m'enveloppe les épaules de la couverture pour me protéger du froid vif du petit matin.

Les matins de semaine, le quartier est à son plus bizarre et à son plus incompréhensible, comme si quelqu'un avait donné un coup de pied dans une fourmilière. Les antennes vibrantes, les riverains

s'éparpillent loin du nid pour se précipiter vers la rue, leurs mandibules mastiquant encore les dernières miettes de leur petit déjeuner. Ils se ruent hors de leurs allées. Ils montent dans leurs voitures garées au bord de la chaussée. Puis ils règlent leurs rétros, leurs autoradios ou leurs casques. Ou bien ils vont à la queue leu leu le long du trottoir jusqu'à l'arrêt de bus au coin de la rue. Les bus arrivent en trombe, les portes s'ouvrent, ils se dépêchent d'y monter, les portes se referment, les bus redémarrent en vrombissant. La fumée de diesel monte en volutes qui s'attardent dans la rue. Ils sont enthousiastes, tristes, résignés, optimistes, terriblement pressés, chargés de sacs à dos, d'attachés-cases, et des fils électriques leur pendent aux oreilles. Ils ont les bras qui se balancent, leurs têtes dépassent, les yeux rivés sur leur avenir. Des jours comme aujourd'hui où il fait beau, ils forment une *foule joyeuse*, me semble-t-il, tandis que je les observe de mon perron, enveloppé dans ma couverture. Ils me rappellent ces nains enjoués du film de Walt Disney, je ne serais pas étonné qu'ils se mettent à chanter. La plupart du temps, je suis frappé par leur apparente *intensité*, par leur *enthousiasme*; ils ont l'air si *à l'aise* dans le monde du travail. À ces moments-là, je me sens intellectuellement très éloigné de ces individus. C'est un monde pour lequel je n'ai aucune intuition. Rien dans mon passé ne m'a fourni les clés pour le comprendre.

Ainsi entouré, j'ai l'impression d'être le *dernier homme encore sain d'esprit*.

Quand j'avais des contacts avec ces gens – je veux dire des gens de ce genre – dans les réunions de voisins, une soirée festive ou un après-midi sur l'herbe, quand je m'y rendais encore de temps à autre, que je me forçais à y assister et que j'y connaissais encore quelques personnes, alors même que je détestais cela, leur première question, dès qu'ils me voyaient apparaître, était invariablement : « À propos, vous faites quoi, au juste ? » Ou bien quelque chose qui revenait au même, comme s'ils s'intéressaient effectivement à l'activité qui pouvait bien m'occuper plusieurs heures par jour, alors qu'en réalité, ce qu'ils auraient voulu demander, c'était : « Mais comment *gagnez-vous* votre vie ? Quel est votre *travail* ? » Les gens de cette sorte s'imaginent toujours que la réponse à cette question leur apprendra qui je suis exactement, si je viens d'une *autre planète*, auquel cas ils cesseront de s'intéresser à moi, ou si je suis *un des leurs*, auquel cas ils se rapprocheront, affectivement parlant, de moi. Ils ne commencent jamais par poser une question dont la réponse leur dirait effectivement qui je suis. Comment je gagne ma vie est toujours le sujet primordial qu'ils se sentent tenus d'aborder. Ils sont obligés, ai-je toujours pensé, de se définir, eux-mêmes et les autres de cette façon purement superficielle, en précisant dans quelle branche – où se meurent l'esprit et l'âme – les circonstances matérielles les ont forcés

à entrer, quoique à mon avis il s'agisse moins d'une véritable *nécessité* que de l'omniprésente idéologie de *l'accumulation*. Ils sont contraints de se définir de cette façon, ou bien il leur faudrait reconnaître que ce qu'ils font, jour après jour, leur est nuisible, qu'ils sont en fait activement engagés dans le processus de leur propre destruction.

Ils fondent leur identité sur le travail, leur emploi ou leur profession, ou bien sur leurs passe-temps qui sont eux aussi des formes d'activité dérivées. Je suis le seul à n'avoir *aucun* travail, je ne suis même pas *retraité*, si bien que pour eux je n'ai pas d'identité claire, pas de personnalité qu'ils pourraient définir, je suis d'une *ambiguïté* troublante. D'où ils déduisent que je cache quelque chose et qu'on ne saurait me faire confiance. Quand ils demandent «Mais à propos, que faites-vous exactement?» et que je réponds «Rien», ils ne savent pas comment poursuivre la conversation.

Bien sûr, j'ai passé toute ma vie à esquiver les engagements, on pourrait faire de mon existence entière un exemple parfait de conduite *irresponsable*. En réalité, une vie tout à fait facile, ce que je suis le premier à reconnaître.

À regarder les choses objectivement, il est ahurissant que j'aie réussi à en tirer si peu de plaisir.

Depuis le tout début, j'ai toujours trouvé difficile, débilitant et douloureux de travailler pour les autres, avec les autres. Au fil des ans, j'ai même jugé de plus en plus pénible de travailler à *proximité* des autres, jusqu'à ce que cela aussi me devienne tout à fait impossible. Les gens se rendaient compte que je n'avais pas de groupe d'amis, et ils m'en voulaient. Je les dérangeais parce que j'étais libre de cette contrainte. Ils voyaient bien que personne n'était prêt à me poser la main sur l'épaule au dernier instant, et à me murmurer à l'oreille de façon pressante de bien réfléchir. Je me suis toujours dit que, même si eux ne pensent pas, sont incapables de penser, ils devinent le danger que représente un individu dont les idées peuvent se déployer sans entraves, ils sont gênés par la présence de quelqu'un qui a pris l'habitude de réfléchir à fond aux choses, à leurs conséquences rationnelles plutôt qu'affectives, qui ne cantonne pas ses méditations aux limites de son propre confort. Je me dis aujourd'hui que les idées, quand on ne les restreint pas, soit tournent en rond comme un chien qui se mord la queue, soit traversent l'air comme des balles, et on finit dans la peau d'un fou ou d'un assassin.

Les difficultés que j'éprouve à être avec des gens, le malaise que je ressens même au sein d'un petit groupe, me dis-je souvent, vient de ce que j'arrive à lire au plus profond de leurs âmes. En tout cas, je m'imagine capable de le faire, et je pâtis des conséquences.

Moll fait entrer mon fils par la porte de la cuisine – ce *monsieur* chauve de plus de quarante ans qu’inexplicablement je continue d’appeler mon fils, alors que, si nous devions nous rencontrer comme deux étrangers, nous ne trouverions aucun sujet de conversation. Quand il était petit et qu’il venait ici passer quelques semaines durant l’été, nous n’en avions déjà aucun. Ils me trouvent dans ma bergère, une couverture remontée jusqu’au menton. Il tire le rocking-chair capitonné jusqu’à moi. Moll s’assoit sur le lit. Nous parlons et il se met à se balancer. De petites oscillations rapides. Il *gigote* sur son siège. Il se surprend à le faire, remarque son propre manège et plaque ses pieds bien à plat sur le sol pour arrêter le mouvement, mais deux minutes plus tard il a déjà recommencé. Il veut que je fasse estimer les tableaux par un expert. Il appelle *experts* ces gens qui ne sont là que pour monter des combines permettant de payer moins d’impôts, quand ce ne sont pas, comme je le lui explique, purement et simplement des *escrocs*.

Ils ont mijoté ça ensemble.

J’appelle mon fils Alfie. Il ne s’appelle pas vraiment Alfie. Je l’appelle comme ça parce qu’il ressemble à l’Alfie dans le film du même nom. À l’acteur qui jouait le rôle d’Alfie, dont j’ai oublié le nom, et donc je dis *Alfie*, en sachant dans ma tête que c’est à l’acteur que je pense. En fait, il se

prénomme Sydney. Sa mère, que j'ai à peine connue et dont je ne me souviens que très mal, l'a baptisé ainsi derrière mon dos.

Les voisins ont dû se plaindre de nouveau. Ce matin, j'ai remarqué la présence de deux hommes sur le trottoir d'en face. Ils se tenaient l'un à côté de l'autre et examinaient un papier que l'un d'eux soulevait pour qu'ils puissent le lire ensemble, et leurs têtes se touchaient presque : une carte, ou peut-être même une assignation en justice, me suis-je dit. De temps à autre, ils relevaient le nez pour regarder ma maison, puis se replongeaient dans leur papier. Des fonctionnaires municipaux typiques, inspecteurs du logement ou des zones urbaines, des agents de l'État en tout cas, qui « vérifient leurs informations », ai-je pensé, et je me suis éloigné de la fenêtre. J'ai pris place dans le fauteuil en cuir situé dans un angle de la pièce, protégé des regards, m'attendant à les entendre cogner à ma porte d'une minute à l'autre. Lorsque j'ai relevé les yeux, ils avaient disparu, ils s'étaient pour ainsi dire volatilisés. Bien sûr, il y avait là une automobile que je n'avais pas remarquée, ils avaient dû y monter et démarrer pendant que j'attendais qu'ils frappent à la porte. Qu'ils soient partis sans le faire n'a en rien contribué à alléger mes inquiétudes. S'ils avaient effectivement cogné à ma porte et m'avaient admonesté, comme cela s'est produit dans le passé, me menaçant de leur ton le plus sévère d'une amende, ou même d'une courte peine de prison, pour avoir contrevenu à je

ne sais quel insignifiant décret municipal, j'aurais pu m'en arranger. Au lieu de quoi, je me retrouve face à une vague menace contre laquelle je ne sais pas du tout comment me défendre.

Un décret obscur dont personne ne connaît l'existence. Il y en a des centaines et même des milliers de ce genre, dont le commun des mortels n'a pas la moindre idée, mais qu'on peut brandir contre eux n'importe quand. En fait, les gens sont complètement entravés par ces décrets, me disais-je en attendant dans mon fauteuil que ces hommes reparaissent, à chaque seconde plus fébrile. Les gens vaquent à leurs occupations quotidiennes en se croyant libres, songeais-je, alors que leur vie est régie par des milliers de minuscules décrets. Ils sont les prisonniers d'un réseau de règlements, d'édits et d'ordonnances dont ils sont les victimes quasi impuissantes, étant donné que toute opposition les conduit inévitablement à s'en retrouver plus inextricablement encore les captifs. Au bout du compte, ils ne sont plus capables de parler d'autre chose que de leurs doléances, ils saisissent toutes les occasions de pester contre les autorités municipales, et ils finissent par passer leur vie au tribunal, s'épuisant en vaines querelles juridiques, jusqu'à se faire enfermer quelque part.

Elle m'apporte de la soupe. Elle se campe près du lit, tête baissée; elle me regarde, ses fins cheveux gris tombent sur un de ses yeux pâles, et elle tient le bol pendant que je sors péniblement les

jambes de sous les draps pour m'asseoir au bord du lit, pieds nus sur le plancher froid. Je découvre un long cheveu dans la soupe et je le soulève pour l'examiner. Je lui dis : « Si c'était un restaurant, on te forcerait à porter une résille. » Elle répond : « Si c'était un restaurant, on te jetterait dehors, assis comme tu l'es avec rien d'autre sur le dos que ton caleçon taché de pisse. Tu n'es pas bien joli à voir, tu sais. – Personne ne te force à regarder. »

Je déclame : « Cette ruine que tu as devant toi fut autrefois un homme. » Elle grogne et répond : « Tu ferais mieux de manger ta soupe. » Je m'exécute pendant qu'elle s'assied dans le fauteuil et m'observe. Je lui tends le bol vide. « Et maintenant retourne à tes chaudrons. » Elle s'éloigne, et je lui lance un toast qui l'atteint au milieu du dos. Elle devrait être chauve à l'heure qu'il est, avec tous ces cheveux que je ramasse.

Roy perdait beaucoup de poils avant de mourir. Elle a passé et repassé l'aspirateur interminablement sur toutes les surfaces capitonnées des fauteuils et du sofa pour essayer de les faire disparaître.

Je rêve une fois de plus que je suis mort. Allongé sur une table en métal. Dans mon rêve, j'entends prononcer le mot *brancard*. Même dans mon rêve, je sais que cette table n'en est pas un. La pièce est très claire, une clarté dont je me dis en rêvant qu'elle a quelque chose d'*antiseptique*. Je lève les yeux vers

tout un laciis de tubes fluorescents au plafond. Les parpaings des murs sont peints en vert pâle. J'entends les mots: *vert nauséeux*. Je suis attaché à cette table par de larges courroies de cuir en travers de mon corps, *comme le monstre de Frankenstein*, me dis-je dans mon rêve. Je relève la tête – ce qui me coûte un effort gigantesque – et découvre que j'ai retrouvé mon corps de jeune homme, et qu'il a pris une répugnante couleur verdâtre. C'est sans doute parce que je suis mort. Dans mon rêve, cela me rappelle le Christ mort peint par Mantegna.

Je me suis mis à écrire en caractères d'imprimerie. Je voudrais n'utiliser que des majuscules anguleuses, mais le tracé reste incertain et sinueux. On dirait une écriture de gamin, mais les lettres sont minuscules. Un peu comme l'écriture d'un enfant lilliputien. Le jour viendra où ces gribouillis seront illisibles, même pour moi. Je m'arrêterai avant.

Un parfum d'encens, d'une douceur écœurante, descend de sa chambre et flotte dans la maison. Même depuis la cuisine, je le remarque.

J'étais en train de pisser debout au bord du lit quand elle est rentrée en trombe cet après-midi, avec en mains les anses de plusieurs sacs de courses en plastique. Elle n'a pas dit un mot. Après un coup d'œil dans ma direction, elle a poursuivi son chemin vers la cuisine où elle a fait du raffut pendant un

bon bout de temps. Je me suis assis au bord du lit. J'ai tiré le drap et me suis enveloppé dedans.

En grommelant, elle a porté le seau à l'étage, et me parvient le bruit de la chasse d'eau. Puis j'ai entendu son pas lourd qui traversait les chambres.

Elle entre, comme surgie de nulle part, et prend possession de la maison comme si elle n'en était jamais partie.

Elle dit: «Je n'allais quand même pas te laisser mourir comme ça.»

Moll et Alfie se laissent désormais guider par des rituels, les rituels de la mort et de la famille. C'est un ensemble de valeurs morales que, pour ma part, je juge complètement stupides, mais le fait est que je leur donne mauvaise conscience.

Elle fait sans arrêt le ménage, mettant la maison sens dessus dessous, allant au fond des crevasses et des placards pour atteindre la poussière cachée, la saleté qui a formé une pellicule avec les années, si bien qu'elle fait désormais pratiquement partie de la maison, et ce ménage constant et *fanatique* est venu chambouler l'équilibre de ce qui était devenu une paisible porcherie. Le bénéfice manifeste, en termes d'hygiène, de ce travail pour lequel je ne débourse pas un sou ne me rend pas pour autant la présence de cette femme moins pénible, ne me donne pas

moins l'impression d'une invasion constante de mon espace privé, si bien que je paie sur le plan psychologique le désagrément que provoque sa présence. À chaque minute qu'elle passe chez moi, même quand je ne la vois pas et que je ne l'entends pas, même quand elle se cache dans la chambre à l'étage ou qu'elle est en courses, j'ai conscience d'être dérangé.

Je vais préparer un manifeste, et puis je m'arrêterai. Une déclaration de principes qui commencera par: «Moi, Harold Nivenson, souhaite faire la déclaration suivante.»

La seule raison pour laquelle j'avais décidé de reprendre mon système de fiches était de finalement réussir à rédiger ma déclaration.

Je ne dors pas. Au mieux, je sommeille. J'*oscille* entre un état de veille caractérisé par l'angoisse, l'appréhension et les remords, et un état crépusculaire dans lequel j'ai toute ma conscience, mais dont j'ai perdu le contrôle: je plonge alors dans un puits d'images chaotiques, un tourbillon de fragments de pensées, qui ne ressemblent en rien à un rêve. Après des intervalles de quelques minutes, je refais surface, comme pour reprendre mon souffle, et puis je m'enfonce de nouveau, je sombre. Et cette alternance se poursuit presque toute la nuit, si bien que je ne dors jamais vraiment. Ou bien je m'endors, et je rêve, et les rêves virent aux cauchemars.

Tant que Moll est là, ma sœur ne mettra pas les pieds chez moi. C'est un des avantages de l'avoir ici : cela empêche ma sœur de débarquer comme elle a menacé de le faire plusieurs fois cet hiver. Elle me téléphone plus souvent ces derniers mois, me semble-t-il, sous prétexte de demander de mes nouvelles, pour s'assurer que je prends bien soin de ma santé, comme elle se plaît à le répéter, et avant de raccrocher elle menace de venir. Il vaut pourtant mieux qu'elle s'en abstienne. Quand elle me rend visite, nous finissons invariablement par nous quereller, et souvent cela commence quand, à peine le seuil franchi, elle se permet une remarque sur mes tableaux ; ensuite, plus nous repoussons le moment de l'explosion, plus nous réussissons à nous contrôler, et plus la dispute est violente, en fin de compte, quand l'un ou l'autre, poussé à bout, finit par *craquer*. Elle ne reste que quelques jours, mais nous nous lançons aussitôt dans une dispute sur nos parents. Elle s'obstine à les défendre, elle voudrait me forcer à adopter sa façon complètement délirante de voir en eux des parents aimants et pleins d'indulgence, alors que je me rappelle distinctement les deux monstres qu'ils étaient. Ce désaccord profond gâche toutes ses visites, si bien que, quand elle finit par décamper, nous nous haïssons de nouveau, tout comme au temps de notre enfance et de notre adolescence. Moll est donc un *virus inoculé* qui me protège contre l'infection plus sérieuse que représente ma sœur. Dès qu'elle tournera les talons, ma sœur fera une apparition. Elle

entreprendra le long voyage qui l'amènera jusqu'ici pour marquer une fois de plus son empreinte sur cette maison, et *effacer* jusqu'au souvenir de Moll de ces murs. Elle restera une ou deux semaines, remettant les meubles à ce qu'elle pense être leur place, agenouillée par terre pour briquer les sols, me lisant des passages de livres dont nous nous souvenons depuis l'enfance, comme si nous avions de nouveau dix ans. Et pour finir, elle se verra confrontée une fois de plus à l'idée que nous n'avons absolument rien en commun, que nous sommes devenus si différents en grandissant qu'on dirait pratiquement que nous appartenons à deux familles distinctes, et elle repartira en larmes.

Mon frère et ma sœur, en alternance au fil des ans ou de concert, je le soupçonne aujourd'hui, sont personnellement et entièrement à blâmer pour ma situation : un handicap, une véritable incapacité due à la manière dont ces deux-là m'ont traité. Directement causée par eux, mais indirectement – et de façon plus coupable encore, étant donné leur position – par mes parents qui n'ont jamais levé le petit doigt pour mettre fin à mes tourments.

En dépit de tout, mes parents ne cessaient jamais de me faire des cadeaux, des cadeaux qui, ils l'espéraient, me distrairaient, m'occuperaient, et leur éviteraient de m'avoir dans les jambes : puzzles, instruments de musique, jouets scientifiques, souvent plusieurs à la fois, ma mère ou mon père entassant

régulièrement une douzaine de cartons dans leur placard, s'assurant qu'ils en avaient toujours un ou deux à portée de main comme antidote, une sorte de remède d'urgence contre cet ennui qui me gagnait déjà à ce stade et me paralysait littéralement, ou pour les moments où je me montrais absolument insupportable, casse-pieds et exaspérant à un degré inimaginable. Enfant, j'avais une réelle passion pour les puzzles, surtout les géants. Je les aimais de façon pathologique, diraient certains. J'étais en fait un petit *fanatique* des puzzles. J'éprouvais un plaisir fou, un plaisir enfantin et primitif, une sorte d'extase *mystique*, à me livrer à cette activité qui était essentiellement une façon de rejouer la création du monde à partir du chaos, la résurrection archétypale d'un univers en lambeaux. Bien qu'aveugles à la plupart des choses qui me concernaient, en particulier à tout ce qui sortait de l'ordinaire ou leur paraissait même légèrement *bizarre*, mes parents résolurent de flatter cette passion en m'offrant des myriades de puzzles.

J'étais encore tout petit quand mon frère, ma sœur, ou les deux, gloussant et chuchotant dans leur coin, mirent au point le régime de torture qu'ils allaient imposer à leur cadet. Ils s'arrangeaient invariablement pour subtiliser *une seule pièce* d'un puzzle, qu'ils cachaient ou même détruisaient. Ils y parvenaient malgré toutes les précautions que je prenais pour protéger mon jouet : je le gardais dans ma chambre et ne le quittais pas une seconde des yeux tant que l'un des deux était

dans les parages. Parfois, j'avais l'impression qu'ils parvenaient à leurs fins avant même que j'aie ouvert le carton. Quand je commençais à assembler un puzzle, j'espérais toujours que, *cette fois*, j'étais en possession de toutes les pièces, qu'il serait possible *cette fois, enfin*, de reproduire l'image entière telle que je la voyais sur le couvercle de la boîte. Mais tout en les rassemblant, je n'arrivais jamais à me départir de la crainte que, malgré tous mes efforts, ils n'aient une fois de plus réussi à en subtiliser une – ce qui, pour cette raison précisément, la rendait absolument *indispensable*. La seule *éventualité* que cela se fût déjà produit causait à mon jeune être une angoisse telle que le plaisir que j'aurais pu sans cela éprouver à l'assemblage était complètement détruit. Le plus petit problème rencontré alors que je cherchais une pièce dont j'avais besoin m'amenait aussitôt à la *funeste* conclusion que c'était bel et bien *celle* qu'ils m'avaient prise, alors que je n'en avais pour preuve que la difficulté passagère à localiser une pièce particulière parmi des centaines d'autres presque semblables – une difficulté qui, précisément, fait tout le charme des puzzles. Parfois, victime de la conclusion intempestive que l'intensité de mon angoisse m'avait imposée, je me laissais envahir par le désespoir, dernière étape psychologique dans le protocole de torture imaginé par mon frère et ma sœur, et, dans un état d'accablement total, il n'était pas rare que je finisse par précipiter le puzzle entier par terre,

le bruit des pièces qui tombaient en cascades noyé dans les hurlements de leurs rires.

L'attrait de l'assemblage restait cependant le plus fort, et au bout du compte, reniflant et larmoyant, je ramassais les pièces éparses et me remettais à l'ouvrage. Je poursuivais alors même que je savais, sans l'ombre d'un doute, qu'ils auraient *invariablement* déjà réussi à subtiliser la pièce *indispensable*. Têtu comme une mule, peut-être juste pour les contrarier, je reprenais une tâche que je savais impossible à achever. Et de fait, je réussissais toujours à «finir» un puzzle dont une seule pièce manquait. Au bout d'un certain temps, puisque je m'efforçais constamment de terminer quelque chose qui ne pouvait l'être, j'en vins à considérer cela comme le cours normal des choses. Au lieu de poursuivre un *but impossible*, je voulais mener à bien un *projet irréalisable*, et tel fut désormais le véritable objectif dissimulé de toutes mes actions. Devant un de mes puzzles «terminés», un observateur ne remarquait même plus la scène qu'il devait représenter. Cette image, qui était le but avoué de l'assemblage, avait, d'une certaine façon, disparu, complètement effacée par l'absence de la pièce indispensable, absence qui était devenue *criante*. Tous les regards se concentraient sur le trou. Au lieu de l'image complète d'une cour de ferme où tous s'affairaient, ou celle d'une bataille navale décisive, par exemple, l'observateur voyait, parfaitement assemblée, la *représentation de l'inachevé*, l'image parfaite de l'échec.

Bien qu'étant le plus jeune membre de la famille, j'en devins rapidement le plus pénible. On m'accusait de rendre les autres fous, alors qu'en fait, c'était l'inverse qui était vrai. Face à un frère et une sœur robustes, compétents et d'une santé éclatante, un frère et une sœur qui étaient inévitablement, et même *naturellement*, les plus forts, je devins maladroit, incompetent et maladif, celui qui était voué à la défaite. En famille et pour ma famille, et au bout du compte pour moi-même, je me transformai en l'image même de l'échec.

Elle a fait les courses et acheté, entre autres – parmi des montagnes de nourriture et un nouvel aspirateur –, un store pour remplacer celui de la fenêtre, près de mon lit, qui était cassé. Elle a trouvé un ventilateur sur pied dans une brocante. Le mécanisme qui permettait de pivoter ne fonctionne plus, mais elle l'a orienté de telle sorte qu'il souffle en direction de mon fauteuil. Il fait plus frais aujourd'hui. Elle ne l'a pas mis en marche.

C'est le milieu de la nuit et elle ne dort toujours pas. J'entends la télévision dans sa chambre. Elle passe beaucoup de temps à la regarder. Elle n'arrive pas à dormir, ou bien elle dort devant l'écran allumé.

Elle dépense l'argent que lui a donné Alfie, de l'argent qu'elle lui a *soutiré*, qu'elle lui a

pratiquement *extorqué* pour s'occuper de moi à sa place ; en tout cas, c'est ce qu'il me faut supposer.

Je m'enveloppe dans une couverture et je vais m'installer dans ma bergère. Les lumières ne sont pas encore éteintes sur le trottoir d'en face, dans le pavillon sous l'orme. La haute silhouette de la jeune femme se découpe sur le cadre éclairé d'une fenêtre à l'étage ; tête baissée, elle parle à quelqu'un que je ne vois pas, qui est peut-être étendu sur un tapis ou un lit bas. Elle s'agite beaucoup en parlant. Elle *fait une scène*, je pense, *adressant de vifs reproches* à la personne allongée sur le lit. Elle jette un coup d'œil en direction de la fenêtre et s'interrompt abruptement, comme si elle avait soudain pris conscience de ma présence. Elle s'avance vers la fenêtre, écarte les bras et d'un geste rapide ferme les rideaux. Un peu comme si elle m'avait fermé la porte au nez. L'une après l'autre, les lumières s'éteignent, une pièce puis la suivante, d'abord au rez-de-chaussée, ensuite à l'étage où elle se trouvait tout à l'heure, et chaque fois qu'un carreau s'assombrit j'éprouve comme le choc d'un abandon.

Les géants sont couchés maintenant, dans les bras l'un de l'autre, sans doute. Ils vont faire l'amour lentement et langoureusement, comme des girafes s'accouplant par une torride nuit africaine.

L'envie se loge d'abord dans le plexus solaire, puis elle remonte dans la poitrine, la gorge, elle

vous ronger de ses dents acérées. L'aiguillon du désir impossible. Qu'ils puissent être jeunes, et moi non, comprenez-vous cela ?

De retour dans mon lit, dans les ténèbres indifférentes, je sens quelque chose qui fait pression sur mon visage, comme un masque : c'est mon propre visage qui s'est contorsionné en horrible grimace.

Au commencement était la blessure. Une blessure psychique, infligée à un moment où le moi était encore en train de se former, et qu'on ne peut plus atteindre. Elle s'est laissée emmurer il y a longtemps pour ne plus être touchée. Elle ne supportait pas qu'on la touche.

Intouchable, refoulée, inaccessible derrière le mur du moi, la blessure se désagrège, se dessèche, et se recroqueville jusqu'à n'être plus une plaie, mais un creux, un vide hurlant à l'intérieur de l'enveloppe friable du moi.

Le combat de la vie – le principe qui guide chaque pensée et chaque acte –, c'est de ne pas tomber dans ce trou à l'intérieur de soi. Dans mon cauchemar récurrent, un homme s'élance à reculons depuis le haut d'une falaise, et sa chute est infinie.

Un homme qui n'a pas de centre. Déséquilibré, direz-vous.

Je me serais volontiers jeté dans le vide à reculons il y a des années, mais je m'accrochais à Roy.

Dans ce quartier de lève-tôt.

En y repensant, je m'étonne d'avoir trouvé si distrayant d'observer cette femme devant sa fenêtre, alors qu'en réalité il n'y avait là absolument rien de divertissant. Le fait est qu'il s'agissait d'une femme bien ordinaire qui faisait silencieusement une scène, sans que j'aie la moindre idée de ce qu'elle pouvait dire. Manifestement, la valeur de divertissement n'avait rien à voir avec cette femme ou sa diatribe, mais provenait entièrement du fait que je l'*espionnais*.

D'une pichenette, elle jette un cafard mort dans la pelle.

Chaque matin, on compte de nouveaux cadavres sur le carrelage de la cuisine ou sur le comptoir. Elle les balaie ou les ramasse dans une serviette en papier.

Moi, je me contentais de les écarter de mon chemin d'un coup de pied, ou bien je les poussais sous le réfrigérateur du bout de ma canne.

Ils meurent la nuit, au milieu du carrelage de la cuisine. Ils sont en route pour quelque part, puis ils s'arrêtent et meurent, apparemment.

Alfie est de retour ce matin. Il entre, en tenant une femme par la main, et la présente en disant : «Ma femme, Janine.» Sa troisième épouse, la seule avec qui il ait jamais eu d'enfants – deux préadolescents, timides et gros, sans aucun charme, qui restent sur le seuil avec un air ahuri. Elle est quelconque, très blonde, elle a la voix douce, de belles dents, et paraît beaucoup plus jeune que lui. Elle fait le tour de la pièce en regardant les tableaux, marquant une pause devant chacun comme le ferait un connaisseur, comme elle s'imagine que le ferait un connaisseur. «J'aime vraiment beaucoup celle-ci», déclare-t-elle plusieurs fois. Elle les appelle des *toiles*. On a l'impression qu'elle a résolument décidé de toujours les désigner ainsi.

Tous quatre sont assis en brochette sur le sofa, les enfants au milieu. Je prends le rocking-chair. Assis là, il me traverse l'esprit qu'en me faisant face de cette manière, ils ont pris conscience de former une famille, peut-être pour la première fois. En les confrontant ainsi, d'une façon qu'ils doivent ressentir comme interrogatrice, et même *inquisitrice*, je leur ai fait sentir qu'ils sont «tous embarqués dans cette galère». La situation est embarrassante pour eux, et au lieu de bavarder d'un air détendu, ils prennent tous la pose, même les enfants.

La voisine malade est encore sortie hier, elle a marché sur le trottoir jusqu'à plusieurs maisons de la sienne, ce qui l'a fait se rapprocher de chez

moi. Elle regardait à travers les vitres d'une voiture en stationnement, son visage touchant presque le carreau. Les mains en visière pour se protéger du soleil, elle semblait observer quelque chose sur la banquette arrière, comme pétrifiée dans cette position. Je l'examinais attentivement, penché en avant dans mon fauteuil afin de mieux voir, lorsque son mari est sorti sur le perron et a lancé des coups d'œil à droite et à gauche dans la rue. Il la cherche, me suis-je surpris à penser, elle s'est encore échappée. Plusieurs dizaines de mètres plus loin, il l'a repérée, appuyée contre la vitre de la voiture, figée dans cette étrange position ; il a descendu les marches et s'est avancé sur le trottoir *d'un air décidé*, ai-je pensé. Il m'est venu à l'esprit que se rapprocher d'elle avec cette allure calme et résolue correspondait à une stratégie. Il s'est campé à côté d'elle, s'est penché pour approcher sa tête de la sienne : il semblait lui murmurer quelque chose tandis qu'elle continuait à observer, le front appuyé contre le carreau, sans un regard pour son mari, peut-être même sans l'entendre. Puis il lui a pris la main, et elle s'est laissé faire ; ils ont repris ensemble le chemin de leur maison. Ils vivent dans la peur constante qu'elle puisse s'égarer et se faire du mal.

Si quelqu'un s'était trouvé par hasard devant cette scène à ce moment précis, et qu'il les avait vus tous les deux marcher vers la maison en se tenant par la main, il aurait pu croire qu'il s'agissait de deux inconnus qui venaient de se rencontrer,

peut-être un couple qui, la cinquantaine passée, avaient réussi à retrouver l'amour.

Je ne me sentais pas bien, et plus tôt j'avais décidé de ne pas me promener, de ne pas aller au parc, mais je saisis ma canne et sortis dans la rue en pantoufles, comme si je voulais seulement prendre l'air. J'ai traversé la rue pour aller voir cette voiture et je me suis appuyé contre le carreau, exactement comme elle l'avait fait. Mais il n'y avait rien de spécial, rien qu'une grosse veste de bûcheron à carreaux sur la banquette, une veste en laine ordinaire, rouge et noir, que quelqu'un avait jetée là sans grand soin, une manche dépassant du siège, pliée au coude et tombant jusqu'au plancher, ce qui lui donnait presque un air humain, et je me suis représenté le visage horrifié de la femme malade lorsque, par la fenêtre, elle avait découvert ce bras mutilé.

Même les événements et les objets les plus banals sont enveloppés de mystère. Je regarde un monde qui, si j'y pense pendant plus d'une seconde, me renvoie une image complètement indéchiffrable. Le mari l'a-t-il *raccompagnée* jusqu'à la maison? L'a-t-il *guidée* au long du chemin? L'a-t-il *poussée à rentrer*? La fracture qui s'ouvre entre un acte et sa description, entre les faits et leur narration, est incommensurable. Il n'y a pas forcément de rapport entre les événements d'une vie et les mensonges qui les décrivent.

Peter Meininger était un cas typique. Il appartenait avec moi au musée des cas typiques. Depuis le jour où je l'ai rencontré, j'ai su qu'il s'apprêtait à devenir un raté. Il était absolument résolu à l'être, et tout son acharnement pour réussir ne visait qu'à ça : lutter pour le succès afin de rencontrer l'échec. Il arrivait de Munich où il avait impitoyablement abandonné sa jeune femme et deux enfants en bas âge, les laissant totalement démunis et la contraignant à chercher l'appui de ses parents qu'elle avait toujours détestés, au point qu'elle avait précisément épousé Peter pour les fuir, à mon avis. Il déclara à tout le monde qu'il était venu en Amérique pour marquer une *rupture nette*, pour se consacrer *exclusivement* à sa peinture. Deux jours après son arrivée, épuisé et souffrant du décalage horaire, mais aussi enthousiaste et excité par sa propre insensibilité et son audace, il se retrouvait assis face à moi dans ma cuisine. Nous jouions aux échecs tout en sirotant le whisky irlandais qu'il avait acheté à l'aéroport, tandis qu'il parlait sans arrêt, d'une façon que je jugeais fébrile. Pendant notre partie, le téléphone sonna. C'était la femme de Meininger qui appelait de Munich. Elle voulait lui donner des remords, lui dire des choses qui lui feraient honte et l'amèneraient à se détester ; elle dépeignait la terrible situation dans laquelle elle et ses enfants se trouvaient désormais, leurs vies brisées par sa faute. J'entendais la voix dans le téléphone, une toute petite voix aiguë qui impitoyablement répétait les mêmes accusations, tandis que Peter écoutait et

répondait à peine. Et puis il se mit à pleurer. Sans un bruit, les larmes coulaient le long de ses joues et inondaient sa chemise : il ne faisait rien pour les essuyer, et je suis sûr que sa femme n'avait pas la moindre idée qu'il pleurait.

L'autodiscipline de Meininger, la façon impitoyable dont il balayait les obstacles sur son chemin, *le sacrifice de soi* implicite dans cette inhumanité et cette maîtrise le désignaient comme un *martyr de l'art*, pensais-je à l'époque.

Je me disais qu'il irait loin, qu'il était un pur esprit en quête d'absolu. Mais la Californie réussit à le transformer en un *phénomène artistique* à la mode, le sujet idéal des magazines culturels au public intellectuellement limité pour leurs reportages *vedettes*. Quoi qu'on ait pu penser de ses talents artistiques, c'était un génie du marketing, qui sut amasser une fortune en peignant des tableaux prétendument provocateurs. Bien sûr, j'aurais fait la même chose, dans un autre domaine que celui de la peinture. Si je n'avais pas joui d'une petite fortune indépendante, j'aurais utilisé mes talents pour devenir un raté aussi provocateur que Peter Meininger, que les circonstances matérielles avaient forcé à se faire un nom : dans mon cas, un écrivain raté à scandale, capable de produire à la chaîne des best-sellers d'une nullité affligeante, par exemple. Meininger avait été forcé par les circonstances à échouer en tant que génie artistique en privé, tandis que, publiquement, il

réussissait comme peintre mineur, un spécialiste de second ordre de ces détritiques picturaux qu'on voit partout dans les magazines et les salles d'attente de nos jours, alors que ces mêmes circonstances, grâce à l'accident de mon petit héritage, m'avaient permis de tourner le dos à tout ce cirque ; j'avais certes échoué en privé en tant qu'artiste majeur, mais m'étais publiquement fait une réputation de dilettante mineur, localement connu comme mécène et totalement ignoré comme écrivain raté.

Empédocle trouva la mort en se jetant dans le chaudron de l'Etna. Des disciples retrouvèrent plus tard une de ses sandales sur le bord du cratère.

En sautant, il voulait prouver qu'il était un dieu, ou, d'après d'autres sources, faire croire qu'il en était un. Une apothéose ou une duperie, suivant la façon de voir. Dans cette ambiguïté même, Empédocle s'affirme comme la figure de l'artiste.

Dans *Les Possédés*, de Dostoïevski, Kirilov se tue après avoir expliqué à tous que par cet acte singulier il démontrera que Dieu n'existe pas, et que lui, Kirilov, est Dieu. Il est tout à fait rationnel et complètement fou.

Alfie est assis sur le rocking-chair, il *gigote* imperceptiblement pendant que je lui parle, absolument incapable d'écouter d'une façon paisible et

attentive. C'est une torture pour lui de devoir rester immobile à écouter quelqu'un.

Et voilà comment la folie d'une famille dégénère, ainsi que tout le reste, d'ailleurs. De mon père, fielleux, diabolique et d'une démence complètement distillée, à mon fils, un névrosé refoulé de peu d'envergure. Impossible pour ce fils de se transformer en dément, au sens *Kirilovien*, démesuré et généreux. Il ne pourrait pas devenir *fou*. Son aliénation à lui n'a aucune puissance créatrice. C'est plutôt un dénuement, le dénuement spirituel d'un *conseiller fiscal* psychiquement atteint qui gagne confortablement sa vie et qui rend visite à son père pour lui faire regretter de l'avoir mis au monde. Il veut que je voie combien il a su se débrouiller, mais en même temps, il souhaite me faire sentir comme tout va mal. Il veut que je sois fier de sa réussite, et il veut que j'aie honte de lui avoir gâché la vie.

Il me parle de la maison. Il voudrait que je l'autorise à la remettre en état, ce qu'il peut facilement se permettre financièrement. Il refuse de prononcer le mot « riche ». Il dit qu'il gagne sa vie « confortablement ». Il donne régulièrement de l'argent à Moll. Lui aussi est un artiste mineur. Un artiste mineur et raté, un champion de l'esquive. Il pensait pouvoir échapper à la réalité en devenant tout ce que son père n'est pas, en étant l'irréconciliable contradiction de son père. Chaque fois qu'il se lançait dans un projet, c'était parce qu'il y voyait le contraire

de ce que j'aurais choisi d'entreprendre. Ce faisant, il s'est assuré cent pour cent de santé mentale en surface, et soixante-quinze pour cent de névrose en profondeur. En fait, la surface saine se maintient en place, cimentée sous la forme d'une inaltérable *rigidité de caractère*, grâce à la folie souterraine qui couve là comme l'éventualité permanente d'une grave dépression nerveuse.

Il voudrait que je me sente coupable, mais ce n'est pas le cas ; je n'éprouve que de la lassitude.

Hölderlin a écrit une pièce intitulée *La Mort d'Empédocle*.

Mais Hölderlin ne s'est pas suicidé. Il a sombré dans la folie à la place. Büchner non plus ne s'est pas suicidé. Il est mort du typhus à l'âge de vingt-trois ans. Van Gogh est devenu fou, puis il s'est suicidé.

Hölderlin a écrit sur la mort d'Empédocle avant de sombrer dans la folie. Van Gogh a peint certains de ses plus beaux tableaux alors qu'il était déjà fou.

Il est probable qu'être fou ou ne pas l'être n'a pas d'incidence sur la qualité de l'art que l'on produit. Personnellement, j'ai remarqué que les créateurs des détritiques de l'art mineur sont généralement parfaitement sains d'esprit

Bien sûr, j'ai toujours eu de l'argent et disposé de la liberté qu'il donne. Ce *petit peu* d'argent qui me rendait impossible de mener une vie normale. J'ai été isolé de mes semblables parce que je possédais une source de revenus indépendants, une *petite fortune* que je me suis activement employé à dilapider.

Mes parents ne se sont pas suicidés. Leur croiseur s'est fait découper en deux par un contre-torpilleur, l'USS *Keller*, au large de la Floride.

Depuis mon lit, j'écoute les cris aigus des enfants qui jouent dans la rue. Je remarque que leur babil excité est le même que le pépiement des moineaux. Un long fil d'araignée pend du plafond au-dessus de ma tête, et dans le léger courant d'air qui passe par la porte ouverte de la cuisine, il flotte et il tangué, et à l'unisson, me semble-t-il, les voix des enfants montent et descendent. Elle a allumé la radio là-haut. Je n'ai jamais compris comment on peut passer ne serait-ce qu'un quart d'heure à écouter la radio sans avoir des envies de suicide. Il me paraît impossible qu'elle écoute ces voix et ces chansons démentes des heures d'affilée, qu'elle-même *chante* sur ces airs. La radio et la télévision, ai-je toujours pensé, font partie des processus mis en place pour annihiler et étouffer mon esprit et celui des gens qui me ressemblent. C'est-à-dire tous ceux qui ne se sont pas faits les complices actifs de cette annihilation, qui ne sont pas engagés dans une activité *professionnelle* lucrative

spécialisée dans la poursuite de cette annihilation, qui n'ont pas pour tâche de la rendre plus universelle et écrasante jour après jour.

Les réclames insultantes, agressives et brutales qui vous violentent à la radio et à la télévision : que des gens – les spectateurs, les auditeurs, ceux qu'il est convenu d'appeler les consommateurs de mass-médias – permettent qu'on leur parle, et même qu'on leur crie dessus, de cette manière est en soi le signe le plus répugnant, le *symptôme* le plus révoltant d'une maladie qui détruit non seulement ceux qui en souffrent et la répandent en tous sens sous la forme d'une épidémie professionnellement propagée, mais aussi tous les autres, des gens comme moi, qui sinon ne courraient aucun risque, et réussiraient parfaitement à s'en protéger.

Par «des gens comme moi», bien entendu, j'entends désigner tous ceux qu'on considère généralement comme des râleurs invétérés, d'éternels grincheux qui, de façon délibérée et perverse, refusent de voir le bien dans quoi que ce soit qu'ils n'aient pas personnellement inventé. En d'autres circonstances, me suis-je toujours dit, ces derniers seraient les gens les plus sains et les plus productifs, alors que dans cet environnement ils sont devenus les plus malades et les plus inutiles.

La plupart de ceux que je vois passer régulièrement le matin, et de nouveau le soir, en chemin vers

le travail ou bien rentrant chez eux, qui habitent les maisons voisines dans les deux directions et dont les visages me sont complètement familiers, ne regardent jamais du côté de chez moi, ai-je souvent remarqué. Il est rare qu'ils y jettent même un coup d'œil distrait, et c'est bien sûr parfaitement normal – on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils regardent par ici chaque fois qu'ils font le trajet, un jour après l'autre, ce ne sont pas des bureaucrates municipaux, ils n'ont donc aucune *raison* de le faire. Mais j'ai néanmoins observé que certaines personnes, la professeure Diamond en tête, évitent *systématiquement* de regarder ma maison. On ne peut pas ne pas la remarquer dans le quartier, c'est pratiquement une attraction touristique ; et pourtant ces gens-là passent devant en pressant le pas, sans jamais tourner la tête ne serait-ce que d'un millimètre dans cette direction, parce qu'ils ont manifestement pris la résolution de ne *jamais* le faire. Il me semble, assis à mon poste tandis qu'ils défilent, qu'en fait ils détournent le regard. Bien sûr, ils savent que je suis à la fenêtre, ils en sont intensément conscients, et leur refus de regarder n'est rien d'autre qu'une tentative primitive d'*effacer* ma présence, à la manière d'une pensée magique. Ils marchent d'un pas rapide, ils *accélèrent* même de plus en plus, toujours sur le trottoir d'en face ; et assis dans ma bergère devant la vitre, j'éprouve une étrange excitation, comme si c'était mon regard qui les poussait à s'éloigner. À y repenser aujourd'hui, il me semble que ces gens-là et moi

sommes des adversaires qui s'affrontent dans un combat silencieux.

Mis à part les appels de mon fils et de ma sœur, que j'avais toujours essayé de décourager, le téléphone avait complètement cessé de sonner. Aujourd'hui, cela a recommencé, il sonne du matin au soir. Elle passe un temps invraisemblable pendue au téléphone.

Sans le moindre mot aimable, elle place le bol de céréales sur la table devant moi et se remet au ménage. Je penche la brique pour me verser du lait et j'en renverse un peu. Un petit scarabée brun traverse le plateau de la table. Il découvre la flaque de lait et s'arrête. Ses minuscules antennes vibrent et il semble réfléchir. Puis il se retourne et part dans une autre direction. Il marche lentement, à la manière hésitante d'un aveugle. Il paraît épuisé. Parvenu au bord de la table, il agite ses pattes de devant dans les airs, en suspens au-dessus du précipice, comme s'il voulait repérer la présence de quelque chose.

Elle a nettoyé la cuisinière. Elle a même décapé la graisse marron recuite collée sur la porte du four. Je la regarde tandis que je mange. Elle vide les placards au-dessus du comptoir, en s'appliquant à faire le plus de vacarme possible: elle abat bruyamment bocaux et boîtes de conserve sur le formica, fait claquer les portes, sans jamais cesser de protester contre la crasse et de s'en plaindre, *s'étonnant* qu'on

puisse vivre dans pareille porcherie. Elle emplit une casserole d'eau savonneuse et la dépose sur le comptoir. Elle nettoie conserves et bocaux en trempant de temps à autre son chiffon dans l'eau. Puis elle vide et remplit de nouveau la casserole. Elle se hisse sur la pointe des pieds et frotte les étagères vides avec son chiffon, puis grimpe sur une chaise pour atteindre celle du haut. Elle frotte vigoureusement, les hamacs de chair sous ses bras soulevés oscillent et se balancent. Elle porte une robe violette sans manches qui lui va mal au teint ; sa peau si pâle, d'une blancheur presque anormale, se couvre de taches rouges. Son visage, en sueur et rougi par l'effort, est écarlate. Tellement cramoisi qu'on a l'impression qu'il a presque *rôti*.

Du fond de mon fauteuil, je l'entends qui s'agite au-dessus de ma tête. Elle n'arrive pas à dormir la nuit, dit-elle, alors elle monte se reposer dans l'après-midi. Parfois, quand je me réveille au milieu de la nuit, j'entends le murmure de la télévision dans sa chambre.

Il fait radieux aujourd'hui, le printemps bat son plein, et c'est le défilé permanent devant la maison ; ils descendent la rue jusqu'à la petite aire de jeux du parc. Une heure, deux heures, et les voilà qui remontent la rue en sens inverse, tirant par le bras leur rejeton récalcitrant, ou s'appuyant sur leur poussette – des femmes le plus souvent, des couples parfois, rarement un homme seul. Ils promènent

leur progéniture (ou celle de leurs employeurs) dans des véhicules de divers modèles: d'énormes voitures d'enfants à grandes roues, de petits chariots en plastique rouge, des remorques couvertes tirées par des bicyclettes. Pour transporter les rejetons en série, ils ont des poussettes à deux ou trois places, qui, telles des moissonneuses-batteuses, prennent toute la largeur du trottoir, forçant les passants qui les croisent à se réfugier sur les pelouses. Il y a aussi les poussettes de jogging aérodynamiques, à trois roues, que poussent de jeunes joggeuses musclées. Bon nombre de ces femmes, ai-je remarqué, promènent aussi devant elles des ventres rebondis, à différents stades de tumescence, dans lesquels se cachent les chrysalides de futurs homoncules. Je me surprends à penser que le monde qui nous entoure est singulièrement effervescent et fécond. Alors que ce quartier abritait autrefois des ouvriers blancs vieillissants qui sirotaient de la bière bon marché sur leurs vérandas délabrées, il est devenu le repaire de familles bourgeoises *en mal de reproduction*.

Les arbres ont toutes leurs feuilles. Les tondeuses municipales ont dessiné sur les pelouses du parc des bandes vertes plus ou moins claires. C'est la saison de la *fertilité*. Les oiseaux, les insectes, les gens, les microbes aussi, sûrement, fornicent dans tous les coins, dans les arbres, et même sous terre, au fond des crevasses. Partout, la vie grouille et pullule, et pendant ce temps cette maison, *l'intérieur* de cette maison, ressemble à une *zone morte*. De ma

fenêtre, je regarde défiler les familles. Elles vivent dans un monde de commencements : premier pas, première dent, premier mot, premier rendez-vous, premier mariage, premier enfant. Si différent d'un monde de fins et de fermetures. Il y a tellement de façons de marquer le bout du chemin. J'aime tout particulièrement l'expression : *c'est son dernier rappel*.

Scientifiquement, nous savons que le «but» de la vie humaine, comme de toute vie, c'est la reproduction et la mort. Ce que nous ne savons pas, que nous ne *voulons* pas savoir, c'est que, sous un vernis de bonheur insouciant, nos vies individuelles ne sont là pour rien d'autre que la reproduction et la mort, elles n'ont pas d'autre raison d'être, nous ne sommes sur terre que dans ce but. Le problème est que cette vie de reproduction et de mort, si on en mesure l'intérêt à l'aune des critères et des normes de sens d'une culture ne serait-ce qu'à moitié civilisée, n'en a aucun ; elle est absurde, complètement inutile, et stupide.

Elle revient avec un petit téléviseur qu'elle compte installer dans la cuisine. L'idée est de ne jamais laisser s'installer le silence, ou que pas un instant ne se taise le babil de ces voix ineptes. Ce qu'elle veut, c'est me rendre fou. Je lui crie de baisser le volume. Elle le baisse un petit peu. Quelques minutes plus tard, elle l'a déjà remonté.

Elle m'aide à monter aux toilettes. Ensuite elle entre dans la salle de bains, et nous restons là côte à côte à regarder le sang et la merde.

Tard dans l'après-midi, les fenêtres étaient grandes ouvertes et les sons montaient de la rue. J'étais allongé sur mon lit, les yeux fermés, et je faisais semblant de dormir. Elle était assise dans le fauteuil. J'ai ouvert les yeux, elle avait fermé les siens. Elle mastiquait dans le vide et se mordillait la langue.

Mon fils arrive avec des fleurs, un bouquet de roses jaunes. Sa femme les dispose dans un vase. Elle essaie différents endroits, reculant d'un pas pour juger de l'effet, puis se décide finalement pour la tablette de la cheminée. Manifestement, c'est elle qui a eu l'idée des roses.

Il faut absolument qu'il me rende visite. Il n'a pas le courage de ne pas venir, alors il emmène sa famille. Ils sont là pour transformer cette simple visite en une sorte de rituel, une activité socioculturelle superficielle. Au lieu de silences pénibles, nous allons nous adonner à un bavardage insignifiant.

Il considère la maison avec réprobation, il a appris à sa famille à faire de même, comme le démontre leur façon de tout regarder. Tous quatre éparpillés dans la pièce, occupant tous les fauteuils : ils s'ennuient et observent avec dégoût les tableaux, comme s'ils avaient quelque chose de maléfique, comme si tout

était la faute de ces tableaux. Janine considère que cette maison est le lieu de toutes les souffrances de son mari, l'endroit qui l'a blessé durant l'enfance, la source, se dit-elle probablement dans son jargon de culture populaire, de la *carence originelle* qu'il a subie.

Il est tout à fait possible que son mari l'ait endoctrinée pour qu'elle le croie.

Il a les grands yeux de sa mère. Des yeux qui s'attendent toujours au pire. Toute sa vie, il a attendu le geste de tendresse qui réparerait tous les torts du passé.

En attendant, sa femme fait le tour de la maison, évaluant tout et prenant des notes dans son calepin.

J'entre dans la cuisine et je trouve Moll assise devant la table, les yeux rivés sur le petit téléviseur qu'elle a installé sur le comptoir. Hypnotisée par l'écran, elle ne me voit même pas passer. Comme si elle était en train de perdre l'esprit.

Elle a l'air fatiguée, épuisée même. Elle a des accès d'énergie, une heure ou deux d'activité si intense qu'elles en paraissent presque *frénétiques* : elle brique, elle cuisine, elle fouille dans des années et des années de fatras entassé aux quatre coins de la maison, elle trie, elle empile, sans jamais cesser de fredonner ou même de chanter, avant de s'effondrer, de tomber

endormie dans un fauteuil, les bras ballants. Une géante obèse complètement avachie, assise devant la table, les yeux braqués sur la télévision. L'expression qui convient : « On lui a retiré ses piles. »

Je n'ai pas réussi à exprimer comme il est étonnant pour moi de voir que Moll est devenue vieille.

Ils déchargent des meubles d'un grand camion Mayflower garé dans la rue, en face d'une maison située à quelques dizaines de mètres. Je les regarde porter un énorme canapé de cuir en forme de demi-lune, des fauteuils assortis et une gigantesque « console TV – hi-fi », comme on les appelle aujourd'hui. Il leur faut démonter le canapé, le séparer en trois morceaux, chacun de la taille d'un divan ordinaire, pour lui faire passer la porte d'entrée. Un couple de quinquagénaires rôde alentour, ils se mêlent de tout et *surveillent* le travail des déménageurs. De temps à autre, l'un des deux se précipite vers un meuble ou un carton qui leur passent devant. L'homme s'adresse aux déménageurs, deux grands costauds noirs et un Blanc plus petit, avec une familiarité qui me paraît affectée et fautive, ne reculant devant aucune faute de prononciation populaire, ce qui trahit sa gêne en présence de gens socialement inférieurs, même si, me dis-je, il ne doit pas se permettre de les considérer comme tels, surtout pas les Noirs. Sa barbe poivre et sel est soigneusement taillée, il porte un jean et un tee-shirt des Grateful Dead. Sa femme ne cesse d'aller et venir en

suivant les déménageurs, toujours sur leurs talons, attentive à tout et mettant son grain de sel. Ils me font l'impression d'*universitaires* typiques. Un *couple* d'enseignants, je pense, qui travaillent sans doute dans un département de ce qu'on appelait autrefois «les humanités». Des simulateurs typiques et sans vergogne, qui ont depuis longtemps perdu toute foi dans leur discipline. Les universités regorgent d'individus de ce genre, qui, grâce à d'habiles manœuvres professionnelles, se sont transformés en ardents avocats et défenseurs intellectuels de la camelote que représente la culture médiatique contemporaine. L'université telle qu'elle est aujourd'hui constituée – à l'exception de ces composantes qui forment des instituts technico-scientifiques pratiquement indépendants et se tiennent volontairement à l'écart du reste – est un piège mortel pour la pensée, me suis-je souvent dit. Depuis mon côté de la rue, j'observe les déménageurs, et je me représente sans peine le canapé en demi-lune et les fauteuils envahis par des *hordes* de grands bourgeois, tous professionnels de haut vol, en train de regarder, bouche bée, un téléviseur si surdimensionné qu'on dirait un écran de cinéma : exactement le genre d'universitaires qui se relocalisent, pour reprendre leur expression, dans ce quartier de la ville.

Je repense à cette phrase d'André Breton : «L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule.»

Ce à quoi il ajoute: «Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon.»

En dehors du fait que Breton était un brasseur de vent notoire, ses remarques infâmes et choquantes sont en fait d'une banalité affligeante: il ne fait au fond que reconnaître que dans le cœur de tout artiste, même à moitié honnête, se loge une haine meurtrière à l'encontre de ce qu'on appelle le grand public, un stock de ressentiment et de mépris pour ce qu'on appelle *l'individu moyen* qui, avec raison, voit en l'art authentique un ennemi personnel s'attaquant à ses habitudes de vie, et qui donc y voit *nécessairement* quelque chose de déplaisant et de destructeur. Dans le commerce de l'art, vente et consommation confondues, on s'accorde bien sûr presque universellement à cacher cette vérité au grand public, et bien entendu les artistes eux-mêmes participent à cette dissimulation pour des motifs évidents qui tiennent à la promotion de leur propre carrière et à la lâcheté humaine ordinaire.

André Breton est né la même année qu'Antonin Artaud.

Il m'est venu à l'esprit que je pourrais abattre la professeure Diamond quand elle passe à bicyclette.

Dans mon cas, il ne s'agit pas d'une pulsion de violence innée. Je n'ai conscience d'aucun mouvement de ce genre à l'encontre de la professeure Diamond. Je n'imagine pas qu'à une heure d'angoisse déterminée, tel Raskolnikov, je pourrais *décider* de la tuer, même si je pense que rien n'interdit que je le fasse un jour.

Rien ne l'interdit, mais ce n'est pas très probable. En l'état actuel des choses, je crois cependant *impossible* de mesurer cette probabilité.

Comme Raskolnikov, il m'est arrivé de me trouver *exceptionnel*.

Ce ne serait pas non plus pour être fidèle à un projet existentialiste et prouver que «je suis libre». Je n'ai jamais pensé que je l'étais. Je ne suis absolument *pas* libre, et c'est précisément pour cela que je crois possible, et peut-être même *inévitabile*, que je tue la professeure Diamond.

Le plus probable est que, n'ayant rien d'exceptionnel, je sois tout simplement incapable de tuer ma voisine.

Ses idées de meurtre plongeaient Raskolnikov dans l'angoisse. Je ne fais que caresser les miennes.

Si je la tue, ce sera complètement de sang-froid.

Je ne vais pas bien.

Il est possible que ce qu'on appelle un « acte de destruction gratuit » soit en fait une tentative de la part de celui qui le perpète de s'arracher à une *maladie* destructrice afin de recouvrer coûte que coûte son équilibre psychique. Après un tel acte, un émétique physique et mental, l'auteur du crime, qui en est aussi la victime principale, redevient une bonne personne. En psychiatrie, les électrochocs produisent, je crois, des effets similaires.

Je ne m'attends pas à être compris sur ce point.

Certains jours, je me trouve en harmonie parfaite avec les pensées de Breton. Elles *résonnent* en moi. Puis, le lendemain, je vois quelque chose ou quelqu'un, je surprends un sourire naïf, un moment de grâce irréflecti, un geste de compassion, une vieille femme qui nourrit les pigeons, une mère qui caresse les cheveux de son enfant, et j'ai envie de les prendre tous dans mes bras. Restez près de moi, ai-je envie de leur dire, ne me laissez pas seul ici.

Il m'arrive parfois de considérer ma vie entière comme une suite de maladies. À peine guéri de l'une, j'en attrapais une autre. Et en réalité, je n'étais jamais vraiment *guéri* d'aucune. Elles étaient en rémission, mais le virus restait en moi. J'étais marqué et affaibli, et le terrain était prêt pour

qu'une nouvelle infection se déclare. Le pire est que chacune de ces maladies me donnait d'abord l'impression que j'étais en parfaite santé. Je venais d'être atteint par une toute nouvelle affection, et je me réjouissais en pensant que j'allais enfin bien.

Harold Nivenson est passé par ici, puis par là, ensuite il a complètement changé de direction, et ainsi de suite : au bout du compte, la route de sa vie aura suivi une série de virages abrupts.

Le soleil est à peine levé que les girafes vêtues de shorts en lycra sont déjà sorties faire des étirements sur le petit carré de pelouse devant leur maison. Assis au bord de mon lit, affublé du pyjama neuf qu'elle m'a acheté, je les regarde par la fenêtre. Ils se livrent à ce rituel chaque fois qu'ils vont faire du vélo. Bien que très grands, ils sont capables de se plier en deux et de placer leurs paumes à plat sur l'herbe devant eux, puis de les éloigner graduellement, formant ainsi un V à l'envers, de plus en plus large. Je les vois ramener peu à peu les mains vers leurs pieds, se tenir ainsi, pliés en deux, immobiles, la tête tournée l'un vers l'autre et se faire la conversation. Puis ils se relèvent et regardent alentour, minces et gracieux, le nez au vent dans l'air du matin. Ils ont peut-être flairé des lions. Moll s'approche de moi par-derrière et s'avance vers la fenêtre. Instinctivement, je déplace mon bras pour cacher le papier sur lequel j'écrivais. « Arrête donc d'épier les gens ! » dit-elle avant de baisser le store

d'un geste rapide. Remonté aussitôt. Le couple s'avance vers les bicyclettes, l'homme et la femme traversent gauchement la pelouse à cause de leurs chaussures de cycliste noires, un peu comme des adultes qui feraient semblant d'être des géants pour amuser des enfants. Ils enfourchent leurs vélos et les voilà qui filent dans leur allée et rejoignent la rue inondée de soleil, l'éclat métallique des roues s'estompant peu à peu.

Je vais ensuite m'installer dans le fauteuil, près de la fenêtre, et je pose les pieds dans un carré de soleil chaud sur le plancher.

Moll a fait entrer des gens dans la cuisine. J'entends plusieurs voix de femmes. Des rires. La porte de la cuisine est fermée et je distingue à peine un mot par-ci, par-là.

Plus tard, dans la cuisine, je trouve des tasses de café vides et des miettes. Elle *reçoit* dans cette pièce, accueillant ses invitées à l'office, comme une *gouvernante* au XIX^e siècle. Elles frappent à la porte de service, et elle les fait entrer dans la cuisine.

De l'autre côté du parc, je reconnais même de dos la professeure Diamond assise sur un banc près de l'aire de jeux. Je la reconnais de dos à cause de son long cou mince surmonté d'un chignon noir. Je traverse la pelouse en m'appuyant sur ma canne pour ne pas perdre l'équilibre sur ce sol inégal. Elle

est assise à un bout du banc, appuyée à l'accoudoir, un petit sac à dos bleu posé à côté d'elle. Je fais le tour et vais m'installer à l'autre extrémité. Bien sûr, elle reconnaît en moi un voisin, et cela lui interdit sans doute de bondir aussitôt de son siège. Elle se tourne dans ma direction et m'adresse un signe de tête rapide, sans sourire, puis paraît se concentrer sur le terrain de jeux qui lui fait face. Une petite fille s'exclame : «Eh ! on pousse pas ! » et un garçon de la même taille la pousse tout de même, et elle glisse à toute allure jusqu'en bas du toboggan. «Si je t'attrape...», s'écrie la fillette. Elle contourne le toboggan en courant et grimpe vite l'échelle. Elle a pratiquement atteint le sommet quand le garçon lève les mains, se laisse glisser jusqu'en bas et s'enfuit à travers la pelouse, la fille à ses trousses. Suffisamment de temps s'est écoulé à présent. Sans un regard dans ma direction, la professeure Diamond se saisit de son sac à dos, se lève et s'éloigne.

Ce matin, parmi les voix qui résonnent dans la cuisine, je reconnais celle de mon fils. Il lui rend visite dans mon dos. Il passe maintenant plusieurs fois par semaine. Je me surprends à penser que nous approchons du *dénouement*.

Moll déballe le paquet : un vrai pot de chambre en porcelaine, doté d'un couvercle.

La nouvelle voisine se tient sur le perron de sa maison, elle nous regarde nous approcher. Elle

porte un jean et une chemise d'homme à manches longues, les poignets rabattus, les pans lui tombant presque aux genoux. Elle a un petit visage avenant et inquiet qui, je le remarque, se pince avec l'âge, et une grosse tignasse de cheveux roux. Elle porte des gants en caoutchouc jaunes. « Belle journée, n'est-ce pas ? » dit-elle, et Moll nous fait nous arrêter. La femme, sans descendre de son perron, nous dit qu'ils sont une famille de réfugiés. Ce sont ses propres mots : *nous sommes des réfugiés*. Elle retire ses gants, pose les mains sur la rampe de l'escalier et se penche en avant, pressant les gants entre ses paumes et la rampe. Elle nous explique qu'ils ont été *chassés* du quartier de l'université, où ils préféreraient habiter, forcés à partir par des individus qui *roulent sur l'or*, dit-elle, et qui ont rendu impossible pour les classes moyennes (elle parle de gens comme elle et son mari) de continuer à y vivre, alors qu'ils enseignent tous les deux dans cette université. La situation immobilière est telle qu'ils sont devenus des *banlieusards*, gémit-elle du haut de ses marches. Sur le trottoir, écoutant d'une oreille distraite Moll et cette femme qui parlent de la crise du logement, je me surprends à penser que les conditions de vie socioculturelles des universitaires ont changé au cours des dernières décennies. Il m'apparaît soudain que ceux qui travaillent dans le domaine des « humanités », des gens comme cette femme et son mari, ne sont désormais plus que des *manceuvres de la machine culturelle*, des ouvriers dans l'usine inhumaine qui produit

en série tous ces commentaires sur la culture de masse. Bien que je n'y mette plus jamais les pieds, je fréquentais autrefois assidûment l'université, j'allais y travailler quotidiennement sur mon essai consacré à Balthus, du temps où j'étais pratiquement considéré comme un *spécialiste d'histoire de l'art*. Ces gens pensent en cercle fermé. Ils ont tous la même morale humaniste, les mêmes idées politiques progressistes, la même angoisse de classe à peine dissimulée, la même foi ridicule en la valeur de la recherche indépendante et de la pensée personnelle. Si on se place strictement du point de vue d'un épanouissement potentiel de la diversité intellectuelle, on n'a rien gagné en libérant les serfs.

Je pense qu'on ferait mieux de fermer les universités et de les remplacer par des instituts de science et technologie, mais je choisis de ne pas le lui dire.

Mes voisins et moi nous parlons rarement. Mais quand c'est le cas, je suis un modèle de bonnes manières.

Elle demande où nous habitons. Elle regarde dans la direction qu'indique Moll et elle dit : « Nous nous demandions justement qui vivait dans cette maison. »

Il se trouve que je sais encore beaucoup de choses. Pas des choses qui pourraient aider à comprendre, pas de « sages dictons », rien que des commérages

inutiles, des anecdotes amusantes, tout un fatras intellectuel et des bribes d'informations éparses.

Par exemple que la mère d'Edward Lear avait eu vingt et un enfants.

Qu'en Inde, les jaïns balaient le chemin avant d'y poser le pied pour n'écraser ni insecte ni ver, et qu'ils ne marchent pas dans les flaques par peur de tuer des créatures aquatiques.

Qu'Artaud est mort dans une clinique psychiatrique à Ivry-sur-Seine. Assis au pied de son lit, il tenait en main sa chaussure gauche.

Tout le monde se rappelle la chaussure. C'est exactement l'icône qu'il leur faut. Un emblème de désolation et de détresse absolues. Un vieux fou, rongé par le cancer, un génie naufragé – tout est là, le mélange de la banalité et de l'horreur, dans l'image de cette chaussure.

La précision absurde de la description: quelle importance que ce soit la chaussure gauche?

Elle remarque que ma tasse va m'échapper. Elle l'attrape avec habileté et la pose sur la table devant moi. Je la prends à deux mains et renverse un peu de café.

Il m'arrivait parfois d'emporter des jumelles lors de mes promenades avec Roy pour étudier les oiseaux migrateurs sur la rivière. J'aimais aussi regarder les gens à leur insu. Il pouvait m'arriver d'observer ainsi un homme assis sous un arbre, qui déballait un sandwich, lisait ou tout simplement contemplait la rivière, et d'être *fasciné*. Cet homme qui regardait vers l'autre rive pouvait m'apparaître plein de nostalgie, noyé de désespoir, perdu dans ses rêveries, et c'était un peu comme admirer un tableau. Je me surprénais à lui inventer une histoire, au gré de mon humeur. En fait, je me refusais à le laisser là-bas tout seul. J'ai conscience que la plupart des gens, aveuglés par leur bonne fortune et leur robuste santé psychologique, *stupéfiés* par la morale *obtuse* qui accompagne un bon état général – peut-être sa condition préalable – et par l'échec de leur imagination – son inévitable conséquence –, auraient tendance à considérer ma fascination comme *malsaine*. Ils y verraient une perversion, un voyeurisme criminel, en particulier s'ils me voyaient observer à travers mes jumelles une jolie jeune femme ou, Dieu me garde, un *enfant*. Ils ne verraient *pas* un individu qui observe et étudie, mais un homme qui *reluque*, qui *lorgne avec concupiscence*. Ils seraient tout à fait incapables de comprendre cette fascination pour ce qu'elle est : un *élan artistique* en déclin qui échoue constamment, qui s'est déjà *détérioré* et *transformé* en un intérêt distant, un intérêt qui est pratiquement devenu une *sollicitude désintéressée* pour des gens

dont j'apprécie la compagnie à travers mes jumelles, mais dont il est probable, et même certain, que je ne prendrais aucun plaisir à les rencontrer.

Hier, une femme vulgaire et bruyante, très lourdement maquillée, une agente immobilière qui voulait discuter de la vente de ma maison, a été autorisée à s'asseoir à la table de ma cuisine avec ses *dépliants*. J'ai eu beau lui dire à plusieurs reprises que je n'avais pas *la moindre* intention de vendre, elle a insisté pour me laisser sa carte. Quand j'ai refusé de la prendre, elle l'a posée sur le banc près de la porte. Cela m'a paru si injurieux que j'ai piqué une terrible colère. J'ai essayé de la lui jeter dessus pendant qu'elle s'en allait, mais bien sûr le petit rectangle de carton s'est contenté de voleter dans les airs.

Pendant des années, il n'y avait que Roy et moi. Aujourd'hui, je peux me trouver en caleçon sur mon lit, dans l'intimité de mon logis – une intimité que j'ai longtemps cru préserver par cette maison dans laquelle j'ai engouffré des fortunes –, et voilà que Moll est capable de laisser entrer le premier venu. Plus je m'affaiblis, et plus elle fait défiler de gens chez moi. Allongé dans mon lit, les draps remontés jusqu'au nez, je jette des regards furibonds tandis qu'ils visitent la maison comme un musée public.

Elle a entrepris de vider les tiroirs et elle en verse le contenu sur la table de la salle à manger. Elle fait des paquets de mes fiches et les noue à l'aide

d'élastiques. La pièce plongée dans la pénombre, le papier peint rouge, le cadre doré du miroir derrière elle : on dirait un casino du XIX^e siècle, avec Moll qui compterait les gains de la soirée.

Chaque jour, elle *médite*, m'explique-t-elle. Elle dit que cela l'aide à prendre la vie comme elle vient.

J'étais en train de finir mon petit déjeuner quand Alfie est entré par la porte de la cuisine. Il a traversé la maison et ouvert la porte à l'expert, le soi-disant expert en *art contemporain* qu'il a engagé, il l'a invité à entrer, me l'a présenté ainsi qu'à Moll. Petit et mince, le visage étroit, avec une lèvre supérieure qui avance et des cheveux grisonnants, l'homme ressemble à Leo Castelli. Avec son costume bien coupé et sa cravate, il m'a fait l'impression d'être un de ces *imposteurs typiques* du genre marchand d'art, qui pullulent aujourd'hui. Alfie a grimpé sur un escabeau pour lui montrer de près les tableaux accrochés en hauteur. L'expert les a examinés, il a regardé les signatures, inspecté le dos, les a mesurés et photographiés, puis il s'est approché du buffet pour taper sur son ordinateur. Je l'ai regardé faire depuis mon rocking-chair. Ensuite, ils sont montés à l'étage pour expertiser les tableaux qui s'y trouvent, et durant tout ce temps, à partir du moment où il a passé la porte, cet expert, ce *spécialiste auto-proclamé de l'investissement en art contemporain*, n'a jamais cessé de parler, un flot continu de propos insignifiants et de ragots sur le monde de l'art, le

genre de commérages que s'échangent les initiés. En écoutant ces bavardages au premier, je me suis rappelé que je m'en abreuvais avidement autrefois, que pour me rendre intéressant je reproduisais et colportais moi-même ce même type de propos que le conseiller financier répétait pour se donner de l'importance. De l'autre côté du vestibule, j'ai déverrouillé la porte de l'atelier et y suis entré, une pièce où je me rends rarement d'ordinaire, où même je n'entre presque plus jamais ces derniers temps. C'est la pièce la plus vaste de la maison, elle devrait être la salle de séjour principale, mais elle est devenue un entrepôt pour mes tableaux les moins importants, une sorte de débarras pour résidus artistiques. Je n'y mets jamais les pieds. Je ne peux y entrer sans penser à Meininger, et cela me rend l'atmosphère terriblement oppressante. Beaucoup de ses accessoires familiers s'y trouvent encore : le sofa Empire rose, le tabouret de bar en cuir et métal chromé, le fauteuil ancien de salle de bains en osier, le cheval à bascule en bois, autant d'objets que je nomme « les artifices » de Meininger *constituait* sa propre image, aujourd'hui recouverts d'une épaisse couche de poussière et constellés de toiles d'araignée, le divan presque entièrement rongé par les souris. Meininger peignait inlassablement la même femme, de façon totalement obsessionnelle, les tableaux différant uniquement par les *éléments du décor*. Sur le cheval à bascule, dans le fauteuil en osier, etc.

L'expert s'est installé dans la cuisine, son ordinateur portable ouvert sur la table face à lui. Moll lui a servi à déjeuner et il a mangé sans quitter l'écran des yeux. Moi, je me suis enfoncé dans la bergère et me suis endormi. Puis réveillé. Elle nous a apporté des sandwiches. Alfie s'agitait sur le rocking-chair, spéculant sur la valeur des tableaux, et répétant les ragots de l'expert comme si c'était lui qui les avait rapportés.

Nous nous sommes rassemblés dans la salle à manger, Moll ayant annoncé que le moment était venu, nous expliquant que l'expert était *prêt*. Installés autour de la table, nous avons attendu qu'il nous livre son estimation de ma collection, son avis de soi-disant expert sur ce qu'il considérait, j'en avais le pressentiment, comme un *entassement* de toiles d'amateurs. Personne ne soufflait mot. Même Alfie avait cessé ses bavardages. À mon avis, chacun était persuadé, comme si l'image de l'expert assis devant son ordinateur nous avait transmis un message silencieux, qu'il fallait se taire. Face à ce professionnel, nous étions devenus des enfants dociles, et maintenant il nous faisait attendre. Il a tapé sur son clavier, prenant délibérément son temps, ai-je pensé, pour nous placer dans un état de dépendance totale. Finalement, en levant les yeux vers Alfie, il a déclaré qu'en attendant *des recherches plus approfondies*, il ne pouvait nous donner qu'une estimation *préliminaire* approximative. De son avis *autorisé*, la majorité de cette collection était

de valeur *modeste* sur le marché de l'art, et bien entendu il voulait dire par là qu'elle ne valait rien. *Mais cela dit*, a-t-il ajouté en nous regardant tour à tour, les aquarelles de Lesko pourraient *atteindre un certain prix* si on les mettait aux enchères dans la région, et la toile de Meininger était une pièce *exceptionnelle*. Après des années de controverse et de *folles* fluctuations des prix, il s'était aujourd'hui établi un *consensus sur le marché de l'art* à propos de Meininger, nous a-t-il expliqué. Les nombreuses œuvres tardives du peintre, souvent critiquées pour leur caractère convenu et répétitif, *maintiennent une valeur constante*, a-t-il poursuivi, à cause de leur grande popularité, de leur présence dans la publicité, et ainsi de suite, alors que les premières, qui ont résisté à *l'examen le plus attentif*, sont aujourd'hui reconnues comme des toiles *révolutionnaires*. Le *Nu sur un transat* mériterait une place dans un musée, a-t-il dit encore, et sa valeur déjà considérable s'est encore accrue du fait de la fin *sensationnelle* du peintre, qui a littéralement fait *s'envoler les prix*, nous a-t-il expliqué en pointant le doigt vers le plafond. Il hésitait à nous donner un chiffre exact en dollars, étant donné *l'imprévisibilité notoire* des ventes aux enchères, mais quand Alfie l'a poussé à avancer une somme approximative, un calcul *hâtif*, il a cité un chiffre astronomique. Ce prix superlativement *obscène* a renversé Alfie. Il détestait ce tableau, depuis son enfance, il l'avait toujours détesté, et voilà qu'il était brusquement devenu une *précieuse œuvre d'art* que, pensait-il,

je serais naturellement pressé de vendre. Je leur ai déclaré qu'au contraire, mon intention était de la porter dans le jardin pour la détruire : j'allais la déchiqueter et la brûler. J'ai ajouté, en martelant la table de la tranche de mes mains pour illustrer mon propos, que j'allais la découper en petits morceaux, comme j'en avais d'ailleurs toujours eu l'intention, que je comptais aussi vendre les deux autres tableaux et qu'avec l'argent je louerais les services d'une *entreprise de démolition* pour faire disparaître le Meininger à coups de hache.

J'étais à bout, ils pouvaient tous entendre que ma voix était chargée de sentiments que personne, pas même moi, ne se serait attendu à me voir éprouver. Les trois autres me fixaient d'un œil ébahi, comme s'ils écoutaient le délire d'un fou.

Je vais m'arrêter. Je rédige mon manifeste, et ensuite j'arrête.

En haut de la page, j'écrirai *Manifeste*. Ou peut-être *Déclaration de principes*. Ou seulement *Principes*.

Ce sera d'inspiration euclidienne. Il y aura des théorèmes, des corollaires et des définitions.

Pour commencer, une définition de l'arrêt. Cesser de bouger, de penser, de vouloir. Renoncement.

Aboulie. Ataraxie. Plus un battement de cils. Plus un tressautement.

Le but n'est pas de définir ce que « arrêter » veut dire, mais d'expliquer ce que signifie « continuer ». Pour commencer, donc, une définition du verbe « continuer ». Ou bien une définition du verbe « commencer ». Travailler à l'élaboration d'un théorème du bonheur, par exemple. La recherche d'un objet aimé, autre exemple. La vie dans cette perspective. L'objet aimé : un bâton, un ballon ou même une chaussette. Roy ne ramenait jamais rien. Il ne comprenait rien à la conduite obsessionnelle compulsive des chiens d'arrêt. Si je lui lançais un bout de bois, il allait le chercher d'un pas tranquille, puis se cachait dans les buissons pour le mâchonner à son aise. J'imagine que cela faisait son bonheur.

Je prends mon pouls de façon obsessionnelle.

Elle a amené voir les tableaux deux des invités qu'elle reçoit habituellement dans la cuisine : un couple typique du quartier, tous deux indistinctement habillés dans ce style complètement artificiel qui est devenu une véritable mode parmi les gens de leur espèce, une *désinvolture* imposée qui au fond n'est qu'une nouvelle forme de contrainte, aussi stricte et oppressante que les règles anciennes. Exactement comparable, me vient-il soudain à l'esprit alors qu'elle les fait s'approcher de mon fauteuil pour me saluer, à leur amabilité de rigueur

qui, au fond, n'est qu'un *mécanisme de distanciation* dont l'objectif réel est de rendre toute conversation de fond impossible. Ils font le tour de la pièce en regardant les tableaux. La femme prononce les mots «expressif» ou «impressionnant» une bonne douzaine de fois, l'homme joue les spécialistes, *éti-quetant* les tableaux à l'aide d'un jargon critique répertorié, puis il jette un coup d'œil vers moi pour quêter mon approbation, parce que je suis le *propriétaire* de ces œuvres, et un *homme* de surcroît.

Après leur départ, je me sens, si possible, plus déprimé encore que jamais.

Incapable de saisir mon comprimé, je le fais glisser de la table pour le recueillir dans la paume de ma main.

En chemin vers le parc, je croise la professeure Diamond qui en revient sur le trottoir d'en face. Elle marche vite et à grands pas, un transat plié sous le coude. Cette façon de marcher était considérée comme «masculine» quand j'étais jeune. Elle ne tourne pas la tête dans ma direction, et je ne regarde pas dans la sienne tandis que je boitille en m'aidant de ma canne pour descendre la rue. Je l'observe à la dérobée. D'où je suis, je n'arrive pas à distinguer ses yeux, je ne vois pas si elle a, elle aussi, guigné de mon côté, mais je sens son regard qui m'effleure le visage comme une mouche. Il n'y a qu'elle et moi dans la rue. Avec ma démarche

incertaine, ma canne, on *ne peut pas* ne pas me voir. Pour ne pas tourner la tête vers moi, il lui faut activement *s'interdire* de le faire. Ce soin qu'elle met consciemment à m'éviter est en fait une forme d'*indiscrétion*, me dis-je. C'est une indiscrétion par défaut, tout comme ce soin qu'elle met à m'éviter est une forme de contact par défaut, et par conséquent aussi étonnant pour elle que pour moi. Dorénavant, je serai pour elle quelqu'un à éviter, et elle, pour moi, quelqu'un qui m'évite. Dans le courant sans heurt de sa vie quotidienne, je fais figure d'obstacle.

Elle préférerait sûrement que je ne rédige pas de manifeste.

Moll, dans une salopette flambant neuve, à genoux dans l'étroite bande de végétation qui sépare la maison du trottoir, le poids de son corps en appui sur une main, arrache les mauvaises herbes. Elle cogne les racines pour en faire tomber la terre avant de les jeter sur la chaussée. Je tapote sur le carreau. Elle lève les yeux, le visage rouge et en sueur, et je secoue violemment la tête. Elle hausse les épaules et continue à désherber. Une demi-heure plus tard, je l'entends qui fredonne dans la cuisine.

Pas vraiment un jardin, cette bande de terre infestée de mauvaises herbes où s'obstine à pousser une végétation incontrôlée, mais je la contemple avec une satisfaction perverse, quelque chose qui ressemble à de la satisfaction : un mélange homogène d'irritation

et de dépit. Bien que cela se produise régulièrement, je suis surpris chaque fois que je vois de la fenêtre un de mes voisins qui, devant sa maison, s'attaque aux pousses d'herbes qui jaillissent entre les crevasses du trottoir, tirant et sarclant avec une étroitesse d'esprit malveillante. Je me sens complètement étranger aux gens qui veulent arracher les herbes des fissures du trottoir – tellement étranger que je trouve bizarre de les comprendre quand ils parlent.

Je boîte aussi de l'autre pied, maintenant. Deux cannes, à présent.

Je me rappelle le temps où je marchais à grandes foulées, la sensation physique de la marche, l'impression d'exsuder l'énergie, d'éprouver la plénitude de la vie, mes bras qui se balançaient, du ressort dans chaque pas, l'air qui pénétrait dans mes poumons et en ressortait tandis que j'avancais sans effort. Cette sensation revient en rêve, comme si c'était le corps qui rêvait. Peut-être ne suis-je vraiment heureux qu'endormi, quand, dans mes rêves, le corps brisé s'est réparé.

À la place de ma vieille canne en bois, j'en ai maintenant deux toutes neuves, en métal. On peut en ajuster la longueur et elles sont dotées d'embouts en plastique qui empêchent de glisser. Elles ont l'air tristement médicales, mais, en échange, elles ne pèsent pratiquement rien. S'il fallait leur reprocher quelque chose, je dirais qu'elles

sont presque trop légères, elles réagissent trop facilement aux mouvements et aux crispations involontaires dont je suis la victime depuis peu, ce qui les rend difficiles à contrôler. J'en soulève une, avec l'intention de la faire aller tout droit, et la voilà qui vire brusquement à droite ou à gauche.

Elle a apporté un enregistrement de l'*Adagietto* de Mahler. Elle le passe sans arrêt. Elle veut me rendre fou. Elle sait ce que je pense de Mahler et que ma vie affective a longtemps été dominée par lui, que mes émotions étaient structurées par sa musique, que c'était seulement en écoutant ses œuvres que je pouvais ressentir ce que j'appellerais une émotion authentique, c'est-à-dire ni forcée ni malsaine, et aujourd'hui elle utilise cette musique pour me détruire, me forçant à l'écouter sans relâche, jusqu'à ce qu'elle en devienne totalement banale.

Elle sait qu'à une certaine période de ma vie j'étais *prostré* à l'écoute de la musique de Mahler.

D'abord, la télévision ; maintenant, Mahler.

À l'âge de dix-huit ans, j'étais déjà pratiquement fou. À l'âge de vingt ans, j'étais déjà complètement fou. Je devais sans doute l'être en partie depuis longtemps, peut-être de naissance.

Je suppose qu'il est toujours impossible, en examinant un nouveau-né, de déterminer s'il

est fou ou s'il va indubitablement le devenir, mais j'imagine que cela deviendra possible dans un avenir pas trop lointain.

Un mot sur la table de la cuisine: «Sandwich au frigo.»

Une jeune Américaine flânait dans une librairie à Strasbourg. En 1954 ou 1955. Elle était très jeune, à peine sortie du lycée, elle voyageait seule, c'était la première fois qu'elle visitait l'Europe où elle ne connaissait personne. Il avait neigé durant la nuit, les flocons s'étaient transformés en grésil le matin, et elle était entrée dans ce magasin pour se réchauffer. C'était une très bonne librairie, on y trouvait des livres en plusieurs langues, même si elle ne le savait pas en franchissant le seuil. Tandis qu'elle se tenait là, au milieu de tous ces livres en différentes langues, elle avait conscience qu'elle était en Europe, que l'Europe l'entourait de toutes parts, et que l'Amérique, où elle avait été si malheureuse, était très loin. Elle se dit qu'elle était en train de faire ses premiers pas dans ce qui deviendrait bientôt sa nouvelle vie, bien qu'elle n'eût à ce stade pas d'idée précise concernant cette vie et ce à quoi elle allait ressembler. Elle se tenait au fond de la boutique, occupée à examiner des livres allemands, alors qu'elle ne lisait pas cette langue; elle les sortait des rayonnages et les ouvrait, à cause de la magie des noms: Hölderlin, Rilke, Schopenhauer, Trakl. Il y avait plus de monde que d'habitude dans la librairie

– des gens qui, comme elle, avaient voulu échapper au mauvais temps, plusieurs d’entre eux restant là à discuter, sans accorder la moindre attention aux livres. Parmi eux se trouvait un jeune homme, plutôt frêle, d’une beauté moqueuse, avec un nez aquilin et des lèvres minces, peut-être du même âge que la jeune Américaine, mais ses traits anguleux le faisaient paraître plus vieux qu’il ne l’était. Si elle avait tourné les yeux dans sa direction et qu’elle avait ensuite écrit à sa famille, elle l’aurait décrit comme un «intellectuel européen». Et elle aurait remarqué qu’il ne pouvait détacher d’elle son regard. Il l’observait tandis qu’elle tournait lentement les pages d’un mince volume qu’elle avait tiré d’un rayon qui lui faisait face. Elle le tenait presque à hauteur de son visage et articulait en silence les mots qu’elle lisait. Elle ne les comprenait pas, mais elle avait l’impression, en les prononçant de cette façon, de pénétrer au plus profond leur sens le plus mystérieux. Elle s’était souvent imaginé un avenir où elle parlerait plusieurs langues et où elle écrirait de la poésie qui serait publiée dans des volumes aussi élégants que celui-ci. Si elle avait tourné imperceptiblement la tête vers la gauche, elle aurait peut-être aperçu le jeune homme. Elle aurait été frappée par son allure, sa silhouette gracieuse (pareille à celle d’un torero ou d’un danseur, se serait-elle sans doute dit, en incorrigible romantique qu’elle était), sa tignasse noire et bouclée, et ses traits pincés et concentrés, mais elle ne tourna pas la tête. Au bout d’un certain temps, elle abandonna les livres allemands et s’approcha

d'une table où s'empilaient les guides touristiques de divers pays européens. Le jeune homme passa derrière elle, gagna le fond de la boutique et prit le livre qu'il l'avait vue consulter. Le plaquant contre sa veste, au cas où elle se retournerait, il le porta à la caisse. Ce fut seulement à ce moment, lorsque la vendeuse l'emballa dans du papier kraft afin de le protéger du grésil qui continuait à tomber, qu'il découvrit le titre: *Woyzeck*, de Büchner. Et c'était exactement, se dit-il alors, le livre qu'il s'était imaginé qu'elle lirait. Il sortit de la boutique, s'arrêta sur le trottoir, ouvrit le livre et écrivit en allemand sous le nom de l'auteur: «Retrouvez-moi à six heures ce soir devant la cathédrale.» Puis il attendit, faisant mine de regarder les livres dans la vitrine. Il tapait des pieds sur le macadam recouvert de neige. Il était très patient, et il avait très froid. Lorsque, au bout de presque une heure, elle sortit à son tour, il claquait des dents. Il se précipita vers elle en marmonnant: «*Bitte, ein Geschenk*», et il essaya de glisser le livre dans la main gantée qu'elle avait levée pour se défendre de son approche. Alarmée, elle saisit le volume, mais, tandis qu'elle reculait, elle le laissa tomber à ses pieds. Terriblement gêné, il tourna les talons et s'éloigna sans regarder derrière lui. La jeune femme ramassa le livre qui s'était ouvert dans la neige mouillée. Elle le tint à bout de bras pour ne pas tacher ses vêtements et rentra à son hôtel où elle le mit à sécher sur une chaise. Deux jours plus tard, alors qu'elle faisait ses bagages pour partir et s'apprêtait à ranger le livre dans sa valise, elle remarqua la

dédicace et le glissa dans son sac à main. Elle régla sa note et montra le message au réceptionniste pour qu'il le traduise. Elle recula son départ, et le soir elle se rendit à la cathédrale. Elle n'avait pas hésité, n'avait eu aucun doute sur la conduite à tenir. Elle ne s'était pas demandé une seconde pourquoi elle y allait. Il fallait qu'elle y aille pour obéir à la logique d'une histoire qu'elle commençait à se raconter, une histoire qui commençait quelque part au cours de son enfance et poursuivait son invisible chemin vers l'avenir qui l'attendait. Elle y arriva avant la tombée du jour et resta là jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne dans la rue. Le lendemain, elle y retourna, et une troisième fois encore. Le quatrième jour, elle partit. Elle ne le revit jamais. Elle n'apprit jamais son nom, mais il empoisonna sa vie entière. Avoir gâché la *possibilité* qu'offrait cet homme, le chemin de vie qu'il représentait, empoisonna sa vie entière. Au fond de son être, elle demeura constamment consciente que, quelque part au loin, sa véritable histoire se déroulait, que le vrai chemin de sa vie se traçait sans elle. Elle eut beaucoup d'aventures, plusieurs maris et des enfants. Elle mena une existence riche, cultivée, *cosmopolite*. Elle fit fortune et devint la mécène de plusieurs orchestres. Elle publia même un petit recueil de nouvelles. Mais elle demeurait insatisfaite, toujours consciente d'un vide à l'intérieur d'elle-même. À chaque tournant et à chaque étape de sa vie riche et fertile en événements, au milieu de chaque crise, elle se rappelait Strasbourg où elle n'avait pas réussi à ouvrir un livre avant qu'il ne fût trop tard.

Cela devint pour elle l'*emblème* de la perte, toujours présent. Elle dit un jour à sa fille : « On m'a offert le livre de la vie, et je n'ai pas été capable de l'ouvrir », mais sa fille pensa qu'il s'agissait d'une métaphore et ne comprit rien à cette confidence.

Une histoire, c'est comme un sentier à travers la forêt. Elle est jalonnée de poteaux, de flèches indicatrices qui disent : « Allez par là. » Une histoire nous force à suivre telle ou telle direction.

Une histoire est un puzzle dont les pièces, au lieu de trouver leur place dans l'espace, la trouvent dans le temps.

Dans les deux cas, le résultat final est une image.

J'imaginai parfois, j'imaginai *désespérément*, me dis-je aujourd'hui, une histoire différente, une histoire de notre temps, qui serait la forêt elle-même, sans aucun chemin pour la traverser.

Deux paquets de fiches lignées. Elle les a posés au bord de la fenêtre, près de mon lit.

Je ne suis pas assez sot pour recommencer. De toute façon, c'est seulement la fin qui a de l'importance, si quoi que ce soit en a. La fin, et quelques petites choses juste avant.

Dire quelque chose avant la fin.

Deux cents fiches devraient suffire. Et s'il était impossible de les assembler, si la fiche *indispensable* manquait ?

Rien que des bribes.

Un fourré, et aucun chemin pour le traverser.

Nous nous sommes encore croisés ce matin. Elle marchait en poussant sa bicyclette sur le trottoir. J'avançais en boitant dans sa direction, m'aidant de mes deux cannes. Nous nous rapprochions toujours plus. Je serais tenté de dire que nous nous rapprochions *inexorablement*. Détournant le regard, nous étions de plus en plus près l'un de l'autre, jusqu'au moment où la bicyclette est passée entre nous. Botte et parade en succession rapide lorsque nos regards se sont croisés et affrontés : je suis sûr qu'elle sait qui je suis. Elle ne connaît peut-être pas mon nom, mais elle sait que j'existe, que j'habite un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, que j'ai du mal à marcher, que je dois m'aider de deux cannes, que je ne vais pas bien.

John Berryman a sauté du pont de Washington Avenue, à Minneapolis, dans le Mississippi gelé. Des témoins ont rapporté qu'il a fait un signe de la main. Malchanceux jusqu'au bout, il a complètement manqué le fleuve et il a atterri sur un monticule au pied du pont.

Ceux qui sautent font un signe de la main.

Virginia Woolf avait rempli de pierres les poches de son manteau avant de s'avancer dans la rivière.

Ann Quin s'est éloignée à la nage au large de la jetée de Brighton.

Nicolas de Staël aussi a sauté. Pascin s'est tailladé les veines, a écrit en lettres de sang sur le mur, puis il s'est pendu. Hedayat a choisi le gaz.

Il est également possible (les témoignages divergent) qu'Empédocle soit tombé d'un char et qu'il soit mort dans l'accident, ou bien d'un bateau et qu'il se soit noyé. Selon d'autres rumeurs, il se serait pendu. L'histoire du saut dans le cratère du volcan a prévalu. Parce que c'est une histoire. Les autres versions ne font que rapporter des faits.

Les histoires vraies ne sont jamais les meilleures parce qu'elles n'ont ni fin ni signification satisfaisantes, mais ce sont elles qui sont les plus conformes à la vie.

Le catalpa est en fleurs. Bientôt, elles vont tomber, elles recouvriront le trottoir, et les gens seront obligés de marcher dessus.

Des journées chaudes et ensoleillées. À l'étage, la chaleur est insupportable, et Moll a descendu son coussin, son *zafu*, comme elle l'appelle, et l'a installé sur le plancher de la véranda. Je l'aperçois par la fenêtre de la cuisine, une grosse femme aux yeux mi-clos, assise par terre sur un coussin.

Elle se balade dans une robe d'intérieur toute froissée, rouge foncé, avec de grosses fleurs blanches et des volants, ou bien dans une chose jaune qui ressemble à un sari. Parce qu'elle se sent plus à l'aise maintenant, ou parce qu'il fait plus chaud, elle s'est mise à porter des shorts. Que ça lui aille si mal n'a pas l'air de la gêner.

Mes deux seuls amis, que j'avais mis des années à rencontrer puis à vraiment connaître, et avec lesquels j'avais fini par me sentir complètement à l'aise, ont déménagé. Je les avais rencontrés grâce à Meininger, m'étais lié d'amitié avec eux par son intermédiaire, comme une prolongation de notre relation. Nous faisons tous les trois partie du *cercle Meininger*. Ils ont déménagé et ils n'écrivent pas. Après la mort de l'artiste, ils auraient pu. Cela aurait été l'occasion de renouer de vieux liens, et nous aurions pu alors parler d'autre chose que de ce que faisait Meininger. D'un autre côté, peut-être n'avions-nous rien en commun à part lui, peut-être n'y avait-il rien d'autre entre nous. Après son décès, nous n'aurions vraiment rien eu à nous dire. J'ai presque envie de dire qu'ils auraient pu m'adresser leurs condoléances

en apprenant la nouvelle, mais, bien sûr, ils étaient sans doute aussi terrassés par le chagrin que je l'étais moi-même. C'était une des caractéristiques de l'amitié avec Meininger : chacun avait l'impression d'être son seul véritable ami. Il s'arrangeait pour que tous aient le même sentiment. Nous pensions tous : au moment crucial, ce sera seulement Meininger et moi contre le monde entier, nous deux contre tous les autres.

Le cercle Meininger nous rapprochait, nous sommes devenus une sorte de collectivité spirituelle, mais en même temps, il nous montait les uns contre les autres. Nous luttions pour une place aux côtés de Meininger. Les commérages allaient bon train : comme la plupart des cercles artistiques, nous étions un nid de vipères. Nous profitons de son absence pour nous mettre à cancaner.

Le lien initial, le premier indice que Meininger et moi étions des âmes sœurs, ce fut Balthus. J'étais fasciné par *l'intimité* de Meininger avec Balthus, par le fait qu'il pouvait raconter les longues conversations qu'ils avaient eues du temps où il avait été invité dans la maison du grand artiste. Il ne se vantait pas de cette relation ; il la cachait à tout le monde sauf à moi. Notre intimité avait commencé par le partage du «secret Balthus». Au bout du compte, c'est moi qui ai fini par en parler, dans le but de rehausser ma propre image à travers ma relation avec Meininger, lui-même un ancien intime de Balthus. Après cela,

je ne manquais jamais une occasion d'y faire allusion pendant les soirées, mettant Meininger dans une position où il était obligé de parler de lui.

Bien sûr, avec les deux autres, il y avait aussi la dimension sexuelle. Je ne voulais pas m'en rendre compte au début. Je ne voulais pas reconnaître que leurs préférences sexuelles leur donnaient accès à un aspect de Meininger qui me demeurait interdit.

Sexuellement, ce qui m'a le plus rapproché de Meininger fut de partager la même femme.

Je me suis réveillé dans le lit chaud et moite, dans l'obscurité nauséabonde, en proie à la détresse et à la honte. J'étais à genoux dans la salle de bains, occupé à rincer les draps dans la baignoire, juste avant l'aube, lorsqu'elle a cogné à la porte et m'a poussé dehors. J'ai attendu devant la porte, frissonnant de froid, la fenêtre au bout du couloir laissant passer de plus en plus de lumière, jusqu'à ce que Moll sorte de la salle de bains en tenant le ballot de draps dégoulinant d'eau. J'ai pris un bain. Je me suis ensuite enveloppé dans une couverture, suis redescendu et me suis installé sur la balancelle de la véranda. Dans le silence du petit matin, chaque son était unique, chacun une entité parfaite, chacun racontant sa propre histoire : le rythme syncopé de deux paires de talons sur le trottoir, le premier bus quittant l'arrêt, les sifflements d'un cardinal,

le roucoulement des colombes. De l'intérieur de la maison, le couinement aigu de mon lit qu'on éloigne du mur.

Une grande femme obèse, aux cheveux presque entièrement gris, assise en tailleur sur un coussin posé sur le plancher.

Elle s'est mise à coller sur le réfrigérateur de petites maximes bouddhistes qu'elle fait tenir au moyen d'aimants.

J'étais assis dans ma bergère, Roy s'était endormi sur le tapis à mes pieds. Je ne l'ai pas entendu mourir. Il a émis un silence, j'ai baissé les yeux, il était mort.

Je l'ai enveloppé dans le tapis, je l'ai enroulé dedans. J'ai placé le tapis roulé dans un sac-poubelle, et le soir venu je l'ai porté jusqu'à la rivière. J'ai traversé la voie ferrée, longé la berge et l'ai déposé dans les feuilles. J'ai creusé un trou peu profond; je l'ai enterré dans le tapis et le sac-poubelle, et j'ai recouvert la tombe de feuilles. Je n'y suis pas retourné depuis qu'il est mort. Je suppose que d'autres chiens seront venus et l'auront déterré. Mais peut-être pas. Les chiens ne se mangent pas entre eux.

Nous avons atteint la fin de l'expérience, et l'on sait qu'en français ce mot recouvre les essais de

laboratoire et la connaissance acquise au long de la vie. Il s'agissait de savoir si une créature dotée d'une certaine vulnérabilité, victime de toutes sortes de douleurs et de souffrances, pouvait néanmoins atteindre à un bonheur calme et serein. Les essais ont échoué. L'expérience, elle, s'est révélée d'une tristesse presque implacable.

Le fait est que je suis complètement las de moi-même, des harcèlements et des tourments du moi, de ses exigences puérides et de ses vanités stupides. Le moi n'est pas un homme heureux.

Se débarrasser du moi un jour. Le jeter par une haute fenêtre, le mettre en joue sous un arbre, lui donner un poison mortel.

Le tuer ? Non. L'amener là où l'on prend soin des patients de ce genre. Un asile de fous. Une léproserie. Un institut de recherche, où ils pourront le conserver au saloir.

On dira plus tard : « Sa vie a été marquée (gâchée ?) par une série d'obsessions bizarres. »

Pas de porte de sortie. Aucun moyen d'échapper à mon égoïsme monstrueux.

Même au cours du dernier été, alors que nous étions tous les deux au bout du rouleau, je continuais d'aller au parc avec Roy, même si je ne lui

jétais plus de bâtons. Cela ne l'intéressait plus. Je le soulevais pour l'asseoir sur le banc à côté de moi. Nous restions là, face à la voie de chemin de fer et à la rivière, nous regardions la ville sur l'autre berge, et au-delà, les collines. Je faisais défiler les événements de ma vie, les vieux bouts de bois morts du passé que je déterrais pour les mâchonner, tandis que Roy me fixait d'un œil vide. De temps à autre, pour me montrer qu'il écoutait, il cognait contre le banc avec sa queue – un panache qu'il porta avec orgueil jusqu'à la fin. Les chiens peuvent te donner des leçons, semblait-il dire. Il n'y a rien d'autre que le présent de chaque jour. Le passé n'existe pas. L'avenir n'existe pas. Ce qui fait tenir ensemble le passé et l'avenir, c'est la mémoire ; et ce qui fait tenir la mémoire elle-même, ce sont les histoires. Les chiens, eux, ne s'en racontent pas.

Un raclement à l'extérieur. Je me rapproche de la fenêtre et je regarde en bas. Cette fois, c'est Alfie qui me tourne le dos et qui, penché en avant, martèle le sol avec une truelle. Je remonte le carreau à guillotine pour lui crier : « Fiche-moi le camp ! » Il se retourne et relève les yeux, me regarde bien en face, s'essuie les mains sur son jean, et recommence à creuser avec sa truelle. Il a déterré les pervenches qui étouffaient les lys. Il les a extirpées par les racines et entassées au bord du trottoir pour que la benne municipale les ramasse. Maintenant, il ne reste qu'un carré de terre nue là où se trouvaient les pervenches.

Moll dit: «On avait le bleu des pervenches, maintenant, on n'a plus rien.»

Alfie et Moll sont à l'étage, ils bavardent en fouillant dans mes papiers.

Elle redescend avec un carton vide en le tenant par un des rabats, si bien qu'il cogne contre les marches.

Assis devant la table de la cuisine, nous discutons du nu de Meininger.

En robe de chambre et pantoufles, j'étais sorti sur le perron pour examiner mon carré de mauvaises herbes. Je m'apprêtais à tourner les talons. De l'autre côté de la rue, dans la maison de la femme malade, du coin de l'œil, j'ai vu une fente se refermer brusquement dans le store vénitien.

Je n'avais pas conscience de ce qui était en train de se passer, sinon j'aurais résisté. Maintenant, c'est un fait accompli: une routine s'est mise en place. Nous avons acquis des habitudes quotidiennes qui se sont rigidifiées jusqu'à devenir immuables, comme un vieux couple. Nous mangeons aux mêmes heures. Les menus eux aussi sont prévisibles: saucisse et choucroute le mardi, crêpes le dimanche.

Sur le réfrigérateur, de sa petite écriture soignée:

*Les mains vides, je suis arrivée au monde
Les pieds nus, je vais le quitter
Ma venue, mon départ
Deux événements
Qui se sont enchevêtrés.*

Je lui demande ce que je suis censé en faire, et elle hausse les épaules.

L'époque où je fréquentais les cafés et les réceptions, en particulier les vernissages, où je courais toutes les occasions mondaines et faisais la chasse aux œuvres d'art, correspond à ce que j'appelle la « période Meininger », même s'il était la plupart du temps absent. Il n'a passé qu'un peu plus de trois ans dans cette maison, et la période en question en a duré onze, peut-être douze, donc il n'a été réellement présent que pendant une durée assez brève.

Avant qu'il arrive, ma vie n'avait aucun but. J'étais sans cesse en mouvement. L'énergie hystérique que je dépensais en mondanités, combinée avec ma passion presque pathologique pour tout ce qui était artistique, avait fait de moi une personnalité mineure du monde des arts, pensais-je à l'époque, alors que je sais aujourd'hui que je recherchais pathologiquement l'attention d'autrui.

La période Meininger proprement dite dura trente-huit mois, mais ses effets sur ma vie se

prolongèrent activement et *rétroactivement* avec son séjour comme point de départ. Tant qu'il demeura dans cette maison, soit physiquement pendant trente-huit mois, soit spirituellement pendant les années qui suivirent grâce à son inexorable emprise psychologique, je fus capable d'examiner le chaos de ma vie antérieure, l'agitation inconsidérée qui en était la caractéristique essentielle, et de me rendre compte qu'elle n'était en fait qu'une *préparation à la venue de Meininger*. Comme si toute ma vie je n'avais fait qu'attendre la période Meininger.

La quasi-totalité de ma collection date de cette période. Alors que j'acquérais ces tableaux, je me persuadai peu à peu de la qualité de mon flair en matière artistique. Au lieu d'hésiter et de tâtonner comme c'était mon habitude auparavant, je faisais désormais mes offres avec l'arrogance de l'infaillibilité, alors qu'en réalité j'achetais n'importe quelle œuvre ayant la faveur de Meininger, produite par des artistes de son entourage.

Elle fait tinter une clochette à l'heure des repas. La même que ma mère avait coutume d'utiliser pour faire venir la cuisinière.

Meininger était mon ami; pendant un temps, mon meilleur ami. Il ne faisait pas, pour ce qui concernait mes investissements dans les objets d'art, office de conseiller. Il s'abstenait scrupuleusement de me dire des choses comme: Nivenson

(il m'appelait toujours par mon nom de famille), je te suggère d'acheter X ou Y. Pourtant, je me laissais guider par son jugement. J'étais attentif à ses moindres propos, aux expressions de son visage, et même à son langage corporel (à quelle distance se tenait-il du tableau ? Était-il tendu ou décontracté ? Que cachait ce sourire ?). Une remarque désinvolte sur une toile, un hochement de tête approuvateur à l'adresse du peintre, et dix minutes plus tard je déboursais sans hésiter *des milliers* de dollars. Avec le temps, après avoir dépensé *beaucoup d'argent* de cette façon, je pris de l'assurance et échappai à sa tutelle, achetant des tableaux qu'il n'avait jamais vus. Comme si j'avais regardé à travers ses yeux.

Il opérait par contagion. Je marchais comme Meininger (un pas lent, légèrement chaloupé, tellement décontracté...), je m'habillais comme Meininger (pantalons blancs, chemises pastel à col ouvert, chapeau mou à larges bords en été). J'imitais autant que je le pouvais ses gestes minimalistes si élégants (légère inclination de la tête pour indiquer un accord, petit mouvement coupant de l'index pour signifier un refus). Il n'était pas grand, mais donnait l'impression de l'être. Ses gestes mesurés, ses beaux traits hautains, son ton égal et sa façon méthodique de s'exprimer (rien à voir avec mon débit volubile et précipité) lui donnaient une allure imposante. Dans les réunions mondaines, il se montrait affable, charmant, spirituel, et en même temps, il paraissait toujours complètement *dominer*

la situation. Je nous considérais comme des copains. Que nous marchions côte à côte dans la rue ou que nous arrivions ensemble à une soirée, nous étions les deux mousquetaires, me disais-je. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que j'étais en fait sa *création*.

C'était toujours Meininger, le *peintre*, et Nivenson, le *critique* et *collectionneur*.

La vie d'un dilettante: vide, flottante. Les bouffonneries d'un dilettante sont sincères, dénuées d'autodérision ou du sens de sa propre absurdité. Il lui manque la tristesse en miroir d'un vrai clown. En conséquence, il a souvent l'air d'un incorrigible gaffeur.

Durant une longue période, entre l'âge de vingt-neuf et de trente-trois ans, je réussis à me mentir à moi-même si parfaitement que je fus presque heureux.

Elle me promène dans une brouette. Je suis en short ou en caleçon, mes jambes nues pendent à l'avant. C'est très confortable, la brouette oscille plaisamment de droite et de gauche. Elle me fait traverser une ville à travers un dédale de ruelles et de maisons à colombages. Je remarque les noms des rues: avenue de la Révolution, rue de Notre-Dame-des-Douleurs-Perpétuelles, avenue des Martyrs. Nous nous arrêtons devant un imposant édifice à colonnades surmonté d'un dôme. «C'est

le planétarium», m'explique-t-elle. Elle soulève la brouette et m'éjecte. J'ai peur de manquer mon train, et à quatre pattes j'entreprends de gravir les marches de l'édifice, *avec la lenteur d'un escargot*, me dis-je en grim pant. J'ai pratiquement atteint le sommet lorsque je sens qu'on me tire par les pieds, ma tête cogne contre les marches – je me rends compte maintenant qu'elles sont visqueuses et couvertes de mousse. J'entends quelqu'un dire: «Il a tenté de s'échapper.» Une autre voix ajoute: «Sa coquille est complètement *écrasée*.» J'essaie de voir qui parle, mais je découvre que je suis physiquement incapable de tourner la tête. Je me réveille et m'aperçois que je suis allongé en travers du lit, la tête suspendue dans le vide. Le matin est encore loin.

Sur le réfrigérateur:

On demanda un jour à Chao Chou:

Si un homme venait vers vous avec rien,

Que lui diriez-vous?

Et il répondit: «Débarrasse-toi de ce rien!»

Elle m'aide à monter l'escalier, en me poussant par-derrière. Elle attend dans sa chambre que je l'appelle, puis elle vient m'aider à sortir de la baignoire. Je reste debout, ruisselant d'eau, et elle me sèche avec une serviette. Je me regarde dans la glace: ventre gonflé, scrotum desséché, pénis rétracté, poitrine tombante comme celle d'une

vieille femme, bras grêles et jambes gris-bleu, blanc des yeux jaune et strié de rouge, regard chassieux, cheveux rares et cassants, peau couperosée, sèche et qui s'écaille, nez aquilin, busqué, plus gros qu'avant, un vrai bec. Nous nous faisons face pendant qu'elle boutonne ma chemise, une femme vieille et grosse et un sac d'os. Elle me suit jusqu'au rez-de-chaussée en me tenant par les pans de ma chemise.

Jour après jour, aucune trace d'amertume.

Durant tout ce temps, je prenais des notes. Je disais par exemple: «Une seconde!», interrompant une conversation pour griffonner quelque chose dans le calepin que j'emportais partout avec moi. Je griffonnais *avec ostentation*. D'abord, ce furent les calepins. Ensuite, je les remplaçai par les fiches. Elles étaient une affectation; je savais, même à l'époque, que je m'étais mis à les utiliser pour épater la galerie: j'en tirais un petit tas de ma poche, je détachais l'élastique, je les triais pour trouver la bonne, et ensuite je griffonnais quelque chose dessus. Pendant des années, j'interrompais constamment les gens pour gribouiller sur une fiche. J'imagine que si quelqu'un cherchait à *donner une idée* de qui j'étais à l'époque à une personne qui m'aurait oublié, il pourrait dire: «Vous vous rappelez sans doute Nivenson, ce type qui griffonnait constamment sur des fiches.»

Cela devint une habitude, puis une nécessité. C'en est une aujourd'hui. Aucun objectif littéraire, rien qu'une habitude. Tout ce que j'écrivis sur mes fiches, ou sur mes bouts de papier déchirés, est le résultat d'une impulsion physiologique (une habitude) et n'a aucun intérêt littéraire.

L'habitude de tout noter, assis dans des cafés et des bars, ou bien m'arrêtant au beau milieu d'un trottoir bondé, me faisait paraître dément.

«C'était, diront-ils, l'homme de toutes les lubies. Il avait sans doute du génie, mais par à-coups.»

Des accès, des spasmes. J'avais des crises régulières de créativité – des *poussées*, comme je les appelais à l'époque – durant lesquelles j'écrivais avec frénésie. *Nous y voilà, ça y est*, me répétais-je, l'heure est venue, c'est enfin le moment. Mais en fait, non. Jamais. Une ligne ou deux, une demi-page, parfois rien que deux ou trois mots. C'est un début, me consolais-je; mais non, ce n'était le début de rien. Rien du tout.

En réalité, ce n'était pas rien. C'était un *petit* quelque chose. Un fragment, des bribes.

Le charme profond et *métaphysique* des grands puzzles: en assemblant les pièces, on forme un tout. On *découvre* un tout qui était là depuis le début.

Au bout du compte – de toute cette agitation, cette incertitude, cette souffrance complètement insensée – naîtrait une œuvre d’art impossible. Elle serait alors la justification, la raison d’être, le véritable *aboutissement* de toutes les divagations et dérobades de ma vie. Sous l’influence du chef-d’œuvre *impossible*, les virages et les détours apparaîtraient pour ce qu’ils étaient : les méandres normaux d’une vie d’artiste. Dès que j’aurai assez de fiches, assez de *bonnes* fiches, me disais-je, je n’aurai plus qu’à les assembler.

L’idée que ces cartes Bristol, qui étaient en fait les pièces qui composaient mon existence, puissent un jour former un tout était complètement folle.

Imaginez un champ de ruines. Un vaste terrain sur lequel sont disséminés des milliers de morceaux et de débris de bois, de verre et de pierre. Comme si un grand bâtiment avait été démoli à cet endroit, puis réduit en morceaux si petits et si éparpillés qu’ils ne pourraient plus être identifiés comme des fenêtres, des portes ou des planches, comme si l’édifice s’était désintégré, alors que, en fait, ce ne seraient les fragments d’aucun bâtiment construit dans ce champ. On y a jeté des débris. Des centaines de tonnes de débris ont été apportés et déchargés pour servir de matériaux de construction. Mais, finalement, personne n’a rien construit, même si tout est resté sur place pendant des dizaines d’années, et plus personne ne considère ce champ

de ruines comme un chantier. Pour tous, ce n'est qu'un dépotoir dans un terrain vague.

Un beau jour, un vieil homme s'approche du champ. Il brandit un mégaphone. Il se campe au milieu du terrain vague et se met à crier dans son mégaphone. Les gens qui habitent alentour sortent de chez eux et s'avancent dans les décombres pour l'écouter. Il parle pendant très longtemps. Il dit aux gens que rien ne sera jamais construit à cet endroit. Il s'excuse de ne pas avoir édifié le bâtiment et d'avoir recouvert d'ordures une belle prairie. Il lui faudrait s'arrêter maintenant. Les gens ont accepté ses excuses et il devrait se taire. Mais il continue. Il veut se justifier en expliquant quel impossible édifice il s'était mis en tête de construire. Il s'applique à leur faire sentir son incroyable et déchirante beauté. Il parle encore longtemps, il *ne peut plus lâcher* son sujet. Dans l'enthousiasme que lui inspire le bâtiment imaginaire, il ne se rend pas compte que les gens ont commencé à s'ennuyer et à s'agiter. Ils ne s'intéressent pas aux bâtiments imaginaires et commencent à se disperser. Il continue à parler, mais la foule s'est égaillée, et il reste seul dans le champ.

J'essaie de ramasser un crayon par terre, mais il roule sous le lit.

La professeure Diamond a écrit onze romans en plus de ses activités d'enseignement. Onze longs romans, onze *sagas* multigénérationnelles, et un

volume d'essais critiques. Le journal dit d'elle que c'est une véritable *mine d'or* littéraire. Ce qui signifie qu'elle produit des déchets littéraires à une *échelle industrielle*. Manifestement, elle a recours à une espèce de *truc*, on ne peut pas écrire tant de romans à moins d'avoir un truc. Par exemple, on réécrit le même roman indéfiniment. C'est ce que font la plupart d'entre eux. Ils trouvent une formule ou une autre, un truc, en fait, et ils le réutilisent sans cesse.

Les gens comme la professeure Diamond, ceux qu'on appelle les mines d'or littéraire, sont les plus grands *inhibiteurs*. Leur exemple, la méchanceté et l'envie qu'il suscite, a représenté pour moi la plus haute barrière, le plus grand obstacle, et a complètement détruit la distance et la sérénité esthétique que je tentais d'atteindre, annihilant en essence et sans relâche l'équilibre mental qui m'aurait permis de créer dans la plus totale indifférence. Au lieu de quoi, j'ai été contraint d'abandonner cette indifférence apollinienne, de constamment épier ce qui se passait autour de moi, de me tenir au courant de ce que les gens disaient de moi, ou de ce que je croyais qu'ils disaient, de deviner ce qu'ils pouvaient penser. Il me fallait sans cesse dresser l'oreille et écouter ce qu'ils racontaient sur moi, et j'étais rongé par la rancœur quand je découvrais qu'ils n'avaient même pas remarqué ma présence.

Une indifférence apollinienne – exactement le contraire de l'état dans lequel Meininger travaillait

à la fin. Il avait en bout de parcours transformé son élan créatif en un mécanisme de réponse automatique aux goûts les plus vulgaires de son public fortuné. Il n'avait pas besoin d'épier les gens autour de lui pour savoir ce qu'ils pensaient, parce qu'il pensait exactement la même chose.

«En ce moment, le canon d'un pistolet est pour moi une source de pensées relativement agréables», écrivit Nietzsche dans une lettre.

Roy était en partie schnauzer et sa moustache ressemblait à celle de Nietzsche.

Un jour, j'ai enfoncé le canon dans ma bouche pour voir quelle impression cela faisait.

Hemingway aussi.

Quand j'ai le revolver à la main, je me contente de l'agiter dans tous les sens.

Il était une fois une histoire aussi grande que le monde. Elle avait un début, un milieu et une conclusion. Tout le monde s'y reconnaissait comme personnage, savait quelle était sa place dans l'intrigue. Elle donnait du sens à l'existence, mais personne n'y pensait en ces termes, personne ne se disait que tel était son rôle, parce que nul ne pouvait en sortir pour la regarder de l'extérieur.

Personne ne pouvait savoir que ce n'était qu'une histoire.

«Le caractère de l'ensemble du monde est de toute éternité celui du chaos», disait aussi Nietzsche. Une conséquence de *l'échec* de cette énorme histoire.

Aujourd'hui, le monde est tout ce qui a lieu. C'est la somme de tous les faits. Une histoire est un scénario *contrefactuel*.

Il n'y a pas d'histoires dans le monde.

Le but, dit Moll, c'est la paix intérieure.

Certaines choses s'éclaircissent. Pour commencer, il devient évident qu'il faut que je prenne position. Ou que je me prononce, ou bien les deux. Ensuite, il devient clair qu'il faut que je rédige un manifeste. Sans déclaration de principes, on ne peut ni prendre position ni se prononcer. Sans déclaration de votre part, les gens n'ont pas la moindre idée de ce que vous faites. Votre manifeste a pour but de clarifier cela, d'apporter un nouvel éclairage sur vos idées, de les situer par rapport au point d'origine, de définir ce que vous espérez accomplir à partir de là, et ainsi de suite. Sans déclaration, votre position ne peut qu'apparaître arbitraire et stupide. Par ailleurs, les manifestes sans prises de position sont assurément de simples rodomontades. Pour

moi, aujourd'hui, l'idée de rédiger un manifeste sans prendre position est totalement hors de question.

C'était facile quand, pour faire une déclaration de principes, il suffisait d'offenser le bon goût. Les manifestes *entraînaient* une prise de position. C'était possible au temps où il y avait encore un «bon goût», un code de l'honneur aristocratique, suivi d'un code de la morale bourgeoise, qui pouvaient être enfreints. Aujourd'hui, ce sont tous des rustres dès le départ. En particulier, le public soi-disant cultivé, qui comprend la bourgeoisie locale, est composé de rustres innommables qui sont bien incapables de se sentir offensés, même par le bon goût. Au mieux, ils sont intrigués; au pire, ça les amuse.

Il était une fois une jeune femme peintre. Une jeune artiste qui *tirait le diable par la queue*, miséreuse, rejetée par les galeries, moquée par les autres peintres, exploitée par les hommes. Elle tenait un journal dans lequel elle décrivait par le menu les détails de sa vie quotidienne, et c'était pour ainsi dire un *livre de souffrances*. Elle avait résolu de se suicider. C'était, pour reprendre sa formulation dans son journal intime, une *décision irrévocable*. Impossible d'imaginer quoi que ce soit qui pût la faire changer d'avis. Elle avait même choisi sa méthode: elle allait se jeter du toit d'un immeuble de dix étages. Le seul point qui restait à définir était le moment exact où elle exécuterait son geste, c'était tout ce qu'il lui fallait encore décider. En

attendant, elle continuait à peindre, et de fait elle s'aperçut qu'elle peignait avec une énergie et une intensité renouvelées. Ses tableaux, jusque-là conventionnels et ternes, devinrent plus excitants, et même audacieux. Elle ne réalisait à présent que des autoportraits. Les gens qui venaient les voir les jugeaient effrayants et sinistres. Ils regardaient l'artiste d'un œil neuf. Certains trouvaient que ces visages souffrants paraissaient promis à la mort. Ils se tournaient vers la peintre et pensaient *reconnaître* les visages condamnés de ses toiles. Son indifférence totale à l'opinion publique ne manqua pas d'impressionner certaines personnes dont le jugement était respecté, et peu à peu elle se fit un nom. Elle vendit des œuvres à d'importants collectionneurs privés. Finalement, une grande exposition fut organisée, où elle devait montrer près d'une centaine de tableaux et de dessins réalisés pendant les nombreuses années où elle avait souffert dans l'ombre. Face à la perspective de cette exposition importante, elle comprit que c'était là un pont, et que, si elle le franchissait, elle ne pourrait que redevenir la peintre terne et conventionnelle qu'elle avait été autrefois. Il lui fallait choisir, se dit-elle, entre son talent et sa vie. La nuit précédant le vernissage, elle sauta du toit de son immeuble. L'exposition ouvrit néanmoins comme prévu et fut un grand succès. Les quatre-vingt-seize tableaux et dessins furent tous vendus.

Je rédige un manifeste, et puis j'arrête. Une déclaration de principes artistiques qui rendra les choses

claires une fois pour toutes. Enfin aussi claires que le permettra la nature obscure de la question. Elle décrira la forêt, son impénétrabilité, ses fourrés inextricables, l'absence de chemins, la présence de fausses pistes qui s'arrêtent brusquement ou bien reviennent en boucle sur elles-mêmes. Un manifeste sur la façon dont on s'écarte des sentiers et s'égare dans les taillis. Lorsque j'aurai décrit l'obscurité absolue, tout sera clair. Une déclaration divertissante en noir et blanc qui amènera le public à des paroxysmes de larmes et de rire, et fera retomber le rideau sur cette farce.

Je ne me suis jamais approché, de près ou de loin, de l'art véritable.

J'étais sur le trottoir, près de la maison, et m'apprêtais à traverser la rue lorsque l'homme a reculé dans son allée juste devant moi, et m'a bloqué le passage. Il a arrêté sa voiture, baissé la vitre et m'a regardé en haussant les sourcils. Je ne savais pas très bien comment interpréter son expression : interrogative ou moqueuse ? Ses fils ont cessé de faire rebondir leur ballon de basket. Ils se sont avancés vers la voiture d'un pas nonchalant. L'un d'eux semblait vouloir se glisser derrière moi. Je me suis dit que s'ils se conduisaient de cette façon, c'est parce qu'ils savaient que je considérais sa femme – leur mère – comme complètement folle. «Je rentre chez moi», ai-je expliqué. Le père et les fils ont échangé des regards. Le père a dit : «C'est

ça, allez-y.» J'étais en train de faire le tour de la voiture par l'avant, pour traverser la rue, quand il s'est penché par la vitre en disant: «Vous voulez que je vous aide?» Mais j'ai poursuivi mon chemin. Je ne leur ai jamais parlé, nous n'avons jamais échangé plus de trois mots, mais rien qu'à la façon dont je la regarde, ils devinent que je la trouve complètement folle.

À décrire les circonstances précédant mon décès, comme j'ai commencé à le faire, et bien sûr pas celles de mon décès lui-même, dont je dois laisser le soin à d'autres, j'ai été surpris de découvrir que j'y prenais plaisir. Au bout d'une série de phrases sinistres, qui ne manqueront pas de *déprimer* mes lecteurs, je remarque que j'ai le sourire aux lèvres.

Moll: si tu étais un chien, tu serais toujours en train d'aboyer.

Elle est allée chez le coiffeur. Elle s'est fait faire une permanente. Ses cheveux raides et plutôt filasse se sont transformés en une masse de courtes boucles *frisées*, pareilles à celles d'une Africaine. Elle porte du rouge à lèvres rose.

Je me retourne et la professeure Diamond est derrière moi sur le trottoir, elle rentre du marché, je suppose, et son allure est plus rapide que la mienne. Elle va me doubler avant d'atteindre sa maison, je le devine à son pas, aux claquements vifs et énergiques

de ses talons qui résonnent de plus en plus fort dans mon dos. Elle est à un mètre ou deux de me dépasser quand je remarque que le bruit s'assourdit. Je me retourne et m'aperçois qu'elle est en train de traverser la rue dans l'intention de me doubler sur le trottoir d'en face, même si cela signifie qu'elle devra retraverser en arrivant à hauteur de chez elle : tout cela pour ne pas risquer de me frôler au passage sur le trottoir étroit.

Si j'avais rencontré la professeure Diamond à une de ces soirées où je me rendais il y a vingt-cinq ou même trente ans, nous nous serions querellés. Je suis sûr que nous nous serions disputés dès que j'aurais franchi le seuil. La première remarque lancée au passage, quel qu'en fût le sujet, m'aurait fait démarrer au quart de tour, et une fois lancé, je l'aurais écrasée. Je me serais soigneusement appliqué à l'anéantir. Dans les soirées, j'étais le genre de débateur pervers qui sait faire feu de tout bois, qui utilise n'importe quelle rumeur pour démolir et humilier son adversaire devant tout le monde. Je m'arrangeais pour être le centre d'attention à cette époque, poussant l'habileté rhétorique à l'extrême et intervenant dans toutes les conversations en lançant une remarque acide ou spirituelle, à tel point que je devais sembler presque hystérique, me dis-je aujourd'hui. Mais lorsque Meininger fit son apparition, je reculai de plusieurs pas, m'effaçant de mon propre gré, du moins le croyais-je alors. En fait, je vois aujourd'hui que j'avais été mis en retrait,

désormais *relégué* au rôle d'ami fidèle de l'artiste. En présence de Meininger, je me sentais lourd et maladroit. Nous sortions souvent ensemble, et je lançais des remarques qui, je pense, dans des circonstances normales, seraient apparues astucieuses ou loufoques, mais qui, je le sentais, en présence de Meininger, se desséchaient à peine jaillies de ma bouche. Je n'avais pas encore fini de parler que mes propos me semblaient déjà plats et tristement convenus. Et avec Meininger à proximité, tout le monde s'en rendait compte également.

Je me voyais comme un critique acerbe de la société contemporaine, un arbitre perspicace de son temps, et je vois aujourd'hui que je n'étais qu'un râleur chronique.

Je suis au lit, les yeux fermés, tandis qu'Alfie et Moll parlent de la télévision, des émissions qu'ils regardent tous les deux. J'émetts un grognement, pas un mot, rien qu'un bruit pour qu'ils se taisent. Ils s'interrompent, j'ouvre les yeux, et je m'aperçois qu'ils me regardent. Je les referme. Ils se lèvent et quittent la pièce. Deux minutes plus tard, ils reprennent leur conversation dans la cuisine. J'entends aussi la télévision. Ils ont élevé la voix pour couvrir le son.

Elle a déniché une canne en bois au marché aux puces. Désormais, je marche avec deux cannes en bois.

Je me laissais guider par ce que je croyais être l'opinion de Meininger, mais il est possible, me dis-je aujourd'hui, qu'il ne se soit en fait jamais intéressé aux tableaux que j'achetais, qu'il en ait même détesté plusieurs. C'étaient des œuvres de ses amis, je n'achetais qu'aux membres de son entourage, des produits de ce que je considérais déjà comme son *écurie*. Certaines avaient été peintes par des gens pour qui, je le sais maintenant, il avait le plus grand mépris.

J'évitais d'entrer en compétition avec Meininger. Chaque mesure que je prenais pour l'éviter me rendait plus conscient de notre rivalité, jusqu'à ce que nous nous retrouvions en compétition constante, mais sur le mode de l'évitement. Nous avons commencé par peindre ensemble, dans la même maison, bien que dans des pièces différentes, puis j'avais abandonné la peinture pour me consacrer à l'écriture, à la critique d'art, à une critique sans aucune rigueur, qui n'était autre qu'un *épanchement* poétique juvénile, dont le but était en partie la promotion de Meininger. Je le comparais à Balthus. Il en allait de même avec les femmes : je m'éloignais de celles qui semblaient l'attirer. Mon objectif était qu'il ne m'inflige pas de défaite. Pour préserver son amitié, pour rester ensemble comme des égaux, il me fallait éviter à tout prix de le laisser m'écraser.

Je ne produisais rien qui pût se comparer à l'œuvre de Meininger, à la création régulière de ses immenses toiles.

Je comprends aujourd'hui que j'avais constamment peur de le perdre.

Assis à la table de la salle à manger, le soir, nous jouons aux dames.

Nous sommes dimanche, le bruit de la circulation est à peine audible. Des chants d'oiseaux, des conversations dans les jardins des voisins, les rebonds intermittents et rythmés d'un ballon de basket. La vie typiquement américaine, me dis-je stupidement, assis face à elle sur la véranda. Elle a fait du thé. Du Lipton pour moi, dans une petite tasse avec soucoupe, et, comme toujours quand je prends mon thé, je commence par soulever le sachet à l'aide d'une petite cuiller, puis j'entortille le fil de l'étiquette autour pour en extraire la moindre goutte. Du thé vert japonais en vrac pour elle (m'informe-t-elle) dans une grande chope bleue décorée d'une espèce de dragon rouge et or. Elle boit du thé sans arrêt, et toujours dans cette même chope. Elle ne sirote pas le thé comme je le fais et comme le faisait ma famille. Elle approche la tasse de ses lèvres et en aspire bruyamment le contenu, m'observant de ses petits yeux embusqués derrière le bord de sa chope.

Moll parle avec quelqu'un dans la cuisine, quelqu'un qu'elle a fait entrer par la porte de derrière. Elle le conduit au salon – c'est un journaliste, un gros bonhomme mal fagoté qui a la couperose d'un buveur invétéré. Il s'intéresse à la maison, m'annonce-t-elle, et veut écrire un papier dessus. J'accepte, j'y consens pour tromper l'ennui, et je le regrette aussitôt. Installé dans le rocking-chair d'Alfie, jambes croisées, écritoire sur les genoux, il pose des questions qui n'en sont pas : il s'agit plutôt de manœuvres transparentes qui visent à me flatter. Un pur produit du monde des journaux et des médias, me dis-je, qui ruse pour entrer dans mes bonnes grâces. Ces gens affichent une façade d'amabilité insipide, une *aménité* totalement artificielle dont le but est d'endormir la méfiance de leur interlocuteur, de lui donner un sentiment de sécurité pour gagner sa confiance. Ils exploitent habilement sa solitude et son besoin d'amitié. Ils l'encouragent à baisser sa garde, espérant secrètement qu'il se trahira et révélera un délit passé ou à venir, qu'il dira quelque chose de scandaleux, ou même de pas vraiment scandaleux, mais que le journaliste saura déformer pour le présenter comme tel, un propos qu'il réussira à colorer d'un racisme ou d'un sexisme tout à fait éloigné des intentions de sa victime, pour le faire paraître complètement stupide. Je le surveille tel un faucon sa proie.

Moll lui sert une tasse de café qu'il place en équilibre sur l'accoudoir, l'écritoire toujours sur

les genoux. Il pose toutes sortes de questions sur mon enfance, complètement hors de propos, mais auxquelles je réponds plus que volontiers. Il griffonne frénétiquement pendant que je parle. Je n'ai pas évoqué mon enfance depuis si longtemps que je me prends tout seul les pieds dans le tapis tant je suis enthousiaste. Je sais pourtant que je finirai par tomber dans le piège que je me suis tendu à moi-même, comme je l'ai toujours fait. Il m'interroge sur l'histoire de la maison, dont j'ignore pratiquement tout. Il s'intéresse aussi à mes données biographiques, veut connaître le nom de mes parents, de mes frères et sœurs, la date de publication de mes deux opuscules. Je me dis soudain qu'il tient sans doute la *rubrique nécrologique* du journal, activité qui s'ajoute aux chroniques de la vie des particuliers, qui pourraient d'ailleurs n'être qu'un *masque*. Ces gens-là aiment avoir les informations essentielles sous la main quand « l'heure est enfin venue » pour formuler les choses comme je me les formule, assis au bord de mon lit en devisant plaisamment. Que dira cette rubrique ? Que *pourra-t-elle* bien dire ? Il a raté sa vie et son œuvre. Une mort ennuyeuse. Il a vécu longtemps, mais a produit peu de choses, l'inspiration constamment tarie par l'angoisse. Rien que quelques lignes, pour ceux qui le connaissaient. Ils ne vont pas utiliser le verbe « gâcher », ni même « gaspiller », mais ce sera sous-entendu. Et bien sûr, tout cela paraîtra sensé.

Si quelqu'un m'annonce qu'il va me raconter l'histoire de sa vie, je sais immédiatement qu'il s'apprête à mentir.

On ne peut pas raconter sa propre histoire. On ne peut même pas la vivre.

Si je devais confier à la professeure Diamond les événements de ma vie, dresser pour elle la liste des faits dont la somme représenterait ma vie entière, elle ne parviendrait pas à en faire un récit.

Après le succès de *77 Dream Songs*, non seulement public et critique, mais aussi *artistique*, John Berryman, en arrivant au bord de la falaise vers laquelle toute sa vie il s'était avancé, dut voir qu'il était arrivé au dénouement de *son* histoire.

Impossible que la professeure Diamond se suicide, si ce n'est pour des raisons psychopathologiques. Si elle se tue, ce sera parce qu'elle est profondément névrosée. Personne ne songera qu'elle s'est donné la mort au nom de l'art, et encore moins que l'art l'a tuée.

Moll est allée dans un magasin et a acheté deux transats en plastique. Elle les a posés côté à côté dans le jardin, dans le petit rectangle de gazon envahi de mauvaises herbes, entre la cabane à outils et le garage du voisin. Assis à la table de la cuisine, je peux les voir par la fenêtre. Hier, elle s'est assise

sur l'un des deux pour prendre le soleil dans sa robe jaune neuve.

Je ne dors pas, et je l'entends descendre l'escalier. Elle se tient un moment près de mon lit, le visage dans l'ombre; elle respire. Elle serre un oreiller contre elle. Je me déplace dans le lit, elle pose l'oreiller près du mien et s'allonge. Le matelas s'affaisse sous son poids. Elle reste sur les couvertures, étendue de tout son long, dans sa robe jaune, et nous ne bougeons plus, l'un près de l'autre, jusqu'à ce que je m'endorme. Lorsque je me réveille, elle n'est plus là.

Meininger s'était installé pour travailler dans la plus vaste pièce de la maison. Il s'était *débarrassé* de tous les meubles, à l'exception d'un fauteuil en piteux état et d'un sofa rose de style Empire, et cette pièce était devenue son atelier. Juste à côté se trouvait une pièce beaucoup plus petite dont je comptais me faire un bureau, et qui devint sa chambre. Il installa son énorme chevalet allemand pile devant la porte qui communiquait avec cette pièce, la transformant ainsi, me disais-je, en *chambre secrète*. Les grandes portes coulissantes donnant sur l'atelier depuis le vestibule étaient constamment maintenues fermées tant qu'il vécut là. Personne n'y entrait sans frapper. Il avait deux pièces pour lui seul, dont la plus spacieuse de la maison, et il réussit à les isoler hermétiquement. Le reste d'entre nous s'entassait dans les pièces qui restaient. D'un côté

du vestibule, il y avait donc les appartements privés de Meininger, et de l'autre, l'espèce de bivouac où tous les autres campaient pour ainsi dire. Peu à peu, il fit venir ses propres meubles qu'il utilisait comme accessoires pour ses nus : un transat en toile, un fauteuil inclinable, un vieux siège de voiture, un rocking-chair en osier – autant de choses que j'ai jetées depuis. Les objets qu'il n'utilisait pas pour une toile donnée étaient éparpillés n'importe où dans la pièce. Ils étaient, ai-je compris par la suite, disposés dans un *désordre calculé*, afin que tout le monde sache à coup sûr que c'étaient des accessoires de travail et non pas des meubles ordinaires.

L'expert, quand je lui avais montré le studio, avait tourné la tête dans toutes les directions avant de s'exclamer : « C'est donc là qu'il a commencé sa fameuse série de nus ! » Elles dormaient dans tous les coins, ces célèbres modèles. Certaines arrivaient seules, mais la plupart venaient avec des hommes, ces artistes vagabonds et ces paumés en tous genres qui s'installaient dans ma maison pendant des années, qui *l'infestaient*, comme j'en suis venu à le penser aujourd'hui. Ces femmes appartenaient à ces hommes, certaines d'entre elles au moins, mais bientôt elles devenaient la propriété de Meininger. Il peignait à toute heure, dans de véritables accès de frénésie. Il lui arrivait parfois de peindre jusqu'à trente heures d'affilée, malmenant la malheureuse épuisée, l'obligeant à rester éveillée, la poussant à force de cajoleries à reprendre la pose douloureuse

à laquelle il l'avait contrainte, et ensuite il allait dormir pendant douze heures. Il se réveillait parfois au milieu de la nuit, décidait de peindre, et allait tirer une des filles de son lit. Même si elle dormait avec quelqu'un qui éventuellement la tenait dans ses bras, Meininger arrivait avec sa lampe électrique et lui demandait de le suivre.

Pendant la sieste de l'après-midi, je rêve de chant. Je me réveille au son léger d'une voix. J'entrouvre les paupières. Il fait déjà sombre ; elle est assise dans le fauteuil à côté du lit et murmure doucement. Il me vient à l'esprit qu'elle doit *prier*. Elle s'arrête quand j'ouvre les yeux. Elle regarde autour d'elle et dit : « Tout est si calme dans cette pièce maintenant. Tu dormais. »

Le temps passe plus vite. Tout ce qui est arrivé, que ce soit la semaine dernière ou l'an passé, semble avoir eu lieu « pas plus tard qu'hier ». Avec ce temps qui s'accélère, tout ce qui s'y déroule semble ralenti. Alors qu'il suffisait de huit minutes pour manger un sandwich, il en faut douze aujourd'hui. Temps qui s'accélère, ou bien monde qui ralentit, comme si la vie s'immobilisait en regimbant.

Étourdi en sortant de l'eau, je m'assieds sur le bord de la baignoire, j'appelle d'une voix faible en m'accrochant au porte-serviettes. Elle m'aide à me laisser glisser sur le carrelage, et je reste là un moment, le dos contre la baignoire. Elle s'est assise

sur le couvercle de la cuvette des W.-C. Je pose la tête sur ses genoux. Je la laisse me caresser les cheveux. J'ai l'impression d'être un chien.

Impossible de dormir la plus grande partie de la nuit : j'écoute la douleur.

Par la fenêtre, je vois Moll bavarder avec la professeure Diamond de l'autre côté de la rue : la professeure Diamond, l'air soigné et bien net, *professionnellement* sévère, et Moll, dans sa robe fripée et ses tongs, qui ressemble à une *clocharde*.

Je remarque les genoux de la professeure. Elle porte une robe courte qui les découvre. Vus de derrière, ils me paraissent trop gros et très laids, on dirait des enflures, comme ces espèces de bubons qui poussent sur le tronc des arbres endommagés. Elle a tort de montrer ses genoux de cette façon, des genoux pratiquement malades, comme s'il lui était complètement indifférent de provoquer le dégoût de ses voisins. Elle choisit de ne pas voir que nous sommes pour ainsi dire agressés par le spectacle de ses genoux malformés, elle se soucie de notre répulsion comme d'une guigne.

Je me sens attiré par l'idée franchement fasciste que les gens laids devraient être cachés, qu'on devrait d'une façon ou d'une autre se débarrasser d'eux. J'ai absolument honte de cette pensée.

La maison devint une sorte de relais pour les gens dont l'ambition principale était de mener une vie d'artiste, enfin, ce qu'ils considéraient comme une vie d'artiste, qui était en fait une vie complètement bourgeoise, mais sans les *contraintes* de la bourgeoisie. Ils venaient chez moi par troupeaux. Ils restaient des semaines entières, parfois des mois. Des peintres et des amis de peintres, ils arrivaient avec leurs acolytes et leurs parasites, et dormaient à deux ou trois par lit. Ils s'endormaient là où ils trouvaient une place, comme des chiens, sur les canapés, les tapis, l'herbe du jardin. Je les désigne rétrospectivement comme les *copains artistes* de Meininger. Ma maison était devenue une sorte de *plaque tournante*.

Les voisins aussi – pas ceux d'aujourd'hui, les autres, les anciens, ceux qu'on a poussés à partir, qui ont été *chassés* par la conjoncture économique – investissaient régulièrement la maison à toute heure du jour ou de la nuit. On faisait «maison ouverte» sans interruption, on mangeait, on buvait, on écoutait de la musique, c'était comme dans un centre communautaire municipal. Il m'arrivait encore de peindre alors. J'étais écrivain, collectionneur, et peintre à mes heures perdues. Mais c'était impossible d'accomplir quoi que ce soit. Même le grenier était envahi.

C'étaient des pseudo-artistes. Même dans le monde de l'art mineur où règnent les producteurs de déchets, ils étaient résolument de second ordre.

Pourtant, je recherchais leur compagnie. Je ne peux prétendre aujourd'hui avoir jamais fait autre chose que cultiver l'amitié de ces gens, parmi lesquels j'étais un personnage *exceptionnel*, presque une sommité. C'est ma faiblesse pour ce genre de compagnie qui a gâché mes chances en tant qu'artiste. Je n'ai donc que moi à blâmer. Mais c'était aussi leur faute, parce qu'ils ne me laissaient pas travailler, parce qu'ils ne respectaient pas mon travail. Il est clair pour moi maintenant qu'ils n'ont jamais respecté ce que je faisais. Malgré leurs encouragements, ils n'ont jamais vraiment cru que je réussirais à produire quoi que ce soit de significatif, et ils pouvaient donc se mettre en travers de mon chemin et piller ma cuisine en toute bonne conscience. Peintres, écrivains, soi-disant artistes, qui utilisaient la maison comme un relais au cours de leurs voyages autour du monde, la considérant comme une station de ravitaillement, un motel gratuit à l'usage des créateurs, et me traitant, moi, comme une mouche du coche sur la scène artistique.

J'étais le petit mécène sans importance de médiocres producteurs de déchets artistiques, qui menaçaient de me mettre sur la paille. Et je ne cessais de me dire que si seulement j'avais quelques heures, quelques jours pour moi seul, je pourrais me mettre à l'ouvrage. Je songeais à me trouver un refuge en pleine forêt. Je partis même à la recherche d'une cabane. Si je veux un jour accomplir quelque chose, il me faut être seul, pensais-je. Je suis un homme qui suit un chemin différent, me disais-je, je me suis

soumis à un processus d'aliénation absolue afin de devenir une *figure solitaire*. Je parlais sans cesse de moi-même en termes pompeux de ce genre, me décrivant ainsi en privé, jamais en public, ne perdant jamais de vue combien cela aurait pu paraître pédant, prétentieux et terriblement névrosé. J'avais beau avoir cette solide conception de ce qui serait exigé de moi si je voulais accomplir quoi que ce soit, je faisais tout ce que je pouvais pour ne jamais me retrouver seul, et je me détruisis presque complètement pour y parvenir ; en essence, j'ai anéanti l'artiste qui vivait en moi. Au lieu d'être solitaire et profond, je devins sociable et superficiel. Les rares moments où il m'arrivait d'être seul étaient les pires. Je tombais dans une dépression noire, jamais je ne le supportais très longtemps. Au bout d'un jour ou deux, j'allais voir quelqu'un à l'improviste, *rien que pour bavarder un peu*, me disais-je, ou bien je me rendais dans un bar ou un café pour *échapper momentanément* à la solitude. Et bien sûr, c'était la ruine de tous mes efforts. En vérité, c'était moi le plus grand inhibiteur, le plus grand obstacle de tous.

Je n'étais pas doté d'une solide constitution. Je n'étais pas un adulte robuste, et enfant, je tombais régulièrement malade – durant une certaine période, je fus même pratiquement considéré comme un invalide. J'étais aussi sujet à des accès de neurasthénie incapacitants. Le klaxon d'une voiture ou même une salve de musique trop bruyante me faisaient littéralement trembler. Je devais alors

renoncer à toute vie sociale, m'éloigner même de mes amis les plus proches, et me retirer dans ma chambre pendant plusieurs heures, voire quelques jours. Si je faisais trop d'efforts, si j'exigeais trop de moi-même, je me condamnais à me laisser terrasser par un virus. Impossible de suivre le rythme qu'imposait Meininger. Il vivait comme un chien, mangeait quand il avait faim, s'endormait là où il se trouvait, dans un fauteuil sur la véranda ou sur un canapé. Meininger, pensais-je à l'époque, était le roi de la nuit. Je me réveillais aux petites heures au son des voix et de la musique. Meininger recevait. Il avait des cercles d'amis dont je ne faisais pas partie, dont je sentais qu'il voulait me tenir à l'écart.

Qu'il ait d'autres cercles de connaissances contribuait au sentiment général qu'il y avait en lui quelque chose d'inexplicable et de mystérieux. En présence de Meininger, on avait toujours conscience qu'il existait d'autres aspects qu'on ne voyait pas, des facettes de sa personnalité qu'il cachait. On devinait en lui quelque chose d'*imprévisible* : dans certaines circonstances, il serait prêt à tout, il pourrait devenir *méconnaissable*.

En repensant à l'inépuisable énergie de Meininger, à cet entrain irrésistible qu'il mettait à accomplir même les choses les plus simples, et qui lui conférait une telle supériorité, je revois aujourd'hui un homme en haillons, une sorte de paria, s'efforçant de gravir une pente raide couverte de gravier, qui

parvient à en escalader la moitié, mais tombe à la renverse et glisse de nouveau jusqu'en bas, tout en essayant de s'accrocher aux petits cailloux. Alors qu'en fait, ce n'est que plus tard, après la sensationnelle conclusion de Meininger, que j'en vins à comprendre que son énergie était celle du désespoir.

J'en voulais à Meininger, qui n'avait pas qu'un groupe d'amis, mais de multiples hordes, des *foules* d'amis, et qui, en même temps, était capable de produire un flot régulier de tableaux, d'un simple claquement de doigts, nous semblait-il. Il pouvait vous les *expédier* même avec dix personnes dans l'atelier qui lui parlaient sans arrêt.

Les gens flânaient dans l'atelier, les jours où il les laissait entrer, perchés sur les différents accessoires éparpillés dans la pièce. Ils parlaient d'art, d'artistes, de films, échangeaient les potins du monde artistique tout en le regardant peindre. Ils bavardaient dans tous les coins tandis que lui, Meininger, restait silencieux ; ils conversaient entre eux et tentaient de se montrer spirituels et charmants, mais dans l'espoir que Meininger les écoute. Une meute de peintres ratés, colporteurs des idées les plus banales, qui en temps normal n'étaient jamais capables d'exprimer quoi que ce soit qui ait le moindre intérêt, devenaient intelligents et séduisants en présence de Meininger. Quand il était là, ils devenaient un *aréopage scintillant*, comme si son génie les avait contaminés.

La professeure Diamond, qui marche juste derrière moi sur le trottoir, ne traverse pas la rue cette fois. Elle se rappelle sans doute l'incident précédent avec honte, sa défaite humiliante la dernière fois qu'elle s'est trouvée ainsi derrière moi. Ses pas résonnent à quelques mètres dans mon dos, et je me maintiens résolument au centre du trottoir, sachant pertinemment qu'il va lui falloir marcher dans l'herbe pour me contourner. Son pas s'accélère – elle force délibérément l'allure pour me dépasser en un *sprint éclair*. Et voici qu'elle me double, sa manche frôle la mienne à quelques millimètres. Je me retourne pour regarder. Elle a les yeux fixés droit devant elle, son profil *aquilin* à quelques pouces de mon visage. Je sens son parfum, vois la veine de son cou qui bat, et elle est maintenant devant moi, dans ses chaussures noires à talons plats, martelant le sol de son pas vif.

Tandis que je la regarde s'éloigner, le mot «salope» me vient à l'esprit. J'éprouve une singulière satisfaction, comme si j'avais enfin trouvé le mot qui convient.

Bien sûr, il s'agit d'un jeu. Un stupide jeu d'enfants.

Je réussis à enfiler mon nouveau costume, un trois-pièces gris anthracite. Elle m'a aussi acheté des sous-vêtements neufs. Elle tient le miroir pour que je me regarde. Elle n'est pas satisfaite de la

façon dont le pantalon me flotte sur les fesses. Je lui dis que c'est sans importance, puisque je serai allongé. «Chut!» dit-elle en pliant un mouchoir qu'elle glisse dans la poche de poitrine.

Le chauffeur de taxi est un grand Africain souriant qui m'aide à monter et à descendre. Moll porte une robe bleue ample et des talons hauts. Ses chevilles et ses pieds sont si enflés qu'elle a dû sérieusement les malmenner pour les faire entrer dans ses chaussures. «On dirait la sœur de Cendrillon», lui dis-je. Au restaurant, je prends place face à elle dans mon nouveau costume. Elle me demande ce que je veux manger, et quand le serveur s'approche, elle commande pour nous deux. À la fin du repas, c'est à elle qu'il apporte l'addition. Je me surprends à penser qu'elle m'a désormais *pris en charge*.

Elle a drapé un foulard sur l'abat-jour du lampadaire à côté de son fauteuil, pour me protéger de l'éclat de l'ampoule. La lumière filtrée par le foulard projette des ombres de fleurs sur les murs et les tableaux. Je ferme les yeux. Je l'entends tourner les pages de son livre. Je m'endors, me réveille, et elle est encore là. Je me rendors. Ce doit être un reste d'enfance, ce sentiment de paix qui m'envahit quand je m'endors alors que quelqu'un lit juste à côté dans la pièce. Je me réveille de nouveau lorsqu'elle éteint la lampe. Elle monte dans sa chambre et j'entends les marches grincer sous son

pas. Seul dans la pénombre, je regarde l'ombre des feuilles s'agiter doucement sur le couvre-lit.

Sur le réfrigérateur ce matin, sous l'aimant qui retenait la photographie de la professeure Diamond, que j'ai jetée: *Le secret du bonheur, c'est ne pas pleurer sur le passé ou s'inquiéter de l'avenir, ne pas ressasser hier ou s'agiter en songeant à demain, ne pas s'imaginer sans cesse des difficultés, mais vivre le moment présent avec sagesse et sincérité.*

Bouddha était un chien, lui dis-je.

Les immenses tableaux de Meininger s'entassaient. Ils s'empilaient par quatre ou cinq contre les murs de l'atelier et dans le vestibule. Ce n'est qu'à la fin de son séjour qu'il réussit à en vendre quelques-uns. Vers la fin, il vendit trois ou quatre toiles pour une misère.

L'idée acceptée de tous, considérée comme *a priori* évidente, était que Peter Meininger était un génie. Ce n'étaient pas ses tableaux qui avaient fait de lui un génie, il en était un avant d'avoir jamais touché un pinceau. C'est précisément parce que tous le prenaient pour un génie qu'ils décidèrent que ses œuvres étaient à *l'évidence* géniales. Le don mystérieux qui lui permettait de sentir ce qui flottait dans l'air du temps le faisait paraître génial aux yeux du plus grand nombre.

Il était capable de faire un vrai fiasco artistique, pensais-je à l'époque. Étant donné l'accueil cinglant de la critique et du ridicule généralisé dont furent couverts ses nus, il s'apprêtait à devenir un obscur rebut de grand artiste. Malgré les différends personnels qui nous opposaient, je le considérais comme un frère spirituel en matière artistique, nous faisons partie du même club. C'est moi qui payais la peinture et les toiles. Je *tenais* à m'en charger. C'étaient des cadres immenses, il refusait d'approcher son pinceau d'une toile si elle n'était pas gigantesque, et il peignait de la façon la plus *onéreuse* possible. À part quelques emplois épisodiques, il dépendait entièrement de mon argent, et je me mettais en quate pour l'aider. Pendant trois ans, je l'ai soutenu financièrement au vu et au su de tout le monde. C'était le moins que je pouvais faire, pensais-je, en tant qu'ami du peintre et collectionneur. Je croyais alors que c'était un grand peintre, et que nous étions deux artistes frères. Je vois aujourd'hui qu'il était surtout un *parasite* de génie.

Il vivait chez moi depuis un peu plus d'un an lorsqu'un jour il m'arrêta dans le vestibule. Je rentrais de je ne sais où, et j'étais en train de retirer ma veste, lorsque la porte de l'atelier s'est ouverte lentement. Je me rappelle avoir pensé qu'il devait avoir attendu mon retour derrière le battant. Il s'est avancé dans le vestibule et d'un air grave il m'a dit vouloir mon avis sur quelque chose. Je me souviens d'avoir remarqué la manière ampoulée, voire pompeuse,

dont il s'était exprimé. Nous nous sommes assis sur deux chaises à dossier droit. Devant nous, une grande toile était appuyée contre le mur. Ce n'était pas ce à quoi je m'étais attendu. Meininger était un peintre figuratif: en dépit de certaines distorsions, on pouvait toujours reconnaître une silhouette, un dessin d'une sorte ou d'une autre, une *intention*, mais, ici, rien de tout cela. Assis côte à côte, nous regardions le tableau. Il était penché en avant, les coudes fléchis, les mains sur les genoux, comme s'il s'apprêtait à bondir sur ses pieds pour se précipiter vers le tableau et y ajouter une touche décisive. Je cherchais en vain un thème, un principe organisateur: je voyais un patchwork d'empâtements rouges et bruns aux bords déchiquetés, un salmigondis de *taches*. «Qu'en penses-tu?» me demanda-t-il. Je fis mine d'examiner le tableau. Il paraissait *inachevé*. C'est peut-être délibéré, me dis-je. Je ne voulais rien dire qui suggère que le tableau n'était pas terminé, au cas où il l'eût fait exprès. J'avais conscience qu'il scrutait mon visage, mes yeux, qu'il se penchait vers moi pour mieux suivre les mouvements de mon regard. Je n'arrivais pas à trouver mon chemin dans ce tableau, c'était comme un impénétrable taillis de couleurs. Je me sentais perdu et la panique m'envahit. Meininger se releva. «Apparemment, tu ne sais pas comment regarder un tableau.» Son ton était neutre et dédaigneux. Sans un mot de plus, il s'éloigna. Le dos tourné, il reprit son travail sur la toile: je venais d'être congédié et je pouvais partir. À ce moment précis, alors que je sortais de l'atelier

et que je refermais doucement la porte, je sentis le premier frémissement de haine pour Meininger.

En y repensant des années plus tard, je me rendis compte que c'était la première étape dans le processus de destruction mené par Meininger, son opération méthodique d'écrasement, auquel je mis la touche finale en devenant complètement fou.

En attendant, mon admiration sincère et manifeste devint un masque pour la haine refoulée que Meininger m'inspirait.

Il y a des moments où la mort semble reculer, elle paraît moins imminente pour n'être plus qu'une des choses déplaisantes auxquelles il me faudra faire face un jour. Mais probablement pas aujourd'hui, me dis-je, ni demain, et ainsi de suite.

Assis l'un en face de l'autre, nous dînons en parlant tranquillement. Il fait bon et la porte de la cuisine est ouverte. J'imagine les voisins dans les jardins mitoyens qui entendent le cliquetis des couverts, le murmure des voix. J'imagine que les sons font naître dans leur esprit les images d'un paisible bonheur domestique.

Je l'ai cédée à Meininger. J'ai vu qu'il la voulait et je l'ai poussée dans ses bras. C'est seulement plus tard, quand j'ai fini par prendre mes distances, qu'il m'est clairement apparu que j'avais agi sous son emprise depuis le début. Il la voulait et il avait

astucieusement usé de son influence pour m'amener à la pousser dans ses bras.

Ce n'était pas prémédité de sa part, il n'était pas du genre calculateur. Il ne s'était jamais dit : je vais *manipuler* mon ami pour qu'il me cède sa femme. Tout se passa naturellement. Le transfert, la façon *délibérée* dont je la lui cédaï, semblait à l'époque, dans le contexte de la vie que nous menions dans cette maison, une chose tout à fait normale, aussi banale que la plus ordinaire des tractations commerciales. C'était une conséquence normale de son pouvoir, un effet naturel de son magnétisme, du *système* Meininger tout entier.

Ce système ressemblait à une toile d'araignée, Meininger tapi en son centre.

Moll ne va pas bien. Je suis resté à côté d'elle sur la balancelle de la véranda pendant que Janine passait l'aspirateur. Je l'ai activement *forcée* à sauter dans les bras de Meininger, je m'en rends compte aujourd'hui.

Au bout du compte, j'ai trouvé l'argent qui lui permit un nouveau départ en Californie. Il put y partir, emménager dans un atelier magnifique, s'imposer dans le monde artistique de Los Angeles comme un artiste *allemand* plein d'avenir, même s'il n'avait pas encore vendu grand-chose. Meininger, le peintre mineur producteur de déchets artistiques, avait toujours eu

l'intention de redevenir un peintre sérieux, je le crois encore aujourd'hui. Il voulait seulement *assurer ses arrières*, financièrement parlant, et ensuite il retournerait à l'art véritable en toute liberté, s'était-il sans doute dit. Mais c'était impossible. À la fin, il avait dû se rendre compte que c'était impossible.

J'ai toujours été fou, mais pendant la plus grande partie de ma vie je me suis cru normal. Je pensais que n'importe quel test objectif démontrerait combien j'étais tristement normal. J'aurais voulu être atteint d'une folie intéressante et romantique, au lieu de cette folie banale dont j'ignorais l'existence. Meininger qui, lui, avait l'air complètement dément, qui se fit pour ainsi dire un nom comme artiste fou, était en secret et à cent pour cent un intrigant parfaitement sain d'esprit.

Je croyais qu'il allait disparaître en Californie, mais il fit tout l'inverse. Le succès commercial époustouflant de ses portraits de famille le conduisit à un carrefour sur le chemin de sa vie. C'était sa seconde crise majeure. Il avait abandonné sa femme et ses enfants à Munich pour devenir un raté en Amérique, et maintenant, en Californie, avec ces portraits de famille, il comprit qu'il pouvait soit connaître l'échec comme artiste, soit le succès en tant qu'homme d'affaires. Avec l'engouement inattendu que suscitèrent ces portraits provocants, il devint un businessman de niveau international. Il se créa le *personnage* du génie artistique. Certains aspects de son caractère,

des traits déplaisants qu'il avait tenus secrets ou que nous avions considérés comme des défauts mineurs, devinrent brusquement des *atouts* monnayables sur le marché de l'art, atouts et défauts exhibés dans la violence calculée de ses diatribes publiques et de ses tours de force publicitaires. L'autopromotion éhontée et mordante devint sa principale occupation, ce qui devint en soi un argument de vente pour des œuvres qu'avec l'aide d'une *équipe de production* il était en train de fabriquer à une échelle industrielle. Ce n'était pas en Californie qu'il était devenu un promoteur sans vergogne de son propre succès, mais c'était désormais au vu et au su de tous. Et plus il encensait sa propre vulgarité, plus il était recherché par une classe de gens pour laquelle l'étalage impudent de la richesse est un mode de vie.

Il était tout à fait prévisible que ces portraits de Californiens prospères et grossiers, entourés de leur végétation exotique avec palmiers et océan à l'arrière-plan, et en particulier les portraits de leurs *familles*, allaient faire de lui une célébrité. Une personnalité qui allait être reçue partout comme le pseudo-artiste bohème, le clou des soirées mondaines. À côté de la famille, il y avait toujours un objet symbolique du style de vie propre à la Californie du Sud (automobile, clubs de golf, bijoux, meubles, villa), souvent au centre de la toile et méticuleusement rendu. Cela devint bientôt la *signature* de Meininger. Les gens pensaient que ces portraits, qu'ils achetaient pour de petites fortunes, montraient l'éclat et le

confort de leur existence, alors qu'ils constituaient en fait un impitoyable réquisitoire contre leur mode de vie. Ils ne s'en rendaient pas compte parce que Meininger ne se livrait pas, il leur cachait qui il était, sous son affectation, ses costumes de lin blanc, ses éternelles lunettes noires, ses numéros fantasques. Il leur léchait les bottes, mais moi qui le connaissais mieux que quiconque, j'ai compris tout de suite, j'ai mesuré aussitôt son mépris absolu. Dès que je posai les yeux sur les portraits, je m'aperçus qu'ils étaient pratiquement *assassins*.

Meininger jeta son génie aux orties exactement de la même façon que moi, je semai ma petite fortune aux quatre vents.

Il partit pour la Californie et me laissa le *Nu sur un transat* et bien sûr toutes les autres toiles. Depuis vingt-cinq ans, je vis dans une maison pleine de tableaux qu'on m'a *sournoisement* amené à acheter. Il les a laissés ici pour me rendre fou, afin que chaque jour je puisse me camper devant la cheminée *Nivenson* pour regarder Moll sur son transat et remâcher interminablement cette histoire, me mettant au défi de jeter ce tableau, sachant pertinemment que je ne le ferais pas et que je resterais dans cette pièce à *ruminer* devant.

Avec cette fin si spectaculaire et si choquante, Meininger m'a surpassé, même dans l'art de l'échec. C'est une femme que je connais à peine, une personne

appartenant à son *autre* cercle, qui m'a rapporté les circonstances de sa mort. Alors que j'en parlais par la suite, j'ai surpris et choqué tout le monde, y compris moi-même, en présentant sa mort comme un numéro destiné à attirer l'attention. C'était, affirmai-je, la dernière *cascade* de l'artiste Meininger.

Il avait connu le succès comme artiste mineur. À sa mort, sa carrière était à son apogée et il jouissait d'une reconnaissance internationale. Dans le monde de l'art, sa disparition fut ressentie comme une *perte tragique*. C'était une *inexplicable tragédie*. La réaction immédiate et spontanée qu'on entendit alors partout était qu'il avait succombé à la *pression de la célébrité*. Qu'il se soit tiré une balle dans la tête dans la cuisine de sa luxueuse villa, alors que des dizaines d'amis proches, de clients et de mécènes faisaient la fête de l'autre côté de la porte, fut une démonstration éclatante et agressive du mépris absolu qu'il avait pour eux.

John Berryman était un grand poète qui produisait du grand art. Peter Meininger, un grand peintre qui produisait de l'art mineur. Enid Diamond est un écrivain mineur, même si vraisemblablement elle l'ignore, qui produit de l'art mineur. Harold Nivenson était lui aussi un artiste mineur, mais un artiste mineur *fourvoyé* qui n'avait jamais su accepter sa place dans le monde.

Ses jambes et ses chevilles sont horriblement enflées. Elle s'essouffle rien qu'à parler. C'est Janine

qui prépare le dîner. Alfie s'est installé dans le rocking-chair et il gigote.

Le suicide d'Emily Dickinson. Lors du suicide de Walt Whitman, Oscar Wilde était présent. J'étais enfant lorsque Dwight Eisenhower s'est suicidé avec sa femme, Susan. Hemingway tenait le chien de Gertrude Stein lorsqu'elle s'est suicidée.

Qu'est-ce que cela pouvait bien changer ?

La période Meininger ne prit pas fin avec son départ. On se mit à parler de l'*impossible* période Meininger. Ceux qui restaient se considéraient comme son vieil entourage, copains artistes et modèles de nu, mais c'était en fait une meute indisciplinée d'éternels perdants et de ratés. Nous avons lutté pour continuer après son départ, mais l'atmosphère de mouvement artistique se détériora pour n'être plus qu'une stagnation sans but. Sans lui, nous ne savions que faire de nous-mêmes ou les uns des autres. Je compris peu à peu que ces gens n'avaient aucun intérêt. C'étaient des individus totalement ennuyeux que Meininger avait su rendre intéressants.

Même l'hygiène élémentaire devint un problème. La saleté s'entassait dans un climat d'*indifférence* provoqué par la drogue et l'alcool. Parfois, au lieu de laver les centaines d'assiettes où moisissaient des restes de nourriture éparpillés non seulement dans la cuisine, mais dans toute la maison et le jardin,

les gens allaient en acheter d'autres, en carton. Ils remplissaient des sacs-poubelle, que personne ne pensait à sortir les jours de collecte des ordures, et les empilaient sur la véranda où des ratons laveurs faisaient irruption et les éventraient.

La maison acquit une réputation d'endroit complètement dissolu. Un lieu de scandale. J'étais souvent réveillé par des cris et je voyais des rayons de lumière bleue balayer le plafond. Je payais très cher toute une flopée d'avocats pour éviter que le comportement déréglé de ses habitants ne la fasse condamner au nom d'un décret municipal protégeant l'ordre public. Les gens tombaient malades, ils étaient physiquement atteints. L'atmosphère, non seulement l'air mais aussi la santé mentale ambiante, était devenue *méphitique*, me semblait-il.

Après le départ de Meininger, je commençai à décliner. Cela se produisit alors même que je me remettais, précisément *pendant* que je me remettais, et que je réparais peu à peu les terribles dommages qu'il avait causés. C'était éprouvant et douloureux, cette ablation du *masque* que je m'étais artificiellement greffé durant cette période, je donnais donc l'impression de décliner.

On commentait ma façon de m'habiller. On faisait des remarques suggérant que je me laissais aller. En fait, je me débarrassais du style Meininger, ce qui pendant un certain temps exigea un style

anti-Meininger, comme une forme de thérapie. À la place du chapeau à larges bords, par exemple, je portais une espèce de bonnet tout effiloché que je m'enfonçais jusqu'aux oreilles. Je choisissais dans des magasins discount des costumes qui m'allaient mal, même quand je pouvais encore m'en payer de plus beaux. Il m'était psychologiquement nécessaire de tourner le dos au *dandysme* de Meininger en même temps que je tournais le dos à sa peinture.

Meininger parti, je ne savais plus que faire de ma peau. Je finis par boucler la maison et par prendre le large. Je voyageai d'abord au Mexique, puis en Égypte et en Europe. Je gaspillai le reste de ma petite fortune en voyages touristiques inutiles, jusqu'à me retrouver complètement épuisé après avoir sillonné l'Europe, poussé d'une ville à l'autre par ma haine de Meininger. Dans chaque métropole, je visitais les musées. Je ne faisais rien d'autre que visiter des musées et me terrer dans mon hôtel. Je ne mangeais que du pain. Lorsque j'atteignis Istanbul, j'étais déjà complètement fou. J'avais claqué le peu qui restait de ma fortune, je ne savais plus qui j'étais ni ce que j'allais faire de moi-même.

Hier, elle n'est pas descendue. Aujourd'hui, j'ai attendu toute la journée qu'elle réapparaisse ; je crois entendre son pas dans l'escalier et je me dis qu'elle descend, mais en réalité, elle ne fait que traverser le couloir pour aller aux toilettes.

Une odeur d'encens flotte jusqu'au rez-de-chaussée.

Elle n'a pas allumé la télévision.

Depuis trois jours, aucune lumière chez la professeuse Diamond. Elle doit être en vacances. En voyage quelque part, peut-être même en congé sabbatique. Elle était peut-être même déjà partie depuis longtemps lorsque j'ai remarqué son absence. Maintenant, je vérifie tous les soirs.

Finalement, je rentraï. Parce que la maison m'attendait. Je rentraï et je la trouvai presque en ruine. Il y avait des fuites dans le toit et l'eau avait fait tomber le plâtre dans les pièces du premier. Des squatteurs s'étaient installés, couvrant les murs de graffitis et transformant les lieux en décharge publique. Je nettoyai et réparai tout moi-même, rapportai les tableaux qui étaient au garde-meuble et les raccrochai, pensant que j'allais recréer un peu de l'esprit de la vie d'avant, mais, bien sûr, il était trop tard.

Le quartier avait déjà commencé à changer. Le statut social de ma maison aussi. De centre d'activités artistiques, elle s'était *métamorphosée* en bastion de résistance. En à peine quelques années, elle avait cessé d'être, métaphoriquement parlant, une *plaque tournante* pour devenir une *tranchée*. En réaction à cela, en une sorte de mimétisme à rebours, comportement que j'ai affiché toute ma vie, cette vie au cours de laquelle j'ai toujours été le jouet des

circonstances, je changeai moi-même radicalement. Ayant été jusque-là un homme qui avait vécu au cœur de l'action, je me métamorphosai en *marginal*.

Je devins ennuyeux. Les rares personnes que je voyais encore montraient par leurs expressions et leur façon de m'éviter que j'étais devenu quelqu'un d'assommant, un homme obstiné jusqu'à l'acharnement, et donc absolument exaspérant. Et tout cela – ces gens, cette situation – força le marginal exaspérant que j'étais à faire une dépression au sens quasi clinique du terme.

C'est alors que Roy entra dans ma vie et m'arracha aux griffes de la maladie.

J'étais un paria de la société, potentiellement suicidaire, et je devins un marginal avec un chien pour compagnon.

Errant dans le quartier au cours des semaines qui suivirent mon retour, je me sentais exilé et dérouté. Les rues et les maisons étaient à peu près conformes à mon souvenir. Je retrouvai, avec des altérations mineures, les mêmes boutiques et restaurants, mais l'atmosphère avait changé. Les gens que je croisais dans la rue étaient différents, ils semblaient poursuivre des objectifs distincts, et ils me paraissaient étrangers.

Graduellement, au fil des semaines, je compris que le quartier avait été complètement transformé

d'une façon qui restait encore invisible. Je compris peu à peu que cette *métamorphose* ressemblait à une maladie cachée : la mort du patient est déjà physiologiquement inévitable alors qu'aucun symptôme n'est encore apparu ; le corps n'est pas encore détruit, mais il est déjà entièrement miné de l'intérieur.

En revenant dans un quartier ainsi miné de l'intérieur, je n'étais pas psychologiquement de retour. Psychologiquement, j'étais toujours très loin. Si j'étais mort et que mon fantôme revenait par ici, c'est exactement la sensation qu'il aurait, pensai-je alors.

Moll n'a pas réussi à descendre du taxi toute seule. Une infirmière est sortie et s'est approchée de nous ; penchée en avant pour parler à Moll par la portière ouverte, elle lui a posé quelques questions. Ses réponses n'étaient qu'un murmure entrecoupé de pauses pour reprendre avec peine sa respiration. Ils ont approché un fauteuil roulant, et l'infirmière et le chauffeur ont aidé Moll à sortir du taxi. Ils l'ont accompagnée, chacun d'un côté, une main posée sur un accoudoir, et lui ont fait passer la grande porte à tambour de l'hôpital.

J'ai trouvé un siège dans la salle d'attente bondée, à droite d'une jeune femme qui tenait un enfant endormi sur ses genoux. Elle était laide, grassouillette, et avait une espèce d'eczéma sur les joues. Un jeune homme mince et barbu portant un gilet de cuir, avec entre les bras un sac en tissu décoré d'ours et

de lapins de dessins animés, était assis à sa gauche. Assis devant nous, un couple de personnes âgées, plus âgées que moi, avaient entamé une conversation avec les deux jeunes gens. Le vieil homme avait commencé à leur raconter une histoire: «C'était à Paris, il y a très, très longtemps, disait-il, alors que nous étions tous les deux *incroyablement* jeunes.» Il a marqué une pause, pendant que je prenais place et posais mes cannes contre l'accoudoir. «Ma future épouse et moi», a-t-il repris en se tournant vers la petite femme fragile assise à côté de lui pour la désigner d'un mouvement du menton, «logions à cette époque dans le même immeuble, à Paris.» Il parlait tranquillement, posément. Il a dévidé l'écheveau de son récit au ralenti, en ménageant ses effets. Il avait dû raconter cette histoire des quantités de fois. C'était sans doute un *numéro* qu'il exécutait à chaque dîner en ville. Il avait une voix étonnamment jeune – une belle voix *distinguée* de baryton. Un couple de grands bourgeois cultivés, me suis-je dit, que le cadre de cet hôpital a mis sur un pied d'égalité avec les deux jeunes ouvriers qui leur font face.

Le vieil homme et la vieille femme, quand ils étaient jeunes, a-t-il bientôt poursuivi en me regardant dans les yeux, s'étaient souvent croisés dans l'escalier de l'immeuble où ils habitaient, et il rêvait de lui parler, mais sa beauté l'intimidait. «Un beau *brin de fille*», a-t-il ajouté, avec un sourire de diabolotin, en jetant un coup d'œil vers sa femme. Manifestement satisfait de cette expression argotique un peu désuète, ai-je

pensé, il l'avait choisie précisément pour son côté *suranné*. Enfin, un jour, c'était finalement arrivé : lui, sur le trottoir, et elle, descendant d'un taxi, s'étaient retrouvés en même temps devant la porte de leur immeuble, et ils n'avaient pas eu d'autre choix que de gravir ensemble l'escalier jusqu'à leurs chambres perchées sous les toits. Il lui demanda si elle aimait Paris. Elle répondit que la campagne lui manquait. Il lui proposa une promenade dans un parc. Elle suggéra Vincennes. «Je pourrais préparer un pique-nique et nous irions faire un tour au bois de Vincennes, m'a-t-elle proposé», continua-t-il en rendant sa voix un peu plus aiguë pour lui donner un accent *féminin*, en *acteur accompli*. Il parlait comme si les deux jeunes gens savaient tout du bois de Vincennes, comme s'ils avaient souvent été en voyage à Paris, les *plaçant* sur un pied d'égalité, tout en *les remettant à leur place*. J'avais l'impression qu'il les incluait dans son monde, mais qu'en même temps il s'arrangeait pour les *écraser* et les *humilier*.

Le dimanche suivant, ils se retrouvèrent devant la porte de leur immeuble. Quel dommage, pensèrent-ils, de devoir s'enfoncer sous terre par une si belle matinée. «Oublions le métro et allons-y plutôt en bus», avait-elle dit. Elle l'avait déjà fait et connaissait parfaitement le trajet. Ils prirent donc le bus qui traversa lentement les rues de Paris, tandis qu'elle regardait par la fenêtre à la recherche de monuments historiques. «Oh ! je me suis trompée de bus ! » finit-elle par s'exclamer, et ils en descendirent

pour en prendre un autre qui n'était pas davantage le bon. Ils allèrent jusqu'au terminus de la ligne et descendirent dans une banlieue lointaine dont ni elle ni lui n'avait jamais entendu parler. «Nous n'avions pas la moindre idée d'où nous nous trouvions», dit le vieil homme en écarquillant les yeux.

Dans la salle d'attente bondée, d'autres personnes s'étaient mises à l'écouter. Il le remarqua et haussa le ton, ajoutant force gestes, regardant chacun tour à tour, les élevant au rang de spectateurs. Il a conscience de s'adresser à une petite foule, me dis-je. C'est un *incorrigible amuseur* public, qui fait maintenant son *numéro*.

Le vieil homme et la vieille dame (de jeunes gens, dans le récit) se retrouvèrent dans un quartier gris et monotone, un ensemble de bâtiments identiques construits après la guerre, quelques usines d'un étage et des ateliers de réparation, avec ici et là un café miteux, pas de pelouses et pas d'oiseaux. Il était déjà midi passé. Espérant toujours atteindre «le bois» pour leur pique-nique, ils marchèrent pendant des kilomètres, s'égarant de plus en plus, mais sans jamais cesser de bavarder. Ils débouchèrent enfin sur une grande route nationale, une artère commerçante animée sur laquelle camions et voitures faisaient le trajet entre Paris et la banlieue. Il y avait un arrêt de bus sur le terre-plein central, mais, le dimanche, il n'était pas desservi. C'était maintenant le milieu de l'après-midi et ils n'avaient toujours pas déjeuné.

Ils s'assirent donc à même le sol dur du terre-plein, elle ouvrit son panier et disposa le pique-nique sur le béton. «Nous n'avons jamais réussi à rejoindre le bois de Vincennes», conclut le vieil homme. Il marqua une pause, haussa les épaules, fit une mine *déçue*, et ajouta : «Je n'avais *jamais* rien mangé d'aussi délicieux», puis il s'esclaffa – un aboiement plus qu'un rire, rauque, et étonnamment *déplaisant*. Il nous a tous regardés. Il rayonnait, très satisfait de sa petite histoire, une histoire tout à fait banale qu'il avait racontée des centaines de fois. Il a étendu la main pour serrer le bras de la femme assise à côté de lui, cette femme qui, je le voyais maintenant, était malade. Préoccupé que j'étais, je ne l'avais pas regardée avec suffisamment d'attention. Je n'avais pas remarqué sa peau jaune, ses membres amaigris, les poches cireuses et décolorées sous ses yeux, lesquels, je le voyais maintenant, étaient littéralement *enfoncés* dans leurs orbites. Je comprenais maintenant qu'elle était atteinte d'une maladie incurable et que c'était pour *elle* qu'ils étaient à l'hôpital. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis le début. Elle avait aux lèvres un vague sourire distrait pendant qu'il racontait son histoire qu'elle avait dû entendre des centaines de fois, qui était sans doute devenue un *rituel* de leur vie commune. «Ne le croyez surtout pas», a-t-elle soudain prononcé d'une petite voix tremblante, sans regarder autour d'elle, mais en s'adressant directement à la jeune femme face à elle. «Il a tout inventé. – Mais c'est la vérité, la pure vérité, je vous assure ! » s'est indigné son mari en criant presque, et ils ont

commencé à se chamailler gentiment, discutant les détails du récit, et cela aussi, ai-je songé, devait faire partie de leur numéro. Mais elle n'avait pas le cœur à ça – ses répliques semblaient *étudiées*, elle paraissait très lasse. Chacun pouvait voir que cette femme malade et chétive avait une tendresse sincère pour ce mari pompeux et puéril, qu'ils s'aimaient encore, mais elle était fatiguée de lui, cela se voyait, il l'avait peu à peu épuisée. Les jeunes gens échangeaient des regards, chacun voulant s'assurer que l'autre avait remarqué que les deux vieillards étaient encore amoureux. Ils espéraient finir comme ce vieux couple, être capables au bout du chemin, n'ai-je pu m'empêcher de songer, de se rappeler eux aussi une *histoire d'amour* semblable à la leur.

Une infirmière m'a fait entrer dans un bureau sans fenêtre et m'y a laissé. Je me suis assis sur une chaise en plastique moulé habituellement destinée aux patients. Au bout d'un moment, je me suis relevé et me suis approché du mur en face de moi, où une affiche aux couleurs vives représentait le cœur avec toutes ses différentes parties étiquetées et expliquées : oreillettes, ventricules, artères, veines. Les artères en rouge, les veines en bleu, des flèches indiquant le sens de la circulation du sang. Un coup discret frappé à la porte, et le médecin est entré. Il m'a serré la main. Une poignée de main décontractée et un peu molle. Je me suis rassis sur la chaise en plastique. Il a pris place en face de moi, sur un fauteuil pivotant qu'il a éloigné de son bureau. Il avait les

yeux graves et fatigués. Une fine mèche de cheveux lui tombait en travers du front. La cinquantaine bien sonnée, mais le visage aussi lisse que celui d'un garçonnet. Un visage doux et bienveillant, me suis-je dit. J'ai résisté à l'envie de me pencher pour lui saisir la main : «Aidez-la, docteur. Je vous en prie, aidez-la.»

*

Tout est arrangé. Le transporteur est venu chercher le Meininger. Il sera livré à Los Angeles pour y être mis en vente. Une jeune femme et un homme d'un certain âge l'ont décroché du mur. Ils l'ont enveloppé de papier bulle et porté jusqu'à leur camion qui attendait dans la rue, tous feux clignotant. De ma fenêtre, je les ai vus lui faire remonter la rampe et l'attacher à l'intérieur avec de larges courroies en tissu. La jeune femme est montée dans la cabine, a baissé la vitre et allumé une cigarette. L'homme a gravi de nouveau les marches du perron, avec des papiers sur une écritoire, que j'ai signés. Il a détaché mon exemplaire (rose). «Posez-le là», ai-je dit en indiquant la cheminée Nivenson.

Il y a maintenant un vide sur le mur, là où se trouvait le tableau. Le papier peint à cet endroit est plus sombre, un grand rectangle beige au-dessus de la cheminée. Il y a même des fils de toile d'araignée d'un gris terne qui s'y accrochent. Les murs de part et d'autre étant couverts de tableaux, le rectangle

indique clairement l'endroit où manque une toile, une parfaite représentation de l'absence.

Je suppose que je pourrais écrire ou dessiner quelque chose dans ce rectangle.

Un jour, dans un futur pas très lointain, quelqu'un s'installera dans cette maison, comme plusieurs générations y ont vécu avant moi. J'imagine qu'ils accrocheront quelque chose dans l'espace au-dessus de la cheminée Nivenson, mais peut-être pas un tableau. Entre-temps, je ne vais rien gribouiller sur ce mur et je ne vais rien y suspendre. Je vais laisser l'espace ouvert, comme une figuration de tous les possibles, une image de l'avenir, même si ce n'est pas mon avenir. Cette pensée ne me perturbe pas.

Je vais ranger mes fiches. Ce sera déjà bien.

Le soleil brille sur le tissu safran que Moll a punaisé sur les vitres et dore l'air de la pièce qui continue à sentir l'encens, *comme un temple bouddhiste*, me dis-je en refermant la porte derrière moi. Elle a décroché tous les tableaux que j'avais mis aux murs, mais elle a laissé les crochets. À part ces bouts de métal, un petit miroir Art déco et une petite reproduction du Bodhidharma au regard dément de Hakuin Ekaku, scotchée au-dessus du téléviseur, les murs sont désormais nus. Sous le miroir, elle a placé sur le plancher un carton qu'elle a drapé du même tissu jaune. Sur la boîte, flanqué de deux bouts de

chandelle et de chrysanthèmes blancs en papier, trône un petit bouddha en porcelaine bleue. Une pâle traînée de cendre d'encens saupoudre le tissu devant la statue. Ses lunettes de lecture pliées sont posées sur la pile de magazines qui couvre la table de chevet, parmi un fatras de kleenex en boule. Plusieurs tubes de médicament à bouchon blanc et de tailles diverses se trouvent aussi sur la table de chevet ; l'un d'eux a roulé sur le plancher. Je le ramasse et le repose sur la table avec les autres. Son lit n'est pas fait.

À l'aide d'un balai, Janine a décroché les toiles d'araignée du mur où était suspendu le Meininger. Les feuilles sont tombées des arbres. Le réverbère projette un entrelacs de branches nues sur mon lit. Si le vent souffle suffisamment fort, elles sont agitées de petites secousses.

Les enfants rentrent de l'école, ils se chamaillent sur le trottoir, se bousculent, chahutent et se poursuivent, sans jamais jeter un regard vers ma maison. Ils ne voient pas qu'elle se délabre. Pour eux, elle n'a jamais changé, c'est un élément de leur décor : la maison en ruine du vieil homme, présente de toute éternité, comme la lune.

Moll est rentrée. Elle a maigri. Elle semble fragile, sa peau plus pâle a pris une couleur grise, et elle se déplace avec précaution, comme si elle craignait de tomber. Elle fait moins le ménage et

passé plus de temps dans sa chambre. Elle regarde beaucoup la télévision.

Assis dans mon fauteuil, alors que je regarde la rue, je reçois de petits signes qui témoignent de sa présence : le grincement des lattes du plancher, le chuchotis de l'eau qui monte dans les tuyaux jusqu'à la salle de bains, un éclat de rire préenregistré à la télévision, des pas dans l'escalier, plus lents qu'avant, la radio dans la cuisine et Moll qui l'accompagne en fredonnant. De temps à autre, elle fait halte dans cette pièce. Elle s'assied sur le rocking-chair, mais elle ne se balance pas, elle ne le fait même pas osciller. Nous regardons ensemble par la fenêtre et nous nous querellons au sujet des voisins.

Je ne vais plus au parc.

C'est Janine qui fait les courses. Parfois, Alfie et elle apportent des plats cuisinés, et de temps à autre ils préparent le repas et dînent avec nous. Le plus souvent, nous nous nourrissons de barquettes surgelées que Janine achète par dizaines au supermarché, ou bien nous commandons des repas.

Nous jouons aux dames.

De ma fenêtre, je regarde les girafes dans leurs shorts en lycra, qui font des étirements sur leur petit carré de pelouse. Depuis que j'ai remarqué la rondeur éloquente de son ventre, je surveille

attentivement la jeune femme. Aujourd'hui, il n'y a plus aucun doute.

La maison de la professeure Diamond est à vendre. Un panneau d'agence immobilière est apparu dans son jardin la semaine dernière. Ils sont en train de construire un kiosque à musique dans le parc. Moll dit qu'ils veulent arracher les voies de chemin de fer pour que le parc puisse s'étendre jusqu'à la rivière.

Le quartier change.

J'étais encore éveillé lorsqu'elle est descendue. Je n'ai pas soufflé mot. Elle sentait le savon parfumé à la menthe. J'ai levé la main, l'ai gardée en l'air pour que l'ombre d'une branche de ginkgo me tombe sur la paume. Elle a levé la sienne; l'ombre de la branche dénudée a entouré son poignet comme un bracelet. Elle a approché les lèvres de mon oreille, si près que j'ai eu peine à comprendre ce qu'elle disait. «Amour», a-t-elle murmuré. «Amour.» La chair de son bras touchait celle du mien. Je me suis laissé rouler vers elle, me suis enfoncé en elle, dans ce grand corps si doux. Elle a enveloppé mes os.

Je vais m'arrêter maintenant.

Il n'est même pas vrai que l'homme naît, souffre et meurt. Ce n'est jamais qu'une histoire parmi

d'autres. La seule vérité, c'est que chaque jour le soleil se lève et se couche.

Nous n'avons jamais assez de temps pour calculer la somme de toutes nos folies.

Je suis toujours vivant.

NOTAB/LIA

- 01 *Dernier voyage à Buenos Aires*
Louis-Bernard Robitaille
- 02 *Trois cercueils blancs*
Antonio Ungar
- 03 *Journal d'un recommencement*
Sophie Divry
- 04 *Lutte des classes*
Ascanio Celestini
- 05 *La mer de la Tranquillité*
Sylvain Trudel
- 06 *Franz Schubert Express*
Tecia Werbowski
- 07 *Et au pire, on se mariera*
Sophie Bienvenu
- 08 *Solstice d'hiver*
Svetislav Basara
- 09 *Discours à la nation*
Ascanio Celestini
- 10 *Siège 13*
- 11 *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*
Gaétan Soucy
- 12 *La condition pavillonnaire*
Sophie Divry

13 *Le dernier gardien d'Ellis Island*
Gaëlle Josse

14 *Place ouverte à Bordeaux*
Hanne Ørstavik

15 *La Péninsule*
Louis-Bernard Robitaille

16 *La fin de l'autre monde*
Filippo D'Angelo

17 *Spring Hope*
Sam Savage

18 *Valse mémoire*
Violaine Ripoll

19 *Les enfants de Dimmuvík*
Jón Atli Jónasson

20 *Quand le Diable sortit de la salle de bain*
Sophie Divry

21 *Atlas des reflets célestes*
Goran Petrović

22 *Cinq histoires russes*
Elena Balzamo

23 *L'ombre de nos nuits*
Gaëlle Josse

24 *Nous sommes restées à fixer l'horizon*
Mona Høvring

25 *Deux jours de vertige*
Eveline Mailhot

26 *Je me suis levé et j'ai parlé*
Ascanio Celestini

27 *Le bon fils*
Denis Michelis

28 *À tout moment la vie*
Tom Malmquist

29 *Lettre à ma fille*
Maya Angelou

30 *Le cœur de la terre*
Svetislav Basara

31 *Journal d'un psychotronique*
Aleksi K. Lepage

32 *Rouvrir le roman*
Sophie Divry

33 *Moi, Harold Nivenson,*
Sam Savage

Beau livre:

22 *Lettres imaginaires d'écrivains bien réels*
Maria Negroni

COMPOSITION ET MISE EN PAGES
NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR XXX
PAR XXX À XXX
EN XXX 201X

N° d'impression : xxx
Dépôt légal : xxx 201x
Imprimé en France

